

DOULEURS



INCIPIT

Il y a des livres qui naissent d'une joie, et d'autres qui naissent d'une entaille. Celui-ci ne vient pas d'un événement particulier, ni d'un drame localisable, ni d'une plainte qu'on pourrait dater, circonscrire, résoudre. Il vient de plus loin, de plus bas, de plus vaste. Il vient de ce point où l'on comprend que la douleur n'est pas seulement un accident de la vie, mais une dimension du réel, une face sombre du tragique, son versant nocturne, celui qu'on n'ose pas regarder trop longtemps sans se sentir dépossédé de ses assurances. Car le tragique n'est pas un hymne, et la joie tragique, si elle existe, n'efface rien. Elle cohabite. Elle ne guérit pas. Elle n'achève pas. Elle traverse et laisse intacte, derrière elle, la part noire, cette matière de nuit que le monde porte comme une mémoire.

On a trop souvent voulu faire de la douleur une faute, un manque, une punition, une erreur à corriger. On a voulu la réduire à des causes, à des mécanismes, à des chiffres, à des solutions. On l'a enveloppée de discours, comme on recouvre une plaie avec un linge propre pour ne plus voir le sang. Mais la douleur, quand elle est tragique, ne se laisse pas traiter comme un symptôme. Elle n'est pas le bruit d'une machine défaillante. Elle est le frottement même du vivant contre le monde, et du monde contre le vivant, cette résistance sans laquelle rien ne serait jamais réellement présent. Elle est l'ombre portée de l'Ouvert, sa profondeur sombre, son prix. Elle n'a pas besoin d'être exaltée. Elle a besoin d'être reconnue, non pour être consacrée, mais pour cesser d'être niée. Il y a des douleurs qui se contentent d'un remède. Et il y a la douleur tragique, qui ne demande pas à être supprimée, mais à être habitée sans mensonge.

Habiter ne signifie pas s'installer, se faire une maison confortable dans l'abîme. Habiter signifie tenir. Rester auprès. Ne pas détourner le regard. Ne pas remplacer l'épreuve par une consolation verbale. Il y a une parole qui recouvre, une parole qui ajoute du plâtre sur la fissure. Il y a une parole qui console trop vite, qui efface trop vite, qui transforme la nuit en simple absence de jour. Et puis il y a une parole de veille, une parole pauvre, lente, presque muette, qui laisse la blessure respirer, qui ne prétend pas l'expliquer, qui accepte d'être elle-même entamée. Ce recueil avance vers cette parole-là. Non comme un programme, mais comme un mouvement. Non comme une doctrine, mais comme une manière de marcher.

La marche, justement, commence souvent va-nu-pieds. On croit que l'homme moderne s'est protégé de tout, qu'il s'est donné des semelles, des casques, des écrans, des certitudes. Mais il suffit d'un matin trop clair, d'une lumière trop pleine, d'un grand midi sans ombre, pour que l'on découvre que les protections sont fragiles, et qu'au fond l'homme demeure exposé. C'est alors que la douleur tragique se lève, non comme un cri, mais comme une lenteur. Elle s'installe dans les pas. Elle s'insinue dans les gestes. Elle rend le monde étrangement plat, non parce qu'il serait réellement plat, mais parce que la lumière qui l'écrase a effacé les reliefs, a dissous la distance, a supprimé l'ombre qui donnait aux choses leur profondeur. Dans cette clarté trop sûre, le regard glisse, et le langage, accordé à ce regard, glisse à son tour. On nomme sans voir. On décrit sans toucher. On parle comme on passe la main sur une surface lisse. Et l'on se persuade de comprendre. Voilà l'imposture la plus douce et la plus dangereuse, celle qui fait du monde une image, et de la vie une vitre.

La douleur tragique surgit quand la vitre se fend. Quand, soudain, une résistance se fait sentir. Une pierre dans la chaussure, mais la chaussure est absente. Une épine, mais la peau est offerte. Une présence, et pourtant on ne sait plus la recevoir. La douleur est alors le signe que quelque chose insiste, que quelque chose ne se laisse pas réduire. On voudrait croire que la douleur n'est qu'un défaut. Mais elle est parfois l'ultime preuve du réel, la preuve que le monde n'est pas entièrement livré à nos dispositifs. Cette douleur n'est pas la preuve de la bonté du monde, ni la preuve de sa cruauté. Elle est la preuve de son opacité, de son retrait, de sa profondeur inviolable. Elle dit : tu ne posséderas pas. Tu ne feras pas de tout une image. Tu ne fermeras pas l'Ouvert avec un mot.

C'est pourquoi le recueil s'ouvre dans un silence, et dans le délitement du silence. Le silence n'est pas un luxe spirituel, ni un décor. Il est le fond élémentaire, la condition d'une parole qui ne soit pas bavardage. Or ce silence se défait. Il se défait dans les machines, dans les flux, dans les commentaires, dans l'avidité de tout expliquer, de tout justifier, de tout sauver par la phrase. On pourrait croire que le bruit n'est qu'un bruit. Mais le bruit est une ontologie. Il impose une manière d'être au monde, il neutralise la distance, il dissout les seuils. Et lorsque les seuils disparaissent, la douleur tragique s'intensifie, car l'homme ne sait plus où se tenir. Il n'a plus de bord. Il n'a plus de pénombre. Il n'a plus ce lieu intérieur où la parole pourrait naître comme une braise, non comme un incendie.

La lumière, alors, change de visage. On a appris à la célébrer, à la confondre avec le bien, à la prendre pour une promesse. Mais il existe une lumière blessée, et cette blessure n'est pas un motif esthétique : elle est l'histoire du monde, elle est la mémoire du regard. Il y a des lumières qui ont vu trop de choses, des néons sans sommeil, des lampes d'interrogatoire, des salles blanches où l'on mesure l'agonie, des écrans où l'on absorbe le malheur comme une information parmi d'autres. La lumière peut devenir un instrument de dévastation, non parce qu'elle serait mauvaise, mais parce qu'elle efface l'ombre, et que l'ombre est la forme du respect. Une lumière sans ombre est une violence. Une lumière qui ne laisse rien se retirer est une main qui saisit. Elle exige, elle dénonce, elle rend tout disponible. Dans cette disponibilité totale, la douleur tragique grandit, car le monde n'a plus de refuge. Et l'homme, qui se croyait maître de la clarté, se retrouve nu dans un jour qui le juge.

C'est alors que l'enfant apparaît, non comme une figure de consolation, mais comme un seuil. L'enfant est au bord du monde. Il ne possède pas encore les mots qui clôturent. Il ne sait pas encore les explications qui neutralisent. Il ne sait pas encore cette manière adulte de tout transformer en surface. Il regarde, et son regard n'est pas transparent, il n'est pas glissant : il s'arrête. Il écoute. Il touche. Il demeure. Dans l'enfant subsiste une capacité de recevoir l'énigme sans vouloir la tuer. Mais l'enfant est fragile. Il est traversé par la douleur du monde sans s'en défendre. Il pressent, il devine, il recueille, et personne ne sait ce qu'il porte. La douleur tragique, parfois, est ce poids silencieux posé sur l'enfance, cette maturité précoce du cœur quand le monde ne répond plus. L'enfant au bord du monde n'est pas celui qui pleure : c'est celui qui se tait parce qu'il a vu, sans savoir nommer ce qu'il a vu.

Et la nuit marche. La nuit ne tombe pas. La nuit, ici, n'est pas un simple intervalle. Elle est une présence active, un mouvement, une traversée. Elle marche parce qu'elle cherche à rétablir la distance perdue, à rendre au monde sa pénombre, à restituer aux choses leur poids. Sous la nuit, un bol redevient bol, une chaise redevient attente, une fenêtre redevient seuil. Sous la nuit, l'image se retire, et la présence revient. Mais ce retour fait mal. Il fait mal parce qu'il n'y a plus la protection de l'évidence. Il n'y a plus la distraction de la clarté totale. Il y a l'inquiétude du réel. Il y a le murmure de ce qui demeure. La douleur tragique est liée à cette nuit qui marche, car elle n'est pas seulement souffrance : elle est l'épreuve de la présence retrouvée, l'épreuve de la profondeur. Elle oblige à reconnaître que vivre n'a pas de garantie, et que c'est précisément cela qui rend la vie réelle, et non une simulation.

Dans cette traversée, le langage apparaît pour ce qu'il est devenu : un linceul. Non pas parce que les mots seraient coupables en eux-mêmes, mais parce qu'ils ont été surchargés, utilisés, épuisés, mis au service de la maîtrise. Les mots, aujourd'hui, ne sont pas rares. Ils sont innombrables. Ils saturent l'air. Et dans cette saturation, ils perdent leur poids. Ils deviennent des signaux d'appartenance, des outils de contrôle, des objets de commerce, des armes de débat. Ils cessent d'être adresse. Ils cessent d'être souffle. Ils cessent d'être présence. Alors la douleur tragique prend la forme d'une honte : honte d'avoir parlé trop vite, honte d'avoir cru comprendre, honte d'avoir recouvert l'énigme avec des phrases. Ce recueil ne s'écrit pas contre le langage, mais contre cette manière de parler qui empêche d'entendre. Il cherche une parole qui n'annule pas le silence, une parole qui garde la faille ouverte.

Le monde, lui, demeure, mais travesti. Il a été travesti par le verbe. Il est devenu un décor commenté. Un flux. Une surface. Une platitude. Les reliefs subsistent, les gouffres subsistent, les abîmes subsistent, mais ils ne se donnent plus, parce que le regard ne rencontre plus de résistance. On regarde sans voir. On traverse sans habiter. On explique sans toucher. C'est là que la douleur tragique se déploie comme une dé-vastation : non pas seulement destruction, mais perte du vaste, perte de l'Ouvert, perte de ce champ où la présence pourrait respirer. Et pourtant, au cœur de cette dé-vastation, des signes persistent, comme des braises. Une rose dont le parfum n'a plus d'adresse, mais qui continue de parfumer. Un merle dont le chant devient inaudible sous le vacarme, mais dont la présence ouvre malgré tout, en silence. Une pierre de lune sur le chemin, éclat pâle qui donne une perception entière, mais jamais totale, de ce vers quoi l'on marche sans pouvoir l'atteindre.

Ces signes ne consolent pas. Ils ne sauvent pas. Ils ne prouvent rien. Ils ne promettent rien. Ils sont. Et leur simple être, dans un monde saturé, suffit à faire mal. Car la douleur tragique n'est pas seulement la douleur de perdre. Elle est la douleur de rencontrer, enfin, ce qui demeure, et de sentir que ce qui demeure ne se donnera jamais comme un objet. Elle est la douleur de la proximité du sens, et de son retrait. On touche presque, et l'on ne saisit pas. On voit presque, et l'image se dérobe. On entend presque, et le chant se retire derrière le bruit. Cette douleur est cosmique parce qu'elle ne dépend pas de nos biographies : elle dépend de la structure même de l'être au monde. Elle est ontologique parce qu'elle surgit dès que le réel cesse d'être un décor et redevient une présence résistante.

C'est ici que l'atmosphère s'assombrit, non par goût de la nuit, mais par fidélité au tragique. Car le tragique n'est pas un style. Il est une vérité qui ne se laisse pas réduire. Dans cette vérité, la joie tragique existe, mais elle n'est pas un soleil. Elle est une flamme tenue, une clarté intérieure qui cohabite avec l'ombre. Elle ne supprime pas la douleur, elle l'habite de l'intérieur. Elle fait de la douleur non un néant, mais une profondeur. Elle permet de continuer, non par espoir naïf, mais par fidélité. Fidélité à la terre, même blessée. Fidélité à l'Ouvert, même retiré. Fidélité au silence, même défait. Fidélité à l'enfance, même perdue. Fidélité à la nuit, même lourde. Fidélité aux mots, non comme instruments de maîtrise, mais comme souffles fragiles capables, parfois, de ne pas mentir.

Ainsi, ce recueil ne demande pas au lecteur de s'attrister. Il lui demande de veiller. Il ne lui demande pas de comprendre. Il lui demande de recevoir. Il ne lui demande pas de s'identifier. Il lui demande de reconnaître. Reconnaître que la douleur tragique n'est pas une exception, mais une dimension. Reconnaître que le monde ne s'éclaire pas sans ombre. Reconnaître que la parole ne vaut que si elle consent à être pauvre. Reconnaître que la nuit n'est pas un manque, mais une condition. Reconnaître, enfin, que l'âme demeure étrangère sur terre, non par malédiction, mais parce que la terre elle-même est étrangère à toute possession, et que c'est cette étrangeté qui rend possible, malgré tout, une habitation.

Si quelque chose doit guider la lecture, ce n'est pas une idée, mais une cadence, un mouvement de respiration. Il y aura des stations, des retours, des motifs qui se répondent. Le silence reviendra, non comme origine, mais comme fragile ressource. La lumière blessée reviendra, non pour accuser, mais pour rappeler ce que la clarté peut détruire. L'enfant reviendra, non comme image d'innocence, mais comme seuil de réception. La nuit reviendra, non comme décor, mais comme marche, comme écoute. Et au milieu de ces retours, la douleur tragique demeurera, non pour conclure, mais pour tenir l'ensemble, comme une basse sombre sous le chant. Car c'est elle, cette douleur, qui oblige à ne pas tricher. C'est elle qui refuse la platitude des images. C'est elle qui rend au monde sa résistance. C'est elle qui, paradoxalement, ouvre la possibilité d'une parole juste, parce qu'elle interdit la parole facile.

On entre donc ici non dans un recueil de plaintes, mais dans une traversée. On n'y cherche pas un salut, mais une tenue. On n'y cherche pas une victoire, mais une fidélité. Et s'il y a parfois de la beauté, elle ne sera pas l'ornement de la douleur : elle sera sa forme la plus sobre, la plus

grave, cette beauté tragique qui ne console pas, mais qui rend habitable, un instant, la nuit du monde.

SILENCE QUI SE DÉFAIT

Le silence d'abord fut une neige sans mémoire, un drap posé sur la vallée endormie,
Il enveloppait les maisons, les visages, les arbres, comme une main trop douce pour être humaine,

Les rails luisaient, pris dans un songe métallique où les étincelles gardaient le secret du feu,
Les fenêtres éteintes respiraient à peine, derrière leurs vitres un peuple d'ombres attendait,
La nuit n'avait pas tout à fait retiré son voile, elle flottait, suspendue au-dessus des toits givrés,

Il y avait là une paix étrange, presque suspecte, comme un arrêt de la pensée dans l'invisible,
Et toi, debout, tu sentais déjà que ce calme n'était pas un repos mais une tension retenue,
Car au fond du silence quelque chose remuait, un fil, une faille, un souffle encore sans nom,
Tu savais que ce qui semble immobile n'est qu'un souffle qui hésite à se défaire,
Et que la première fissure ne se voit jamais, elle se perçoit seulement dans le cœur du veilleur.

Puis le silence se mit à grincer par endroits, comme une vieille charpente sous la neige,
Une plainte presque inaudible montait des rails, où le métal rêvait à sa propre chute,
Des bruits lointains traversaient l'air glacé, portés par le vent du nord comme des éclats de verre,

Les voitures en bas de la vallée découpaient la nuit en lames de phares indifférents,
Le jour commençait à user la nuit par ses bords, un peu comme le temps use la mémoire,
Et dans ce frottement lent entre ombre et lumière, le silence perdait déjà son manteau,
Ce n'étaient pas encore des paroles, juste le froissement d'un monde qui s'ébroue,
Un pas pressé sur le gravier, une porte qui claque, un moteur qui tousse et se réveille,
Des gestes minuscules qui trouent l'invisible, comme des épingles plantées dans un voile,
Et chaque bruit, minuscule, déliait un fil, défaisant la trame ancienne du mutisme.

Le silence se défait d'abord du côté du ciel, là où les nuages se retirent sans bruit,
La voûte se dénude, froide et nue, exposant des bleus trop clairs pour le regard humain,
Les étoiles s'éteignent une à une, non comme des morts, mais comme des yeux qui se referment,

La lumière monte lentement derrière l'horizon, une blessure pâle qui s'ouvre dans la nuit,
Le givre sur les branches réfléchit ce pâle incendie, chaque cristal devient une prière,
Mais une prière sans mot, suspendue entre chute et ascension, comme un souffle retenu,
On dirait que la lumière ne sait pas encore si elle veut sauver le jour ou l'abandonner,
Qu'elle hésite à entrer dans le monde, de peur d'y raviver de vieilles blessures,
Et dans cette hésitation, ce tremblement du ciel, le silence se fend comme une glace trop fine,
L'oreille percevant d'abord le craquement du temps avant même le tumulte des vivants.

Dans les arbres, l'ombre tient encore bon, elle étreint les branches comme une dernière étreinte,
Les oiseaux sommeillent, la tête enfouie dans leur plume, refusant la morsure de l'aube,
Ils savent que le froid se glisse par la moindre brèche, serpent obstiné d'un royaume sans chaleur,
Ils attendent le premier rayon assez fort pour dénouer le nœud glacé de leurs muscles,
Leur silence n'est pas vide, c'est un retrait dense, un consentement provisoire à la nuit,
Ils se taisent comme se tait le prophète avant de dire un mot qui pourrait tout détruire,
Car le langage, pour eux aussi, est une brûlure, ils en connaissent la part de vertige,
Et leur mutisme suspendu est comme une garde invisible autour de l'instant fragile,
Lorsque la rosée se changera en gouttes, lorsque le givre se mettra enfin à couler,
Alors seulement le chant viendra, comme une brèche céleste dans la pierre du silence.

Dans la cour, les poules s'amassent en un seul corps tremblant, une constellation de plumes,
Leur chaleur mélangée est un refus obstiné du froid, un pacte secret contre la dispersion,
Elles ignorent les trains, les voitures, les horaires, mais elles savent la sécheresse du vent,
Elles savent la nuit qui mord les pattes, la faim qui s'allonge dans les entrailles vides,
Elles savent la menace sans visage qui s'insinue par les moindres interstices de bois,
Et leurs yeux, minuscules braises, guettent l'instant où la main humaine refermera la porte,
Car il faut un abri pour que le silence soit habitable, un toit, une paille, une obscurité douce,
Là, leur calme sera fait de bruissements, de gratte et de froissements, d'un sommeil sans pensée,
Un silence riche de souffle, de chaleur, une nuit intérieure que le froid ne pourra plus

prendre,

Et ce refuge, tu le leur offres, comme on offre aux vivants une nuit enfin délivrée du néant.

Le silence se défait aussi dans les maisons encore sombres, où une lampe s'allume soudain,
Le premier corps se lève, pieds nus sur le carrelage froid, heurt discret du talon sur la pierre,
Une cafetière gémit, un robinet tousse, l'eau hésite à quitter son repos profond,
La main cherche à tâtons la tasse familière, geste mille fois répété, mille fois oublié,
Les volets restent clos, mais déjà l'intérieur change de tonalité, se décale de la nuit,
Le souffle du dormeur se transforme en souffle du veilleur, prêt à affronter le jour gris,
Les objets se remettent à exister, table, chaise, manteau, clefs, sac, en une ronde précise,
Et dans ce théâtre muet, chaque déplacement, chaque contact, chaque frottement, pèse,
Ce ne sont pas des mots, mais ce sont déjà des phrases sans grammaire dans l'air du matin,
Un langage muet de corps, de gestes, par lequel le silence cède la place à l'habitude.

Pourtant, au cœur de ce désordre mesuré, demeure un reste de silence irréductible,
Un noyau opaque que ni la lampe ni les pas ni le café ne parviennent à dissoudre,
C'est la part de nuit qui s'attarde dans la poitrine, une pierre obscure au milieu du souffle,
Elle ne parle pas, elle ne gémit pas, elle ne prie pas, mais elle tient bon dans le secret,
Tu la sens comme un poids léger mais tenace, un grain de sable dans la mécanique du jour,
Elle te rappelle que tout bruit, toute parole, toute course est comme posée sur un abîme,
Que sous la rumeur montante des choses demeure un fond inentamé d'inconnu silencieux,
Et que c'est de là, toujours, que naît la vraie parole, celle qui tremble avant de se risquer,
Mais le plus souvent, on recouvre cette pierre d'une poussière de phrases rapides,
Et le silence qui voulait se dire se défait alors en simple fatigue, en lassitude sourde.

Le silence qui se défait n'est pas seulement un matin qui se lève,
Il est l'histoire de l'être qui, sans cesse, passe de l'ombre à la parole, puis de la parole au vide,
Chaque jour recommence le drame minuscule de cette naissance et de cette perte,
On ouvre la bouche, on croit dire "je", on croit nommer le monde, le fixer dans des contours,
Mais entre le souffle et le mot, il y a un intervalle fragile où tout pourrait encore se taire,
Dans cet intervalle habite la possibilité d'un autre temps, d'un autre rapport au monde,
Une écoute sans capture, une présence sans prise, un regard qui ne possède rien,
Pourtant nous précipitons le mot comme une pierre dans l'eau, pour rompre l'inconfort,

Et les cercles qu'il trace à la surface ne disent plus rien de la profondeur silencieuse,
Le silence se défait alors en bavardage, et l'être se perd dans ses propres reflets.

Il est des jours pourtant où le silence refuse de mourir sous les bruits,
Même lorsque les routes hurlent, que les machines rugissent, que les voix se mêlent,
Alors tu perçois comme une résistance secrète au fond de la rumeur, une densité autre,
Comme si une nuit invisible continuait de veiller sous la lumière criarde,
Comme si le murmure originel n'acceptait pas de se laisser dissoudre dans nos discours,
Cette nuit-là ne vient ni d'un dieu lointain ni d'un passé perdu, elle est là, dans le présent,
Elle s'assoit à notre table, se couche dans notre lit, marche dans nos pas sans bruit,
Et tu sens que si tout se taisait un instant, elle reparaitrait, nue, au milieu des ruines,
Le silence qui se défait n'est donc jamais un silence vaincu, mais un silence caché, déplacé,
Qui cherche, sous les gravats des mots, une nouvelle forme pour habiter l'existence.

Dans la vallée, le givre commence à céder, les clôtures suintent de gouttes timides,
Les toits relâchent peu à peu leur carapace blanche en filets transparents,
Le soleil, encore bas, découpe des tranches de lumière sur les prairies durcies,
Des vapeurs montent des bouches d'égout, fantômes tièdes d'un monde enfoui,
Les voitures ont laissé derrière elles des rubans de bruit qui se dissolvent déjà,
Ne restent que quelques échos, retardataires, accrochés aux collines, puis plus rien,
Alors, paradoxalement, c'est en plein jour que le silence revient te saisir par surprise,
Une accalmie subite, un creux dans le flux, un battement omis par le cœur du monde,
Tu t'arrêtes, les mains encore occupées à leur tâche, et tu écoutes ce rien qui pèse,
Là, le silence ne se défait plus, il se rassemble, comme si l'être reprenait souffle.

Mais tu sais que ce repos est précaire, qu'il ne durera pas au-delà de quelques instants,
Déjà un chien aboie, un marteau frappe, une voix appelle, une sirène gémit au loin,
Chaque son vient comme une petite pierre jetée pour briser le miroir où tu te voyais,
Le monde aime à défaire les reflets trop profonds qui pourraient nous inquiéter,
Car si nous restions trop longtemps face à ce silence rassemblé, quelque chose lâcherait,
Une certitude, un rôle, une image de soi gracieusement usée par les autres,
Alors la rumeur revient, comme une armée de secours au service de nos fuites,
Elle remplit les interstices, elle colmate les brèches ouvertes par le vide,

Et le silence, repoussé, se morcelle, se dépose en poussières invisibles sur les choses,
Attendant un autre moment, un autre effondrement du bruit pour reprendre forme.

Dans cette lutte douce et terrible entre le silence et le monde qui parle trop,
L'être humain est suspendu comme un funambule au-dessus d'un gouffre clair,
D'un côté, l'effroi de n'être plus rien qu'un souffle muet dans un cosmos indifférent,
De l'autre, la tentation de se perdre dans une logorrhée brillante, sans gravité,
Les mots brillants rassurent, ils donnent l'illusion d'un sol, d'un contour, d'une identité,
Mais c'est dans le tremblement silencieux avant le mot que l'être vraiment se risque,
Dans le vertige de ne pas savoir ce qui va sortir, ni qui parle vraiment en nous,
Et si l'on écoute assez longtemps cette hésitation, on entend peut-être une autre voix,
Non pas la nôtre, ni celle d'un maître, mais une voix sans nom, issue d'un plus loin que nous,
Une voix qui ne cherche pas à vaincre le silence, mais à lui donner demeure dans la parole.

C'est alors que parler devient une manière singulière de prolonger le silence,
Non plus de le combattre, ni de le recouvrir, mais de marcher avec lui, pas à pas,
Chaque phrase garde en elle un reste d'inaccompli, un battement ouvert, une réserve,
On ne dit plus pour clore ou pour dominer, mais pour entourer quelque chose d'indicible,
Les mots se disposant comme des pierres autour d'un feu qu'ils ne possèdent pas,
Au centre demeure un espace vide, une source non nommée que rien ne peut combler,
On cesse de vouloir remplir, on accepte de veiller auprès d'une absence vivante,
Alors, étrange renversement, ce n'est plus le silence qui se défait en paroles,
Mais les paroles qui se défont en silence, retrouvant leur origine, leur tremblement,
Et l'être, là, se tient dans une pauvreté nue, mais habitée d'une clarté obscure.

Pour atteindre cela, il faut parfois traverser un ravage du langage,
Une période où les mots sonnent creux, où les phrases s'écroulent à peine formulées,
Où chaque discours paraît suspect, chaque théorie un édifice de carton dans la tempête,
On parle encore, bien sûr, parce qu'on ne sait pas faire autrement,
Mais derrière chaque mot, tu entends le vide qui résonne, comme un souffle interrompu,
Tu vois les concepts comme des squelettes blanchi au soleil de l'intellect,
Tu sens que les grandes idées ne tiennent plus, qu'elles ne réchauffent personne,
Et pourtant, au milieu de cet effondrement, une lucidité nouvelle s'allume,

C'est peut-être là que le silence fait son œuvre la plus secrète, en brisant nos idoles,
Afin que d'autres paroles, plus humbles, puissent un jour naître de ses ruines.

Dans ces heures de décomposition, beaucoup préfèrent hausser le ton,
Multiplier les discours, affûter les slogans, ériger des certitudes sonores,
Car il est difficile d'accepter que le sol se dérobe sous la syntaxe rassurante,
Difficile d'admettre que nous ne savons ni d'où vient la parole, ni à qui elle répond,
Alors on met plus de volume, plus de logique, plus de ferveur, plus de systèmes,
Mais le silence, lui, reste calme, assis comme un mendiant au bord des grandes routes,
Il n'exige rien, n'enseigne rien, il se contente d'être là, sous nos constructions,
Et parfois, un être qui passe, épuisé, s'assied à côté de lui sans savoir pourquoi,
Alors, dans cette simple co-présence, quelque chose se dénoue en profondeur,
Le silence commence à parler, non par des mots, mais par tout ce qui cesse en nous.

Le silence qui se défait, c'est aussi la fin de certains dieux,
Non pas dans un cri de triomphe ou un blasphème éclatant,
Mais dans cette lente désaffection qui suit les grandes cérémonies,
Lorsque les temples restent ouverts mais que les prières se vident de leur sang,
Lorsque les noms sacrés sont repris comme des formules usées, sans tremblement,
Alors ce n'est pas seulement la foi qui meurt, c'est aussi un certain type de parole,
Une parole qui prétendait relier les hauteurs invisibles à la poussière du monde,
Et qui finit par ne plus couvrir que le grincement des machines et la fatigue des corps,
Dans ce désenchantement, le silence paraît d'abord un désert sans voie ni voix,
Mais c'est peut-être là qu'un dieu plus vulnérable, plus secret, apprend à respirer.

Ce dieu-là ne parle pas dans le tonnerre, il ne dicte pas de lois gravées dans la pierre,
Il ne réclame ni sacrifice ni procession, n'exige ni temple ni doctrine,
Il se tient au bord des lits d'hôpitaux, sur les bancs des gares vides, dans les escaliers,
Il ne promet rien, il n'explique rien, il demeure, c'est tout, avec ceux qui ne savent plus dire,
Sa présence est comme un silence qui ne juge pas, qui n'attend rien, qui veille, seulement,
Parfois, dans le regard de quelqu'un qui a trop souffert pour croire encore aux réponses,
Tu vois une lueur indéfinissable, ni espérance ni désespoir, mais autre chose,
Une manière d'être là malgré tout, de tenir dans l'innommable, sans se détourner,

Ce regard-là est une prière sans langage, un psaume sans texte ni mélodie,
Et le dieu qui s’y reflète n’est pas au-dessus du silence, il est né de son effraction.

Le silence se défait aussi dans l’enfant qui grandit,
Au début, tout est encore souffle, cri, balbutiement, pluie de sons sans attaches,
L’être s’essaie à la bouche comme on essaie ses premiers pas,
Chaque syllabe est une aventure, un risque, un franchissement de frontière,
Puis viennent les mots appris, nets, pratiques, ordonnés en petites colonnes utiles,
On dit “maman”, “papa”, “faim”, “peur”, “encore”, on peuple le monde de repères,
Et sans qu’on s’en rende compte, le silence originel se retire, battant en retraite,
Il perd sa place au profit d’un commerce incessant de questions et de réponses,
Un jour, l’enfant sait parler, et tout le monde s’en réjouit,
Mais nul ne remarque que quelque chose de très précieux s’est tu à jamais.

Plus tard, parfois, cet enfant devenu grand se retrouve face à une nuit trop grande pour lui,
Une mort, une rupture, un échec, un effondrement d’avenir,
Tout ce qu’il avait appris à dire ne suffit plus, les phrases se disloquent,
Les consolations sonnent creux, les explications tournent en rond,
Alors, dans la gorge, se forme un bloc de silence, une pierre obscure et brûlante,
Il ne sait ni la cracher ni l’avaler, ni la formuler ni la maudire,
Il reste là, muet, les yeux ouverts sur un monde devenu étranger,
Et c’est peut-être la première fois depuis l’enfance qu’il touche au mutisme originel,
Non plus celui de l’ignorance, mais celui du trop-plein irréductible à tout langage,
Si quelqu’un, alors, simplement s’assoit près de lui sans parler, le silence trouve un allié.

Le silence qui se défait n’est donc jamais seulement une absence de bruit,
Il est ce va-et-vient inlassable entre le dicible et l’indicible,
Ce seuil fragile où l’être, chaque fois, doit choisir comment se risquer,
Dans le repli muet qui refuse tout contact, ou dans la parole qui blesse et délivre à la fois,
Il n’y a pas de bonne solution, seulement des manières plus ou moins habitées de traverser,
Parfois, il faut se taire pour ne pas trahir ce qui ne supporte pas d’être exposé,
Parfois, il faut parler pour ne pas laisser mourir ce qui réclame une forme,
Et très rarement, un équilibre se trouve, comme une corde tendue juste ce qu’il faut,

Où le silence et le langage n'apparaissent plus comme des ennemis,
Mais comme deux rives nécessaires pour que le fleuve de l'être puisse encore couler.

Quand le jour avance, la rumeur redevient maîtresse du paysage,
Les écoles ont avalé les enfants, les routes leurs parents,
Les usines, les bureaux, les ateliers ont capté les forces vives,
Les écrans se sont allumés, les doigts pianotent, les flux charrient des vagues de signes,
Les informations tournent, les images s'échangent, les avis se heurtent,
Une immense marée de langage couvre chaque recoin de la conscience,
On pourrait croire que le silence a perdu, relégué dans quelques monastères usés,
Mais même là, dans ce déferlement, subsistent des poches d'ombre obstinées,
Une fenêtre sans lumière dans un immeuble saturé de néons, une chambre sans écran,
Dans ces refuges ignorés, quelqu'un peut encore s'asseoir et ne rien dire.

Là, peut-être, un poème commence, sans qu'on le sache,
Non dans l'inspiration spectaculaire, mais dans la simple décision de ne pas remplir,
On laisse un espace, on garde un blanc, on retient une phrase au bord du texte,
On écoute ce qui ne vient pas, ce qui tarde, ce qui résiste à l'appel,
Et l'on accepte que ce retard fasse partie de la parole,
Que la lenteur, la faille, la béance soient le vrai lieu d'où jaillit quelque chose,
Alors le poète, s'il en est un, n'est pas celui qui dit beaucoup,
Mais celui qui ménage dans le tissu du langage de fines veines de nuit,
Par lesquelles le silence continue de respirer en plein cœur du poème,
Sans cela, les plus belles strophes ne seraient que bruit bien construit.

Le silence qui se défait n'est pas un ennemi à vaincre,
C'est un organisme vivant, mouvant, qui change de forme pour survivre,
Quand nous le chassons des églises, il se réfugie dans les chambres des veilleurs,
Quand nous le chassons de nos maisons, il se retire dans les campagnes désertes,
Quand nous le chassons de nos campagnes, il s'enfouit sous le grondement des villes,
Il attend là, patient, que le vacarme s'épuise de lui-même,
Car rien n'est plus fragile que le bruit privé de sens,
Rien n'est plus ténu que les certitudes qui ne savent plus à quelle absence elles répondent,

Le silence ne revient jamais comme avant, il revient transformé par ce qu'il a traversé,
Et nous avec lui, si nous acceptons de l'accueillir encore une fois.

Alors vient le soir, qui est un autre genre de dénouement,
Les bruits décroissent, non d'un coup, mais par petites couches qui se retirent,
Les routes rendent leurs voitures, les écoles leurs ombres, les usines leur fatigue,
Les maisons se rallument comme des îles dans une mer qui s'assombrit,
On parle des choses du jour, des petites peines, des petites joies,
On se raconte pour ne pas laisser la nuit entrer trop vite,
Mais déjà, derrière les mots du repas, une autre obscurité prépare son entrée,
Les phrases raccourcissent, les voix baissent, les gestes ralentissent,
Puis le silence, là encore, se défait du côté des paupières qui se ferment,
Et la nuit reprend son patient travail de recueillement.

Dans le lit, le corps pèse d'un poids différent, plus docile, plus abandonné,
Le cœur bat dans une chambre intérieure où les bruits du monde n'entrent plus,
Les rêves monteront bientôt, avec leurs scènes absurdes, leurs visages confondus,
Mais il y a un entre-deux, juste avant que l'image envahisse le repos,
Où l'on flotte encore à la surface de soi, dans un calme presque impersonnel,
C'est peut-être là, dans cette zone grise entre veille et sommeil,
Que le silence se tient le plus nu, sans décor, sans histoire, sans rôle,
Un simple fond d'être, ni heureux ni malheureux, mais très ancien,
Si l'on pouvait y demeurer un peu plus conscient, on y apprendrait peut-être quelque chose,
Mais déjà, la vague des songes recouvre tout, et la nuit reprend sa langue.

Ainsi, jour après jour, le silence se défait et se refait,
Il se donne et se retire, se fracture et se rassemble,
Il nous traverse autant que nous le traversons,
Nous croyons le fuir en parlant, il nous suit au creux des mots,
Nous croyons le saisir en nous taisant, il s'échappe dans le moindre battement,
Il n'est jamais où nous le cherchons, jamais où nous l'attendons,
Car il n'est ni un objet ni un état, mais un mode d'être,
Une manière pour le monde d'apparaître autrement qu'en spectacle,

Une manière pour nous d'exister autrement qu'en personnages,
Et c'est peut-être dans ces failles, ces défauts, que l'être trouve son souffle.

À la fin, il n'y a peut-être qu'une seule question,
Comment rester fidèle au silence sans renoncer à la parole,
Comment rester fidèle à la parole sans trahir le silence,
Comment tenir ce fil tendu entre deux abîmes sans le rompre,
Ni se réfugier dans le mutisme, ni se perdre dans le vacarme,
Comment vivre de telle sorte que chaque geste, chaque regard, chaque phrase,
Garde en elle une mémoire de l'ombre, une trace de l'indicible,
Alors peut-être, oui, dans le matin glacé d'une vallée oubliée,
Un homme debout près d'une fenêtre entr'ouverte sentira simplement ceci :
Le silence se défait, mais il ne disparaît pas, il se transforme en présence.

LUMIÈRE BLESSÉE

La lumière ce matin ne descend pas vraiment, elle hésite sur le seuil du ciel,
Elle s'effile en bandes pâles, se déchire dans le givre comme un linge trop fin,
Elle ne recouvre pas le monde, elle le raye, le strie, le partage en zones d'ombre,
On dirait qu'elle revient d'une longue maladie, encore tremblante dans ses jointures,
Les toits la reçoivent sans joie, les vitres la renvoient avec une froide indifférence,
Les collines se contentent d'en laisser glisser un peu le long de leurs pentes,
Comme si la terre entière refusait d'oublier la nuit qui l'a tenue serrée,
Il y a dans ce matin clair quelque chose de brisé, de discret mais irrévocable,
Une douceur manquante, un éclat absent au cœur même de la clarté,
Et tu sais déjà, sans te l'avouer, que la lumière peut elle aussi porter des cicatrices.

Autrefois, peut-être, la lumière tombait d'un seul bloc, sûre d'elle-même,
Elle baignait les prés, les visages, les chemins, comme une évidence sans faille,
Les enfants couraient dans ses champs sans se demander d'où venait cette splendeur,
Les fenêtres s'ouvraient pour la laisser entrer comme on accueille un ami fidèle,
Les arbres lui offraient leurs feuilles comme des paumes levées en signe d'accueil,
On croyait alors que la lumière était bonne par nature, innocente par essence,
Qu'elle portait l'empreinte d'un dieu dont le cœur ne connaissait pas la nuit,
Qu'il suffisait de tirer les rideaux pour que la peur recule, docile, vers ses caves,
Et personne ne voyait les ombres minces qu'elle laissait traîner derrière elle,
Comme si toute clarté, déjà, portait en elle un reste de cendre.

Puis sont venues les nuits où la lumière s'est révélée coupante,
Les projecteurs dans les camps, les néons dans les salles d'interrogatoire,
Les lueurs blanchâtres des salles d'hôpital où la chair se défait sous les tubes,
Les feux de villages incendiés qui éclairent des visages sans maison,
Les éclats silencieux des explosions vues à distance sur les écrans tièdes,
Les torches brandies non pour chercher un chemin, mais pour marquer une cible,
Le feu des armes, petites étoiles artificielles trouant la peau de la nuit,
Et soudain la lumière a cessé d'être un don pour n'être plus qu'un outil,

Un instrument précis pour dévoiler, traquer, blesser, exhiber,
Alors la confiance ancienne s'est fendue comme un verre trop fin soumis au choc.

Depuis lors, la lumière arrive toujours avec une question accrochée à son flanc,
D'où vient-elle, à qui obéit-elle, qui la dirige, qui la détourne de sa source,
Est-elle encore ce qui ouvre un chemin ou seulement ce qui le surveille,
Est-elle encore ce qui révèle l'être ou seulement ce qui le met à nu pour le vendre,
Tu te tiens à ta fenêtre et ces pensées passent en filigrane sous le matin,
Le soleil se lève sur ta vallée comme sur mille autres, indifférent à nos histoires,
Pourtant tu vois bien que ce qu'il touche n'est plus le même monde,
Les maisons sont hérissées d'antennes, les visages d'écrans, les rues de regards filtrés,
La lumière semble devoir passer par mille filtres avant d'atteindre les yeux,
Et dans ce filtrage patient, quelque chose d'elle se perd à chaque étape.

Il y a aussi la lumière plus profonde, celle des regards qui se sont fêlés,
Tu l'as vue dans les yeux de ceux qui ont trop veillé auprès des lits blêmes,
Dans les pupilles dilatées des survivants au bord des fosses invisibles,
Dans les prunelles épuisées des infirmières au matin des nuits d'alarme,
Dans les yeux agrandis des enfants qui ont entendu trop tôt des mots d'adultes,
Il reste bien un éclat, une sorte de flamme, mais elle brûle d'une clarté douloureuse,
Comme si chaque photon portait la mémoire d'un cri retenu,
La lumière ne danse plus librement dans ces regards, elle avance à pas comptés,
Elle sait ce qu'elle a vu, elle ne pourra pas l'oublier,
Et pourtant, têtue, elle continue de se lever chaque matin dans ces yeux blessés.

La lumière du langage aussi s'est fendue, toi qui l'aimais tant autrefois,
Tu croyais qu'un mot juste pouvait ouvrir un passage dans l'opacité du monde,
Qu'une phrase, bien ourdie, pouvait tenir ensemble douleur et vérité,
Tu croyais que la parole, bien que faillible, restait une lampe contre la confusion,
Mais à force d'entendre les mots servir à masquer, à vendre, à tromper,
À force de voir les discours habiller d'or les machines qui broient les vivants,
Quelque chose s'est ébréché dans ta confiance ancienne,
La lumière qui habitait les phrases s'est mise à vaciller,

Elle éclaire encore, mais par saccades, laissant de grands pans dans l'ombre,
Et parfois tu te tais plutôt que de jeter un mot de plus dans ce tumulte.

Pourtant il arrive que, dans une phrase à peine murmurée, quelque chose se rallume,
Une parole d'ami, posée doucement sur ta fatigue comme une main chaude,
Une phrase d'enfant, maladroite, mais traversée d'une innocence intraitable,
Quelques mots écrits dans une lettre qui arrive de loin, hors des circuits rapides,
Alors la lumière du langage brille à nouveau, mais autrement,
Moins comme une clarté éclatante que comme une braise obstinée,
Elle ne promet plus d'éclairer tout, ni de résoudre, ni de guérir,
Elle se contente d'ouvrir un petit cercle de chaleur autour d'un être,
Et tu comprends que c'est peut-être ainsi que désormais il faut parler,
À hauteur de braise, non à hauteur de soleil.

Il y a des moments où la lumière semble elle-même se demander pourquoi elle revient,
Elle entre par les mêmes fenêtres, traverse les mêmes poussières en suspension,
S'accroche aux mêmes cadres, aux mêmes bibelots, aux mêmes tâches au mur,
Elle voit les visages vieillir, les chaises changer de place, les corps se courber,
Elle s'attarde sur des mains qui tremblent un peu plus chaque année,
Elle ne trouve plus les rires qu'elle éclairait autrefois, seulement des silences prolongés,
Elle se pose sur des photos en noir et blanc posées sur des buffets cirés,
Et dans ce jeu de reflets, on dirait qu'elle prend conscience de sa répétition,
Comme si elle aussi avait le cœur lourd d'éclairer des absences,
Comme si, sans mots, elle s'excusait d'arriver chaque jour trop tard pour retenir la perte.

Dans la vallée, la lumière monte lentement le long des talus givrés,
Elle découvre des empreintes au sol que la nuit avait rendues invisibles,
Traces de bêtes, de bottes, de pneus, d'oiseaux, d'enfants,
Toute une écriture fragile laissée sur la terre dure par les passants du jour d'avant,
La lumière lit un instant ces hiéroglyphes éphémères avant qu'ils ne fondent,
Puis elle les laisse disparaître, comme si elle acceptait de ne pas tout retenir,
Elle passe sur les clôtures, sur les poulaillers, sur les toits gris des hangars,
Elle entre dans les yeux des bêtes, dans le plumage secoué des poules resserrées,

Elle ne choisit pas, elle ne distingue pas ceux qui la méritent,
Mais ce qu'elle trouve en face d'elle, c'est un monde fatigué de tout ce qui brille.

Car le temps des vitrines et des écrans a saturé les yeux d'une autre lumière,
Une clarté agressive, rapide, montante, qui veut capter, attirer, retenir,
Elle clignote, elle pulse, elle change sans cesse pour qu'on ne la quitte pas,
Elle promet le bonheur, la sécurité, la puissance, la connexion infinie,
Mais au bout de ces faisceaux répétés, que trouve-t-on sinon une grande lassitude,
Des pupilles dilatées mais éteintes, des nuits trop courtes peuplées d'images résiduelles,
La lumière ancienne du soleil, de la lampe, du feu de bois paraît soudain bien pauvre,
Pourtant c'est elle qui continue, silencieuse, à garder la mémoire des visages,
À révéler le grain des mains, les rides près des yeux, les ombres des joues,
À dire sans mot que nous sommes faits pour autre chose que pour être éclairés comme des objets.

Il arrive que la lumière, même blessée, ouvre encore un passage inattendu,
Une faille dans un mur intérieur trop longtemps resté sans fenêtre,
Un jour, en marchant dans un chemin banal, tu lèves les yeux, sans raison,
Et la manière dont le soleil tombe sur une branche, un toit, un pan de mur,
Te transperce comme si tout à coup le monde t'était rendu après une longue absence,
Ce n'est pas spectaculaire, personne autour ne s'arrête pour regarder,
Mais pour toi, en cet instant, une évidence muette se déploie,
Que tout cela existe, que tu es là dedans, et que c'est à la fois infiniment fragile et
inextinguible,
Une lumière presque douloureuse, tant elle touche un point de toi sans défense,
Et tu continues ta route, blessé de clarté, sans pouvoir dire ce qui vient d'arriver.

On croit souvent que la blessure vient de l'ombre,
Des événements brusques, des pertes, des effondrements, des violences,
Mais il est des blessures de lumière, plus lentes, plus insinuantes,
Celle d'avoir trop vu sans pouvoir agir, d'avoir trop compris sans pouvoir changer,
Celle d'avoir été exposé à la misère sans médiation,
Celle d'avoir été arraché trop tôt à une ignorance protectrice,
Celle d'avoir pénétré dans les coulisses des choses et de ne plus pouvoir faire marche arrière,

Alors la lumière n'apparaît plus comme une amie, mais comme une exigeante sans pitié,
Elle t'oblige à regarder ce que tu préférerais garder sous le voile,
Et pourtant, c'est par elle seule que parfois un geste juste devient possible.

Car la lumière blessée est peut-être la seule qui puisse encore être juste,
Une lumière qui sait ce qu'elle a traversé, qui n'ignore rien des horreurs vues,
Une clarté qui ne se donne plus pour absolue, mais avance avec une humilité grave,
Elle ne promet pas de tout éclairer, seulement de ne pas détourner les yeux,
Elle accepte de se poser aussi bien sur les plaies que sur les fleurs,
Sur les lits d'agonie que sur les terrains de jeu,
Elle éclaire la main qui frappe et la main qui relève, sans commentaires,
Elle ne juge pas, mais elle ne cache plus,
Elle laisse à l'être humain la responsabilité terrible de ce qu'il fera de ce qu'il voit,
Et c'est peut-être là sa blessure la plus profonde : ne pouvoir décider à notre place.

Dans les petites chambres où l'on veille un corps qui s'en va,
La lumière se tient souvent dans un coin, discrète,
Une lampe de chevet, une veilleuse, un halo de couloir,
Elle n'a plus rien de triomphal, elle est presque honteuse de déranger,
Pourtant c'est par elle que les traits du visage restent visibles,
Que le mouvement du torse, si léger, peut encore être suivi,
Que la main posée sur la couverture peut être tenue jusqu'au bout,
Elle accompagne la dernière respiration, sans éclat, sans miracle,
Quand tout le monde baisse les yeux, elle reste, seule, à regarder la mort en face,
Et elle aura demain la tâche de se lever aussi pour ceux qui restent.

Dans les églises presque vides de certains soirs d'hiver,
La lumière tombe en nappes pâles sur des bancs désertés,
Quelques cierges se consomment devant des statues au regard perdu,
La flamme des bougies se débat contre les courants d'air froid,
On prie encore, parfois, mais souvent sans trop savoir à qui l'on parle,
Les vitraux, eux, continuent de filtrer la lumière en rouges et bleus splendides,
Mais pour qui, pour combien de temps, pour quels yeux encore disponibles,
Alors la lumière sacrée se trouve blessée d'indifférence,

Elle continue de raconter en couleurs la douleur d'un dieu crucifié,
À un monde pressé qui ne lève plus la tête.

Pourtant, de temps à autre, un passant entre, presque par hasard,
Il s'assied au fond, loin de l'autel, pour être sûr de ne pas déranger,
Il ne sait pas s'il croit ou non, s'il a le droit de demander quoi que ce soit,
Il ne dit peut-être aucune prière, il reste simplement assis là,
Et le soleil, déjà bas, vient frapper un vitrail du côté de son visage,
Une lumière rouge, bleue, dorée, lui glisse doucement sur la joue,
Il ne la remarque même pas, absorbé qu'il est par son chagrin ou sa fatigue,
Mais la lumière, elle, sait qu'elle touche en lui un lieu sans mots,
Un lieu où peut-être, un jour, quelque chose se rouvrira,
Et elle repart avec cette connaissance silencieuse comme une nouvelle cicatrice.

Il y a aussi la lumière des souvenirs, ce soleil intérieur qui pâlit avec les années,
Tu te rappelles des après-midis d'enfance, des étés sans fin,
La lumière y semble aujourd'hui plus dorée que ne l'autorisent les lois physiques,
Elle tombe sur les champs, les chemins, les rivières avec une générosité hallucinée,
Mais en revisitant ces scènes, tu sens bien que cette lumière est doublement blessée,
Blessée d'abord d'avoir perdu son corps réel, son air, ses odeurs, ses sons,
Blessée ensuite par la peine de celui qui s'en souvient,
Chaque image lumineuse du passé tranche un peu plus le cœur qui la convoque,
Tu as beau y trouver douceur et refuge, il y a dans ces rayons anciens un couteau fin,
Car ils éclairent aussi ce qui ne reviendra pas.

Dans le miroir, la lumière dessine chaque jour un visage un peu différent,
Elle suit les rides nouvelles, souligne les creux, les poches, les plis,
Elle révèle les cheveux blanchis, les contours affaissés, les angles émoussés,
Elle ne ment pas, c'est sa force et sa cruauté,
Tu pourrais te détourner, fuir le miroir, baisser la lumière,
Mais il arrive aussi que, malgré la morsure, tu acceptes de regarder,
Non pour te juger, mais pour accueillir ce que le temps a fait de toi,
Alors la lumière cesse un peu d'être une ennemie qui dénonce,

Elle devient une alliée silencieuse qui atteste : “tu es encore là”,
Blessée comme toi, mais fidèle à ton visage.

Le soir, dans ta vallée, la lumière s’effondre lentement en cendres oranges,
Les toits se teintent d’une brève incandescence avant de retourner au gris,
Les arbres se changent en silhouettes, les routes en rubans ternes,
Tu regardes ce départ quotidien comme on regarde un train s’éloigner,
En sachant bien qu’il reviendra, mais que quelque chose en toi sera différent,
La lumière du jour emporte toujours avec elle une part de toi qu’elle a touchée,
Et elle te rend, en échange, une nuit que tu n’es jamais sûr de traverser intact,
Dans cette transaction muette entre jour et nuit,
La blessure ne tient pas tant à ce que l’un s’en va et l’autre revient,
Qu’au fait que toi, au milieu, tu t’effrites lentement sous ces allers-retours.

Et pourtant, malgré tout, tu attends encore ces matins de lumière,
Même blessée, même hésitante, même venue trop tard sur des désastres accomplis,
Tu ouvres chaque jour les rideaux comme on ouvre les paupières après une opération,
Avec un peu de crainte et d’espérance mélangées,
Tu sais que ce que tu verras ne sera ni pur ni saint ni indemne,
Mais tu sais aussi que sans ce mince filet de clarté, tu te perdrais totalement,
Car la lumière, même brisée, continue de nommer les contours des choses,
De dire “voici une table, une main, un visage, un arbre, une route”,
Elle t’arrache au chaos d’un noir sans forme,
Et rien que pour cela, tu consens à accepter sa morsure.

Peut-être que le Dieu dont parlaient jadis les poètes est lui aussi traversé par cette blessure,
Non plus le Dieu-lumière qui domine du haut des cieux inaccessibles,
Mais un dieu atteint, fissuré, qui connaît le prix de la clarté,
Un dieu qui aurait vu la lumière qu’il a laissée couler être détournée,
Un dieu qui ne retirerait pas sa lumière, malgré ce détournement,
Parce qu’il sait que même utilisée pour le mal, elle demeure pour certains un dernier refuge,
Un dieu incapable de reprendre son don sans nous plonger dans une nuit pire encore,
Et c’est peut-être cela, sa plaie : ne pas pouvoir réparer sans détruire,

Continuer de laisser briller un soleil sur des injustices éclatantes,
Tout en veillant, obscurément, sur les braises minuscules des petites bontés cachées.

De cette lumière blessée, tu peux faire deux usages,
Te plaindre de ce qu'elle ne guérit pas, de ce qu'elle montre la cruauté nue,
Ou bien accepter qu'elle soit désormais ce qu'elle est : une clarté vulnérable,
Qui ne se sépare plus de la nuit, qui en porte la mémoire dans chacun de ses rayons,
Alors tu ne lui demandes plus de te sauver,
Tu lui demandes seulement de t'aider à voir sans trahir,
À regarder le monde sans détourner trop vite les yeux,
À discerner dans la masse des choses celles qui demandent ton geste, ton mot, ton silence,
Tu deviens à ton tour un porteur de lumière blessée,
Et c'est peut-être là la seule sainteté possible : brûler sans se croire intact.

Ainsi la lumière, au fil des années, s'ajuste à ton regard comme un vêtement usé,
Elle ne t'éblouit plus comme dans les premières années,
Elle se contente d'accompagner tes gestes, leurs tremblements, leurs hésitations,
Elle glisse sur les pages que tu écris, sur la fumée de ton café,
Sur les grains de poussière qui dansent un instant dans le faisceau d'une lampe,
Elle éclaire les poules qui se serrent contre le froid, les arbres qui tiennent debout,
Les rails où les trains continuent de lancer des étincelles dans le matin gelé,
Elle ne donne plus de grandes réponses, elle reste là, simplement,
Comme une présence qui elle aussi fait ce qu'elle peut pour ne pas céder au néant,
Et peut-être qu'en la regardant ainsi, tu apprends toi aussi à rester.

À la fin, on pourrait croire que tout cela ne mène nulle part,
Le monde reste ce qu'il est, les blessures ne se referment pas toutes,
La lumière blessée ne change pas le cours des astres ni le compte des morts,
Mais elle transforme lentement la manière d'être là,
Elle apprend à l'être humain à habiter un monde sans garanties,
À trouver encore du sens non dans la pure clarté, mais dans la clarté traversée d'ombre,
Et si un jour, dans un matin de givre, quelqu'un lève les yeux,
Et sent confusément que cette lumière fragile et douloureuse lui parle,

Non pour l'aveugler, mais pour lui dire qu'il n'est pas seul à tenir,
Alors peut-être la blessure de la lumière aura trouvé, un instant, son accomplissement.

ENFANT AU BORD DU MONDE

L'enfant est là, debout au bout du chemin, là où le goudron s'arrête dans l'herbe,
Il ne sait pas qu'il est au bord du monde, pour lui ce n'est qu'un endroit où la route finit,
Ses chaussures mouillées s'enfoncent un peu dans la terre encore froide de la matinée,
Le vent lui apporte des bruits qu'il ne reconnaît pas, des moteurs, des voix, des cloches lointaines,

Devant lui, la vallée s'ouvre comme une bouche immense qu'il ne sait pas encore craindre,
Derrière lui, la maison fume doucement, avec ses fenêtres familières, sa table, ses histoires,
Entre ces deux pôles, il se tient, mince présence, sans comprendre la gravité de sa position,
Il regarde un arbre, une pierre, un fil électrique, sans les séparer du reste,
Pour lui, tout est encore d'un seul tenant, un grand corps obscur qui respire,
Et toi, bien plus tard, tu te souviendras de ce moment sans savoir quand il a eu lieu.

Les adultes parlent souvent de frontières, de limites, de pays, de propriétés,
Ils tracent des lignes sur des cartes, des clôtures dans les champs, des lois dans des livres,
Mais l'enfant ne connaît que des bords indéfinis, des passages, des seuils poreux,
Le bord du monde, pour lui, c'est l'endroit où le jour se met à ressembler un peu à la nuit,
Le coin du jardin où la lumière baisse plus vite, la pièce où on n'entre jamais,
Le silence soudain dans une conversation d'adultes lorsqu'il franchit la porte,
La ligne entre la route et le fossé, entre la maison et la forêt, entre la main et le feu,
Il s'avance jusqu'à ces frontières de sensations avec une curiosité intrépide,
Ignorant encore qu'un jour ces bords deviendront des abîmes de décision,
Où chaque pas pèsera plus lourd que tout ce qu'il peut maintenant imaginer.

L'enfant au bord du monde regarde les choses sans les nommer,
Un caillou n'est pas "un caillou", c'est cette chose-là, grise et lourde, avec un côté plus froid,
Un insecte n'est pas "un insecte", c'est ce petit vivant qui bouge comme un point d'encre animé,
La lumière qui tombe sur la flaque n'est pas "un reflet", c'est un trésor mouvant qui l'absorbe,
Il ne sépare pas encore le mot de la chose, le concept de l'éblouissement,

Le monde passe directement par ses yeux dans un lieu de lui sans murs,
Chaque éclat, chaque bruit, chaque odeur s'y dépose comme une première fois absolue,
Tu envies parfois cette ignorance lumineuse qui ne sait pas encore qu'elle regarde,
Cette manière d'être au bord du monde sans savoir qu'il y a un en-dessous,
Mais ce bord-là aussi doit un jour se fendre pour que l'être puisse se reconnaître.

Il y a des bords très concrets : le bord du trottoir, le bord de la falaise,
On dit à l'enfant : "ne t'approche pas trop, tu pourrais tomber",
Il recule sans comprendre vraiment ce qui se passerait s'il tombait,
La chute n'est pour lui qu'un mot, pas encore un poids dans le ventre,
Mais déjà son corps enregistre que certains lieux exigent un pas plus prudent,
Que certains espaces ne pardonnent pas les mêmes gestes que d'autres,
Le monde n'est pas partout également accueillant, il y a des zones plus raides, plus froides,
Il apprend sans le savoir la gravité, non comme loi physique, mais comme loi de l'être,
Cette force qui attire toujours vers le bas ceux qui ne font pas attention,
Et qui un jour le tirera aussi vers des profondeurs intérieures dont on ne revient pas intact.

Les adultes aiment expliquer aux enfants où commence et où finit le monde,
Ils montrent sur le globe, sur les cartes, sur les écrans, des océans, des frontières, des montagnes,
Ils disent : "ici, c'est notre pays", "là, ce sont les autres", "plus loin, on ne sait pas trop",
Mais pour l'enfant au bord du monde, la vraie limite est ailleurs, plus proche et plus invisible,
C'est la porte de la chambre fermée où l'on parle bas de choses graves,
C'est le salon soudain silencieux quand les informations montrent des images de guerre,
C'est la voix du père qui change de ton sans raison apparente,
C'est le visage de la mère qui se détourne pour qu'on ne voie pas les larmes,
Ce sont ces frontières de peau et de regard qui lui disent confusément : "là, tu ne peux pas aller",
Et c'est peut-être là que le monde commence vraiment à se briser en dedans de lui.

Au bord du monde, l'enfant entend des mots qu'il ne comprend pas encore,
Cancer, licenciement, faillite, guerre, climat, crise, dépression,
Ce sont pour lui des sons lourds, sans image, lourds d'une gravité qu'il devine seulement,
Ils tombent dans son oreille comme des pierres dans un lac sans fond,

Ils ne font pas encore de phrases, mais ils agissent en secret,
Ils creusent des cavités invisibles dans son sommeil, dans ses jeux, dans ses silences,
L'enfant continue de jouer, de rire, de courir, mais quelque chose s'est déplacé,
Le bord du monde s'est rapproché de ses pensées sans qu'il sache les nommer,
Tu voudrais le protéger de ces mots, et en même temps tu sais que c'est impossible,
Car le monde, déjà, s'approche de lui avec sa charge de nuit.

En jouant, pourtant, il repousse le bord du monde comme on repousse un mur,
Un carton devient une forteresse, une branche devient une épée, un vieux drap un ciel
nouveau,
Le sol du salon, décrit comme dangereux pour les vases, devient lave mortelle,
Le lit devient bateau, le couloir devient ravin, la table devient montagne,
Par le jeu, il reconstruit un monde où la gravité obéit à ses règles,
Où les frontières peuvent être déplacées par un simple "on dirait que",
Où l'abîme est maîtrisé, nommé, entouré de rires, recouvert par des histoires,
Tu le regardes faire avec une émotion perplexe,
Parce que tu sais que plus tard, il devra affronter des abîmes sur lesquels le jeu n'a pas prise,
Mais tu vois aussi que ce pouvoir d'inventer sera peut-être sa seule corde.

La nuit, l'enfant est au bord du monde d'une autre manière encore,
Alité dans une chambre trop grande pour ses peurs,
Il regarde les ombres sur le plafond comme des bêtes silencieuses,
Les bruits de la maison prennent des proportions immenses,
Un craquement devient un pas, un souffle devient un monstre,
Entre le sommeil et l'éveil, il flotte sur un fil fragile,
Les adultes qui dorment à côté ne savent pas sa navigation angoissée,
Lui, il découvre que le monde ne se tient pas seulement dehors, mais aussi dedans,
Qu'il y a des peurs qui ne viennent pas du couloir mais de la profondeur de son propre corps,
Et là, il est vraiment au bord : au bord de ses premières nuits sans main à tenir.

Un jour, l'enfant est conduit à un enterrement, ou croise un animal mort sur la route,
On lui explique vite, maladroitement, que "c'est fini", que "c'est comme dormir pour
toujours",
Les fleurs, les habits noirs, les visages graves composent pour lui un théâtre

incompréhensible,

Il regarde le cercueil sans pouvoir imaginer ce qu'il contient,

La mort, pour lui, est un mot énorme posé sur une réalité qui lui échappe,

Mais il sent bien que ce mot marque un bord définitif,

Un lieu d'où personne ne revient pour raconter,

Et soudain, le bord du monde qu'il imaginait au bout des routes se déplace,

Il comprend confusément que le vrai bord passe à travers les corps eux-mêmes,

Et qu'un jour, sans qu'il sache quand, ce bord passera aussi par lui.

Au bord du monde, l'enfant découvre aussi le ciel,

Non plus comme un décor bleu au-dessus des jeux,

Mais comme une profondeur qui ne finit pas, pleine de points brillants,

Une nuit, peut-être, un adulte lui montre une étoile morte dont la lumière nous parvient encore,

Il entend que ce qu'il voit n'existe déjà plus depuis longtemps,

Qu'il regarde un fantôme de lumière traverser l'espace,

Cette idée tombe en lui comme un éclair silencieux,

Le monde n'est plus seulement ce qu'il voit, mais ce qui fut, ce qui sera, ce qui ne sera plus,

Il ne peut pas le penser clairement, mais son regard change,

Il se sait soudain très petit sur quelque chose de très grand qui le dépasse entièrement.

L'enfant au bord du monde est aussi au bord de la parole,

Il tâtonne entre les cris, les pleurs, les gestes, les premiers mots,

Chaque nouveau mot appris ouvre un peu plus la carte de ce qui est partageable,

Mais referme aussi un peu de ce qui ne se disait qu'avec des sons sans forme,

Quand il dit "arbre", il gagne le pouvoir d'en parler, d'en demander la présence,

Mais il perd un peu du choc brut que cet arbre-là avait dans ses yeux avant le langage,

Tu l'écoutes parler et tu te réjouis de cette conquête,

Tout en sentant qu'elle se paie d'une perte secrète,

Car pour entrer dans le monde commun, il doit renoncer à une part de son propre monde,

Et le bord, ici, est celui entre le dicible et l'indicible.

Puis vient l'école, ce grand dispositif pour ramener les enfants loin des bords,

On les asseoit en rangées, on leur donne des cahiers, des programmes, des horaires,

On leur apprend les règles, les dates, les définitions, les résultats,
On leur montre comment le monde est censé tenir ensemble dans des manuels illustrés,
On leur explique que la Terre est ronde, que l'histoire a des causes, que tout a une raison,
On leur demande de ranger leurs pensées dans des cases,
De ne pas trop regarder par la fenêtre au fond de la classe,
De ne pas trop écouter le murmure qui vient d'un lieu qu'on ne contrôle pas,
Ainsi, peu à peu, on éloigne l'enfant du bord du monde,
Pour en faire un citoyen de l'intérieur des explications.

Mais certains enfants, même bien assis, restent au bord en secret,
Leur regard s'égare vers un coin de lumière sur le mur,
Leurs oreilles entendent un train au loin alors qu'on parle de fractions,
Un mot du maître se brise en deux dans leur tête, révélant un autre sens, plus inquiétant,
Ils éprouvent une fatigue étrange devant la logique impeccable des leçons,
Comme si une partie d'eux refusait de renoncer aux zones d'ombre,
Ils réussissent parfois, cochés en vert, félicités, mais quelque chose en eux ne s'installe pas,
Ils sentent que les cartes qu'on leur montre ne couvrent pas la totalité du territoire,
Que derrière les lignes tracées, il y a encore un reste sauvage,
Et ce reste les appelle plus fort que toutes les récompenses.

L'enfant au bord du monde, c'est aussi celui qui ne parle pas beaucoup,
Qu'on dit "dans la lune", "trop sensible", "dans son monde",
Il observe les gestes des autres, leurs colères, leurs silences, leurs oublis,
Il voit les fissures dans les phrases bien construites,
Les incohérences entre les discours et les mains,
Il ne sait pas encore ce que c'est que l'hypocrisie, la comédie sociale,
Mais son corps enregistre les zones de mensonge dans l'air de la maison,
Il devine, parfois, qu'on ne lui dit pas tout,
Qu'il y a des vérités interdites qui circulent sous les tapis,
Et il reste là, au bord de ces secrets, sans avoir de mots pour y entrer.

Dans certaines vies, l'enfant est au bord du monde de manière plus crue,
Au bord d'un camp, d'une frontière, d'une mer qu'il faut traverser,
Au bord d'une ville détruite où les murs tiennent encore par miracle,

Au bord d'un lit d'hôpital où un parent disparaît jour après jour,
Au bord d'une dispute qui revient chaque soir comme une météo répétée,
Au bord d'une gifle qu'il ne sait jamais quand attendre,
Au bord d'un départ définitif dont il entend parler à demi-mots,
Son bord n'est pas métaphysique, il est concret, quotidien, tranchant,
Mais derrière ce concret se cache la même question silencieuse que pour tous,
"Que devient-on lorsqu'on bascule ?" — et personne ne répond clairement.

Pourtant, même là, une part de lui reste au bord du monde d'une autre façon,
Un lieu intérieur où il regarde ce qui lui arrive comme si c'était à un autre,
Un espace minuscule où il demeure intact, observateur muet au milieu du chaos,
C'est peut-être ce noyau qui lui permet de survivre à ce qu'il ne comprend pas,
Cette capacité de se tenir légèrement à côté de sa propre histoire,
Ni tout à fait dedans, ni tout à fait dehors,
Comme s'il se tenait sur une jetée regardant son propre bateau secoué par la tempête,
Plus tard, cette distance deviendra souffrance, difficulté à s'engager, à se donner,
Mais dans le moment, elle est ce qui le sauve d'être englouti,
Un enfant au bord du monde, oui, mais aussi au bord de lui-même.

Un jour, l'enfant rencontre un mot qui l'effraie plus que les autres : toujours, jamais,
Ces adverbes trop grands pour son corps qui change vite,
On lui dit : "tu seras toujours...", "ça ne reviendra jamais...",
Ces phrases posent sur son avenir des poids qu'il n'a pas la force de porter,
Toujours ressemble à un gouffre qui ne s'arrête pas,
Jamais ressemble à une porte soudain murée pour l'éternité,
Il ne sait pas que les adultes eux-mêmes ne maîtrisent pas ces mots,
Qu'ils les lancent comme on lance des sorts approximatifs pour se rassurer,
Lui, il les prend au sérieux, il se voit déjà enfermé dans ces absolus,
Et le bord du monde se dessine pour lui comme un endroit où il n'y a plus de "peut-être".

Au bord du monde, l'enfant parle parfois à quelqu'un que personne ne voit,
Un ami invisible, une présence, un animal, une ombre, un dieu,
Il n'a pas appris la théologie, mais quelque chose en lui demande un interlocuteur de plus,
Quelqu'un qui ne soit pas pris dans les colères, les contraintes, les contradictions

quotidiennes,

Il confie à cette présence ce qu'il n'ose pas dire aux vivants trop proches,

Ses peurs, ses envies de disparaître, ses questions sans réponse,

Les adultes sourient, disent que "ça lui passera",

Peut-être ont-ils raison, peut-être pas,

Car ce dialogue muet pourrait bien être la première forme de prière,

Non pas demande de miracle, mais tentative désespérée de ne pas tomber tout seul.

L'enfant écoute aussi des choses que les adultes n'entendent plus,

Le craquement du bois qui vieillit, le soupir de la maison quand le vent se lève,

Le bruit sourd des trains dans la vallée, cachés derrière les collines,

La rumeur confuse de la ville lointaine qui lui parvient la nuit comme un océan,

Il colle son oreille contre les murs, contre la terre, contre le ventre de la chienne qui va mettre bas,

Il cherche à entendre ce que disent les choses qui ne parlent pas,

Ce sont là ses premières leçons d'ontologie, même si personne ne les nomme ainsi,

Il apprend que tout ce qui existe émet un son, même infime,

Et que son propre cœur bat dans un concert innombrable,

Au bord du monde, il est surtout au bord du grand murmure de l'être.

Un jour, sans qu'on sache quand, l'enfant au bord du monde devient adolescent,

Le bord se déplace une fois encore, plus brutalement,

Ce n'est plus seulement le bord de la maison ou de la nuit,

Mais le bord de son propre corps qui change, s'alourdit, se tend, se révolte,

Le monde lui apparaît soudain d'une cruauté plus nette, d'une injustice plus saillante,

Il veut le changer, le renverser, ou s'en retirer,

Il hurle, il se tait, il s'isole, il s'expose,

Il est au bord de décisions irréversibles, de gestes qu'on ne pourra pas effacer,

Et toi, qui le regardes, tu te souviens de l'enfant qu'il était au bord du chemin,

Tu comprends alors que ce bord n'a fait que se déplacer, jamais disparaître.

Plus tard encore, bien plus tard, l'adulte se surprend à se retrouver au bord du monde,

Non plus par innocence, mais par excès de lucidité,

Il a vu trop de choses pour croire aux histoires simples,

Il a perdu trop de proches pour croire à l'immortalité des liens,
Il se tient au bord de sa carrière, au bord de sa fatigue, au bord de ses forces,
Son corps lui rappelle chaque jour sa finitude par de petites trahisons,
Il sent que le monde ira très bien sans lui,
Et dans ce constat se mêlent une tristesse et une étrange douceur,
Il n'est plus l'enfant qui découvre, mais il retrouve quelque chose de ce vertige-là,
Cette sensation d'être minuscule au bord d'un ensemble qui le dépasse dans tous les sens.

Pour certains, c'est alors que naît la parole vraiment profonde,
Quand l'adulte épuisé retrouve l'enfant au bord du monde caché en lui,
Non plus pour rejouer les naïvetés d'antan,
Mais pour honorer cette capacité de s'étonner encore, malgré tout,
De s'arrêter devant un arbre comme si c'était la première fois,
De regarder un visage aimé comme s'il allait disparaître demain,
De sentir le froid du matin comme un serpent réel et non comme une simple donnée météo,
Ce n'est plus la même innocence, c'est une innocence traversée par le tragique,
Une manière de consentir à l'abîme sans renoncer à la présence,
Et c'est souvent là que naissent les poèmes qui comptent.

L'enfant au bord du monde et le poète veillant dans la nuit se ressemblent beaucoup,
Tous deux sentent qu'ils ne sont pas tout à fait à l'intérieur des évidences,
Tous deux gardent une distance fragile avec ce qui va de soi,
L'un parce qu'il n'a pas encore appris, l'autre parce qu'il a désappris,
Entre les deux, il y a toute une vie passée à se convaincre que le monde est solide,
À construire des murs, des certitudes, des identités, des rôles,
Mais au bout du compte, ce sont eux, l'enfant et le veilleur,
Qui sentent le mieux la précarité de ce théâtre,
Qui entendent la rumeur des coulisses derrière le décor,
Et qui savent que le bord du monde est là, juste derrière la toile.

Peut-être que le tragique commence au moment précis où l'enfant comprend,
Sans pouvoir le dire, que les adultes ne savent pas non plus,
Qu'ils font semblant, qu'ils improvisent, qu'ils répètent des phrases apprises,
Qu'il n'y a pas de centre sûr où quelqu'un tiendrait les fils,

Alors le bord du monde cesse d'être un lieu géographique ou familial,
Il devient un mode d'être : vivre, c'est être toujours un peu au bord,
Au bord de la joie et de la chute, de la santé et de la maladie, de la présence et de l'absence,
Il n'y a plus de territoire entièrement sûr, seulement des haltes provisoires,
Et l'enfant, devenu grand, porte en lui cette intuition comme une cicatrice,
Une blessure qui le fait souffrir mais qui l'empêche aussi de se mentir complètement.

À la fin, il n'y a peut-être pas de sagesse plus haute
Que de reconnaître l'enfant au bord du monde qui demeure en chacun,
De ne pas le ridiculiser, de ne pas l'étouffer sous les discours,
De lui laisser un peu de place, une fenêtre, un banc près d'un chemin,
Pour qu'il puisse continuer de regarder le monde comme si tout pouvait encore basculer,
Non pour céder à la peur, mais pour rester conscient de la fragilité de tout,
Alors, lorsque tu te tiens un matin à ta fenêtre,
Avec le givre sur les toits, les trains qui font des étincelles dans la vallée,
Tu sais que ce qui regarde n'est pas seulement l'adulte aux mains engourdis par le froid,
Mais aussi cet enfant, immobile, qui ne cessera jamais d'être au bord du monde.

NUIT QUI MARCHE

La nuit ne tombe pas, elle marche, lentement, depuis très loin,
Elle descend par les collines comme une bête qui connaît tous les sentiers,
Elle glisse entre les troncs, contourne les fermes, suit les fossés,
Elle ne se précipite jamais, elle avance avec la patience de ce qui revient toujours,
Elle a dans ses plis le souvenir de toutes les nuits anciennes,
Des veilles sans fin, des guerres, des amours, des peurs, des prières étouffées,
Elle arrive à pas si souples que personne ne l'entend vraiment venir,
On croit encore à la fin du jour alors qu'elle est déjà là, derrière l'étable,
Elle attend que le dernier rayon lâche prise sur le toit de tuiles,
Puis elle pose sa main sur la vallée et tout se met à respirer autrement.

Dans la ville, la nuit marche autrement, mais elle marche tout de même,
Elle se faufile entre les façades, escalade les immeubles par les cours intérieures,
Elle s'engouffre dans les parkings, les couloirs, les cages d'escalier,
Elle s'attarde sous les lampadaires, juste à la limite de leur cercle jaune,
Elle regarde les vitrines vides, les bureaux encore allumés,
Elle se reflète dans les vitres des tours où quelqu'un tape encore sur un clavier,
Les néons s'imaginent la tenir à distance,
Mais elle avance entre eux comme l'eau entre les pierres,
Elle sait qu'au fond des rues, derrière les écrans,
Les yeux se fatiguent, et que c'est toujours elle qu'ils retrouvent en se fermant.

Dans la vallée, la nuit marche au rythme des trains qui la traversent,
Chaque convoi la découpe un instant en fragments d'étincelles,
Puis la referme derrière lui comme un rideau qui se rejoint aussitôt,
Les rails sont pour elle des lignes de fuite, des veines de métal brillantes,
Elle y fait circuler de vieux souvenirs de départs et de retours manqués,
Elle suit la fumée froide qui monte des cheminées,
Se glisse dans les fumées, se mêle aux odeurs de bois et de graisse,
Elle entre par les chatières, les fissures, les fenêtres mal closes,

Là où un homme veille encore, penché sur sa table,
Et elle pose son ombre sur sa nuque comme une question sans fin.

La nuit qui marche ne vient pas d'un seul côté,
Elle monte du sol autant qu'elle descend du ciel,
Elle sort des forêts avec les bêtes invisibles,
Elle se lève des rivières, lourde d'eau noire,
Elle s'échappe des granges pleines de foin, des caves, des ateliers,
Elle sort des poches des manteaux accrochés près des portes,
Elle respire dans les couloirs d'hôpital où l'on a tiré les rideaux,
Elle passe par la bouche des mourants qui exhalent un dernier souffle plus froid,
Elle n'est pas seulement absence de lumière,
Elle est une présence qui se révèle quand tout le reste recule.

Dans certaines maisons, la nuit marche plus vite que dans d'autres,
Là où l'on attend un verdict, un retour, une naissance qui tarde,
Elle accélère, parcourt le salon en quelques secondes,
Rebondit sur la pendule, revient s'asseoir sur le bord du lit,
Les minutes s'étirent sous ses pas, mais elle, elle ne se lasse pas,
Elle sait que ce sont les corps qui fatiguent, non elle,
Elle regarde les mains qui se serrent, les lèvres qui répètent les mêmes prières,
Elle écoute les mots tourner en rond dans les mêmes phrases épuisées,
Elle voit la sueur sur les fronts, le tremblement des jambes,
Et elle se dit, sans dureté : "c'est ainsi qu'ils apprennent à me regarder vraiment".

La nuit qui marche a une mémoire que le jour ignore,
Elle se souvient de la forme des visages dans l'obscurité,
Des voix chuchotées, des aveux murmurés, des pactes, des promesses,
Elle garde les secrets qu'on lui a confiés en pensant les jeter dans le vide,
Les larmes versées sans témoin restent accrochées à sa doublure,
Les gestes de tendresse furtifs que personne n'a vus, elle les a vus,
Les peurs d'enfant, les cauchemars, les appels étouffés sous les couvertures,
Les mains qui ont cherché à tâtons une autre main dans la pénombre,

Elle se promène avec ce trésor silencieux,
Et c'est pour cela qu'elle marche si lourdement dans certains lieux.

Pour celui qui ne dort pas, la nuit qui marche est une compagnie étrange,
Elle fait craquer le bois, murmurer les murs, respirer la maison,
Elle rend audibles des bruits que le jour recouvre de sa rumeur,
Le souffle du chauffage, la pluie sur une gouttière, un lointain moteur,
Elle met en relief chaque battement de cœur, chaque pensée insistante,
Elle s'assoit au pied du lit et écoute tout ce que la tête produit,
Images, regrets, humiliations, désirs, plans, remords,
Elle ne juge pas, elle laisse monter, tourner, redescendre,
Celui qui veille croit être seul avec ses obsessions,
Mais la nuit, imperturbable, continue de marcher dans sa chambre.

La nuit qui marche rencontre aussi les bêtes dans leur sommeil,
Les chiens qui gémissent en rêvant de courses anciennes,
Les chevaux qui remuent imperceptiblement leurs jambes dans l'écurie,
Les oiseaux serrés sur leurs perchoirs, la tête enfouie sous l'aile,
Les renards, les hiboux, les chats qui deviennent ses complices,
Ce sont eux, ses patrouilleurs, ses guetteurs silencieux,
Ils traversent les jardins, les parkings, les talus,
Leurs yeux reflètent un peu de ce que la nuit voit et ne dit pas,
Ils ramènent dans leurs pelages, sur leurs griffes,
Des fragments de ténèbres que le jour ne saura jamais interpréter.

La nuit marche aussi dans les chambres d'enfant,
Elle ne vient pas seulement faire peur, malgré les ombres sur les murs,
Elle vient déposer doucement une densité autour du lit,
Une sorte de cocon noir où le monde extérieur diminue,
Elle s'assied près des peluches, des jouets renversés,
Elle regarde le visage qui dort, parfois crispé, parfois paisible,
Elle sait que ces rêves-là sont des premières traversées de l'abîme,
Que l'enfant y apprend, en secret, à tomber et à se relever,

Elle voit les monstres intérieurs se construire et se dissoudre,
Et elle veille, muette, sur ce travail souterrain de l'âme neuve.

La nuit qui marche n'épargne pas les hôpitaux,
Elle y arrive avec une gravité particulière,
Elle descend les longs couloirs blancs où les néons persistent,
Elle passe derrière les portes battantes, les rideaux tirés,
Elle touche les machines qui bipent, les tubes, les écrans,
Elle sait qu'ici les corps sont plus proches de la lisière,
Elle se tient au bord des lits où les yeux restent ouverts trop longtemps,
Elle entoure les épaules affaissées de ceux qui veillent une chemise bleue,
Elle recueille les soupirs que personne n'écoute,
Et quand une respiration s'arrête, elle fait un pas de plus, simplement.

Dans les prisons, la nuit marche plus lourdement,
Les portes de métal résonnent un peu différemment sous ses pas,
Les couloirs étroits amplifient son souffle,
Les cellules sont pour elle des terriers de pierre,
Elle se glisse sous les couvertures rêches, entre les draps qui sentent l'humidité,
Elle écoute les pensées tourner dans un espace sans horizon,
Elle entend des phrases qu'on ne dit pas au grand jour,
Des regrets, des justifications, des colères, des chants étouffés,
Elle sait qu'ici aussi, au milieu des murs épais,
Des êtres se trouvent au bord d'eux-mêmes comme au bord d'un gouffre.

La nuit qui marche ne connaît pas nos frontières,
Elle passe des riches aux pauvres, des maisons nettes aux cabanes,
Elle visite les quartiers huppés, les banlieues, les friches industrielles,
Elle entre dans les tentes des réfugiés, dans les véhicules où l'on dort,
Elle ne distingue pas les papiers, les statuts, les comptes en banque,
Elle voit seulement des corps couchés, recroquevillés, agités,
Des formes qui cherchent une position moins douloureuse,
Des yeux qui restent ouverts trop longtemps, par peur ou par manque de fatigue,

Elle sait que chacun, à sa manière, affronte la même nuit,
Même si les toits, les draps et les cauchemars ne sont pas les mêmes.

Pour les amants, la nuit qui marche a un autre visage,
Elle se fait complice, elle tiraille les heures comme un tissu élastique,
Elle leur donne l'illusion qu'elle ne finira pas,
Elle assourdit les bruits de la rue, épaissit les murs,
Elle enveloppe les corps d'une obscurité plus tendre,
Elle cache les imperfections, les cicatrices, les traits tirés,
Les mots se disent différemment sous sa protection,
Des promesses s'échangent, des aveux se risquent,
Elle sait qu'au matin, une part de ce qui s'est dit se dissoudra,
Mais sur le moment, elle laisse faire, parce que c'est aussi sa tâche.

La nuit qui marche connaît aussi les chambres d'hôtel anonymes,
Les couloirs interminables, les portes toutes identiques,
Elle accompagne ceux qui voyagent seuls,
Qui s'allongent dans des lits sans histoire,
Elle regarde les valises ouvertes, les vêtements pliés à la hâte,
Les télécommandes qu'on saisit comme pour ne pas penser,
Elle sait qu'en ce lieu sans attaches, l'âme flotte un peu plus,
Plus proche de casser ou de s'étirer jusqu'au seuil du monde,
Elle se couche parfois à côté, invisible,
Pour que cet être-là ne soit pas tout à fait seul avec ses spectres.

Mais ce n'est pas seulement dans les lieux habités que la nuit marche,
Elle avance aussi sur les champs, les friches, les marais, les glaciers,
Elle couvre de son manteau des pierres que personne ne regarde,
Elle descend dans les grottes, dans les mines abandonnées,
Elle se couche sur les lacs gelés, sur les mers noires,
Elle épouse la courbe des montagnes comme un drap trop grand,
Elle touche des continents entiers là où personne n'est éveillé,
Elle se déploie sur des terres sans témoins,

Comme si elle avait besoin, elle aussi, d'errer parfois sans être vue,
Pour rester autre chose qu'un simple décor pour nos drames.

La nuit qui marche a une façon particulière d'entrer en ville quand il neige,
La lumière des réverbères se mélange à sa venue,
Les flocons tombent comme une hésitation blanche sur son manteau noir,
Les rues se vident, les bruits se feutrent,
Les pas des rares passants écrivent des lignes fragiles que le vent efface,
Elle marche alors avec une lenteur cérémonielle,
Comme si chaque carrefour était un carrefour ancien,
Comme si chaque banc, chaque arbre, chaque voiture recouverte,
Était soudain relié à une histoire plus longue,
Celle d'un monde qui, parfois, accepte de se taire avec elle.

Dans certains esprits, la nuit marche en plein jour,
La dépression, la peur, la honte tirent les rideaux en plein midi,
La lumière extérieure ne parvient plus à entrer,
Tout est entouré d'un voile gris, d'un silence épais,
La nuit, là, ne se contente pas d'arriver à l'heure dite,
Elle s'est levée à l'intérieur, elle a changé le climat de l'être,
Les autres continuent leur journée, pressés, illuminés par leurs écrans,
Mais pour celui-là, le bord du lit est déjà le bord du monde,
Et chaque geste à faire demande une traversée immense,
La nuit marche alors de l'intérieur vers l'extérieur, et non l'inverse.

La nuit qui marche parle aussi aux philosophes,
À ceux qui voudraient éclairer tout ce qui est,
Elle se glisse entre leurs concepts, leurs démonstrations,
Elle fait trembler légèrement leurs phrases les plus assurées,
Elle leur montre que derrière chaque notion se tient un fond plus obscur,
Que la raison, aussi brillante soit-elle,
Ne flotte jamais que sur une nappe de nuit plus profonde,
Elle marche entre les lignes de leurs livres comme une critique muette,

Non pour détruire, mais pour rappeler la part d'inconnu,
Pour que l'être ne soit jamais tout à fait capturé par leurs systèmes.

La nuit qui marche ne s'oppose pas à la lumière comme un ennemi,
Elle la regarde revenir chaque matin sans jalousie,
Elle sait qu'elle-même se nourrit de ses retraits,
Que sans le jour, elle ne serait qu'un bloc immobile, sans contraste,
Elle marche avec le jour comme une sœur silencieuse,
Elles se passent l'une à l'autre la garde du monde,
L'une révèle ce qui peut être vu, l'autre ce qui résiste à être montré,
L'une renseigne sur les formes, l'autre sur la profondeur,
En vérité, c'est notre regard qui les oppose,
Mais pour la nuit qui marche, la clarté est simplement un autre visage du même abîme.

Pour le poète, la nuit qui marche est une école sans murs,
Il y apprend à écouter ce qui ne se dit pas,
À sentir la pression d'une présence invisible sur les objets les plus simples,
Une tasse, une chaise, une fenêtre, prennent un autre poids,
Dans la nuit, ils ne sont plus de simples utilités,
Ils deviennent des témoins, des silhouettes, des compagnons,
La table devant laquelle il veille n'est plus un meuble,
Mais une sorte d'autel modeste,
Où il pose, comme des offrandes hésitantes,
Ces mots qui essaient de marcher à leur tour dans la nuit.

Parfois, la nuit qui marche semble s'arrêter un instant,
Il y a un silence plus dense que les autres,
Une pause dans les bruits, les moteurs, les aboiements,
Comme si tout le monde, d'un coup, retenait son souffle,
Le veilleur se redresse, l'insulaire ouvre plus grand les yeux,
Quelque chose, sans forme, se tient là, tout près,
Une présence ni douce ni menaçante, juste inentamable,
Puis un camion passe, un chien aboie, un téléphone vibre,

La nuit reprend sa marche comme si de rien n'était,
Et ceux qui l'ont sentie hésitent à croire à ce qu'ils viennent de vivre.

La nuit qui marche sait qu'elle est associée à la peur,
Aux croque-mitaines, aux crimes, aux mauvaises pensées,
Mais elle sait aussi qu'elle est le lieu de beaucoup de guérisons,
De décisions silencieuses, de pardons sans témoin,
Combien de réconciliations ont été préparées dans des insomnies,
Combien de changements de vie ont germé dans une chambre obscure,
Combien de phrases du lendemain ont été pesées dans ce noir,
Elle marche à côté de ceux qui luttent contre eux-mêmes,
Et si elle ne peut pas lutter à leur place,
Elle leur offre au moins le temps, long et nu, dont ils avaient besoin.

Un jour, pour chacun, il viendra une nuit qui marchera plus loin que les autres,
Une nuit qui ne laissera pas le matin réparer ce qu'elle aura défait,
Elle aura la même allure que les autres, ni plus sombre ni plus claire,
Elle entrera dans la chambre avec la même discrétion,
Elle fera son tour de la maison, s'assiéra au même endroit,
Mais au fond du corps, quelque chose saura,
Les mains se détendront d'une manière différente,
Le souffle se posera comme pour de bon,
La nuit fera un dernier pas, et ce sera le bord ultime du monde,
Là où même elle, peut-être, s'arrête pour laisser place à plus qu'elle.

Pour l'instant, ce n'est pas encore cette nuit-là,
C'est une nuit ordinaire qui marche dans ta vallée,
Les trains jettent encore des étincelles, les cheminées expirent leurs restes de feu,
Les poules dorment serrées, les arbres se tiennent debout dans leur manteau sombre,
Tu es à la fenêtre, tu sens encore le froid aux doigts,
Tu sais que la nuit avance dehors comme dedans,
Qu'elle parcourt tes souvenirs, tes projets, tes peurs,
Tu l'écoutes, tu la laisses marcher où elle doit,

Et tandis qu'elle passe, une chose demeure :

La fragile certitude que, même au bord, quelque chose en toi continue d'être présent.

PAROLE DÉTRUITE

Il fut un temps où le mot avait un poids, une densité de pierre et de pain,
On posait une phrase sur la table comme on pose un bol d'eau pour l'ami de passage,
Dire "je viens" signifiait vraiment venir, se tenir là, corps ouvert à la rencontre,
Dire "je te crois" engageait jusqu'aux nuits, jusqu'aux pertes, jusqu'aux effondrements,
Les promesses avaient la lenteur d'une encre qui sèche,
Les serments ne se signaient pas d'un clic mais d'une fidélité têtue,
On ne parlait pas beaucoup, mais chaque mot faisait date,
La parole était une maison, mal bâtie peut-être, mais habitable,
On pouvait s'y asseoir, y dormir, y laisser son manteau un instant,
Avant que les murs ne se lézardent sous les secousses des siècles.

Puis vinrent les jours où l'on comprit que la parole mentait à grand rendement,
Que les discours savaient recouvrir le réel comme une peinture trop brillante,
Que les slogans pouvaient mener des foules entières au bord du gouffre en chantant,
Que les promesses pouvaient se multiplier sans qu'aucune ne soit tenue jusqu'au bout,
On vit les mots défiler en colonne, drapeaux, hymnes, programmes,
Ils avaient l'air solides, logiques, nécessaires,
Et derrière eux, il y avait des corps brisés, des villes dévastées, des silences forcés,
Alors quelque chose se rompit, non dans la grammaire, mais dans la confiance,
Le mot demeura, mais sa charpente intérieure craqua,
On continua de s'en servir, en sachant qu'il ne tenait plus.

La parole se coupa en deux : d'un côté la parole officielle, lisse, calibrée,
Remplie de chiffres, de plans, de prévisions, de sigles, de procédures,
De l'autre cette parole hachée, hésitante, qui ne trouvait plus sa place,
La première s'installait sur les plateaux, dans les rapports, les communiqués,
La seconde restait dans les cuisines, les couloirs, les chambres d'hôpital,
La parole officielle parlait de "flux", de "ressources", de "charges",
Elle ne connaissait plus les visages, seulement des catégories mouvantes,
L'autre parlait encore de fatigue, de peur, de fin de mois, de solitude,

Mais les deux langues coexistaient sans se toucher vraiment,
Comme deux continents qui dérivent l'un loin de l'autre en silence.

À force de répéter les mêmes formules, les mots se sont usés à l'intérieur,
"Je suis désolé", "désolé pour le dérangement", "pardon du retard",
On les dit mille fois par automatisme, la bouche va plus vite que le cœur,
Les phrases s'enchaînent comme des pièces sur une chaîne de production,
"Bonne journée", "bon week-end", "courage", "on se tient au courant",
La politesse recouvre la vérité comme un vernis translucide,
Sous lequel la lassitude, l'indifférence, la peur, se contractent,
La parole détruite ne se voit pas tout de suite,
Elle se trahit dans ces moments où l'on parle avant même de savoir ce que l'on pense,
Et où l'on découvre après coup qu'on n'a rien dit qui puisse porter quelqu'un.

La publicité prit les mots d'amour pour en faire des annonces de lessive,
Des mots de révolte pour vendre des chaussures,
Des mots de liberté pour lancer des forfaits illimités,
Des mots de fraternité pour masquer des bilans cruels,
Ainsi le vocabulaire le plus noble fut mis au service des vitrines,
On entendit partout "incroyable", "révolutionnaire", "unique",
Si souvent que plus rien ne l'était,
La parole détruite, ici, fut une parole sur-gonflée, crevée par son propre excès,
Comme un ballon qu'on croit rendre plus beau en le remplissant d'air mensonger,
Jusqu'au jour où il éclate sans même surprendre personne.

L'être humain se retrouva au milieu d'un océan de phrases,
Informations, commentaires, analyses, réactions, blagues, cris,
Il nageait entre des millions de mots chaque jour comme entre des débris,
Certains flottant encore un peu, d'autres déjà gorgés d'eau, prêts à couler,
On lui demandait d'avoir un avis sur tout, tout de suite,
Sans le temps de laisser la réalité descendre jusqu'au lieu où naît une parole vraie,
Il répondit, bien sûr, pour ne pas être absent du chœur,
Mais plus il parlait, plus il se sentait vide,

Comme si chaque mot donné à la grande marée lui enlevait un peu de substance,
Et qu'au bout, il ne restait plus qu'un murmure indistinct dans sa propre poitrine.

La langue elle-même commença à ressembler à une ville bombardée,
Des pans entiers de vocabulaire étaient laissés à l'abandon,
On n'osait plus dire certains mots sans ironie,
"Vérité", "justice", "bien", "mal", trop lourds d'histoire, trop compromis,
On préférait les entourer de guillemets, les déconstruire, les analyser,
Comme si leur simple usage direct nous exposait à la naïveté,
Pendant ce temps, d'autres mots proliféraient comme des mauvaises herbes,
"Optimisation", "performance", "compétitivité", "résilience" vidée de sa nuit,
La parole détruite, c'était aussi cela :
Un lexique hypertrophié d'un côté, déserté de l'autre.

L'enfant apprenait à parler dans ce paysage de ruines,
On lui enseignait des mots pour nommer les couleurs, les animaux, les formes,
On lui montrait des images, il répétait avec sérieux,
Mais déjà, certains mots sonnaient faux dans la bouche de ceux qui les prononçaient,
Il entendait "plus tard tu feras ce que tu aimes",
Et voyait les visages fatigués de ceux qui disaient cela,
Il entendait "on a le temps",
Et sentait la précipitation dans le geste qui range la montre,
Il entendait "ce n'est rien",
Et voyait les yeux s'emplir malgré tout,
Il entrait dans la langue comme on entre dans une maison fissurée.

Dans les églises, on continua longtemps à prononcer les mêmes phrases,
Prières, cantiques, liturgies,
Les mots avaient la beauté du vieux bois poli par des mains innombrables,
Mais pour beaucoup, ils ne traversaient plus l'air,
Ils s'arrêtaient à hauteur de plafond, retombaient au sol comme des oiseaux fatigués,
La parole adressée à un ciel silencieux finit par se parler à elle-même,
On répéta "Seigneur, Seigneur" dans des nefs presque vides,
Pendant que dehors, d'autres imploraient dans des langues brutes, sans formule,

La parole détruite, ici, n'était pas un cri violent,
Mais une prière qui ne savait plus à qui elle s'adressait vraiment.

Les philosophes eux-mêmes virent leurs mots perdre du sang,
"Être", "temps", "subjectivité", "objet", "sens", "non-sens",
Ils tournèrent leurs concepts comme des pierres pour en explorer chaque face,
Écrivirent des milliers de pages pour préciser ce qu'ils entendaient par un mot,
Mais la réalité, elle, continuait de souffrir dehors sans les attendre,
Les phrases les plus rigoureuses arrivaient toujours un peu après la catastrophe,
Comme des médecins brillants au chevet d'un corps déjà froid,
La parole détruite, là, était une parole en retard,
Parfaite dans sa forme, mais inapte à empêcher quoi que ce soit,
Une parole qui savait tout, sauf comment empêcher un homme de se jeter du pont.

Le poète, lui, ramassait des mots comme des gravats après un séisme,
Il les prenait un par un, les soufflait, les pesait dans sa main,
Certains n'étaient plus qu'enveloppes sonores,
D'autres, malgré tout, conservaient un noyau incandescent,
Il décida de ne garder que ceux-là,
De renoncer aux grands discours, aux proclamations,
D'écrire avec des mots fêlés mais encore chauds,
De faire de chaque vers une tentative de respirer dans l'air vicié,
La parole détruite ne pouvait plus être reconstruite à l'identique,
Mais peut-être pouvait-elle devenir un refuge minuscule pour quelques vies.

Dans les corps, la destruction de la parole se faisait sentir autrement,
La bouche se serrait au moment de dire ce qui importait,
La gorge se nouait, la voix tremblait, se cassait,
On disait : "ce n'est rien", "la fatigue", "la timidité",
Mais c'était aussi la langue qui refusait de livrer le cœur à un espace saturé,
Certaines confidences restaient coincées des années entières entre poitrine et lèvres,
Le mal grandissait dans cet espace trop plein,
La parole détruite n'était plus ici trop de mots,

Mais l'impossibilité d'en trouver un seul qui ne trahisse pas,
Un mutisme chargé comme un nuage noir au-dessus d'un champ sec.

Sur les réseaux, on lança des mots comme on lance des pierres depuis un pont,
Insultes, jugements, indignations instantanées,
La parole se fit rapide, tranchante, anonyme,
On pouvait détruire une réputation en quelques phrases,
Sans voir le visage qui les recevait comme des coups,
Le "tu" devint une cible plutôt qu'un appel,
Les commentaires s'empilèrent en couches malveillantes,
La parole détruite atteignit ici une nouvelle forme :
Une parole qui ne cherche plus à dire, mais à blesser,
Et qui finit par blesser aussi la bouche qui la prononce.

Dans les familles, certains mots furent bannis d'un commun accord tacite,
On ne prononçait plus certains prénoms, certaines dates, certaines questions,
La parole se faufilait entre les sujets autorisés comme un animal apeuré,
On parlait de la météo, des courses, des émissions,
Mais pas de ce qui avait vraiment laissé des traces dans les chairs,
La parole détruite pouvait être aussi ce silence organisé autour d'un noyau brûlant,
On se taisait pour ne pas rouvrir, pour "ne pas faire de vagues",
Pendant que le non-dit travaillait les corps, les rêves, les gestes,
Il aurait suffi parfois d'une phrase claire,
Mais aucun des présents n'osait porter la première pierre de vérité.

À l'autre extrémité, certains se réfugièrent dans un fleuve ininterrompu de paroles,
Ils parlaient pour ne pas penser, pour ne pas sentir,
Racontant encore et encore les mêmes anecdotes,
Multipliant les détails pour ne jamais s'approcher du centre,
La parole détruite devenait alors un bruit blanc,
Un ronronnement de langue qui empêche toute autre voix de se faire entendre,
On sortait de ces monologues plus épuisé qu'en entrant,
Comme après un long trajet dans un bus plein où personne n'écoute personne,

On avait parlé, oui, mais on n'avait rien partagé,
Les mots avaient servi d'écran sonore à la nudité de l'âme.

Il y eut celles et ceux à qui l'on prit la parole par la force,
Interdictions, censures, menaces, licenciements, moqueries systématiques,
À force d'être coupé, interrompu, tourné en dérision,
L'être finit par perdre confiance dans la légitimité de sa voix,
La parole détruite, ici, n'était pas l'effondrement d'une langue abstraite,
Mais le bâillon posé sur une bouche particulière,
On vit des êtres se taire à jamais après quelques humiliations publiques,
Leurs phrases moururent à l'état d'ébauches dans une solitude opaque,
Ils continuèrent de vivre, travailler, saluer,
Mais la parole qui aurait pu les relier au monde ne remontait plus.

Il y eut aussi ceux pour qui la parole fut détruite dans le corps même du cerveau,
Accidents, AVC, maladies,
Les phrases se brisèrent brutalement en syllabes sans lien,
Les noms propres s'enfuirent, les verbes se cachèrent dans des couloirs introuvables,
La bouche cherchait désespérément un chemin,
La main tentait de suppléer, les yeux hurlaient d'impuissance,
L'entourage parlait "à la place de",
Avec parfois un excès de douceur qui blessait aussi,
Car l'être enfermé derrière ses mots cassés entendait tout,
Et la parole détruite, là, était une prison transparente.

Dans les médias, les débats devinrent des affrontements de mots préfabriqués,
Chacun arrivait avec ses formules, ses "éléments de langage",
On ne s'écoutait pas, on attendait son tour pour lancer la prochaine salve,
La parole n'était plus un pont, mais une arme défensive,
On sortait de ces joutes avec l'impression d'avoir assisté à un sport,
Et non à une recherche commune de ce qui est,
La parole détruite n'était pas ici une ruine muette,
Mais un feu d'artifice répétitif, sans retombée fertile,

Une activité intense de bouche pour masquer l'absence d'écoute,
Un spectacle brillant élevé au rang de norme.

Reste le moment où, malgré tout, la parole tente encore une percée,
Au chevet d'un mourant, sur un banc, dans une cuisine tard le soir,
Quelqu'un dit enfin ce qu'il n'a jamais osé dire,
Une phrase simple, débarrassée des décorations et des stratégies,
"J'ai eu peur", "je t'ai aimé mal", "je ne sais pas",
Ces mots-là sont pauvres, mais ils sont pleins d'une vérité nue,
Ils arrivent tard, parfois trop tard pour réparer,
Mais leur pauvreté même déchire un instant le filet des discours,
La parole détruite laisse passer, à travers ses failles,
Une lumière qu'une parole intacte et sûre d'elle aurait peut-être empêchée de venir.

Car il ne s'agit peut-être pas de restaurer la parole comme elle fut,
Cette époque où le mot semblait coïncider avec la chose est peut-être un mythe,
Ce qui s'offre à nous, c'est une parole qui sait qu'elle est blessée,
Qui ne se prend plus pour la vérité elle-même,
Mais pour un geste maladroit vers ce qui dépasse tout langage,
Une parole qui s'avance à tâtons, avec la conscience de sa fragilité,
Qui accepte d'être contredite, corrigée, complétée par d'autres voix,
Qui ne cherche plus à avoir le dernier mot,
Mais à maintenir ouvert un espace de présence partagée,
Même si cet espace tremble et se défait parfois.

La parole détruite pourrait être alors le point de départ d'autre chose,
Non plus un bâtiment parfait,
Mais un campement provisoire autour d'un feu incertain,
On y viendrait avec ses phrases cassées, ses accents, ses silences,
On parlerait moins pour convaincre que pour habiter ensemble une même nuit,
On laisserait de longs blancs entre les répliques,
Pour que le non-dit, le non-savoir, puissent aussi avoir leur siège,
On apprendrait à ne pas remplir, à ne pas conclure,

À laisser la parole ouverte comme une main qui ne se referme pas trop vite,
Afin que l'inconnu puisse encore y déposer quelque chose.

Dans ta vallée, le matin se lève et les cheminées recrachent leurs restes de nuit,
Tu entends déjà les bruits glacés du bas, les voitures, les bus,
Bientôt les voix se mettront en marche,
Les conversations de trottoir, les salutations pressées,
Les appels, les réunions, les plaisanteries, les disputes,
La journée fera tourner sa grande meule de langage,
Tu sais que beaucoup de mots seront balayés sans laisser de trace,
Mais tu sais aussi qu'au détour d'un chemin, d'une phrase,
Quelqu'un dira peut-être quelque chose de vrai avec des mots usés,
Et que dans cette fêlure minuscule, la parole détruite respirera encore.

À la fin, il ne restera peut-être presque rien de nos discours,
Quelques phrases retenues, cités, transformées,
Quelques livres oubliés au fond de bibliothèques vides,
Quelques enregistrements sur des supports illisibles,
La parole détruite aura rejoint la poussière des bâtiments effondrés,
Mais l'essentiel ne sera pas là,
Il sera dans ces instants où une bouche humaine,
Au bord du monde, au bord de son propre abîme,
Aura malgré tout tenté de dire,
Avec des mots brisés, quelque chose qui ressemblait à "je suis là".

TOMBEAU VIDE

Le tombeau est là, dans le repli de la colline, à l'écart du chemin battu,
Une dalle lourde, un rectangle de pierre un peu trop net pour le désordre du monde,
La mousse a commencé son patient travail sur les bords,
Les lettres, autrefois bien gravées, s'effacent comme une phrase dont on se lasse,
Le vent connaît le lieu, il s'y engouffre avec un respect sans théologie,
On dirait un abri pour un absent, une maison fermée dont on aurait perdu la clé,
Les passants se signent parfois, sans vraiment y croire,
Ils pressent le pas comme si le silence pouvait mordre les talons,
Ils ignorent que, sous la pierre, il n'y a plus de corps pour recevoir leurs gestes,
Que le tombeau, déjà, n'abrite rien d'autre qu'un vide habité.

Au début, pourtant, il y eut un corps, on le jura,
Une dépouille lourde, lavée, enveloppée, déposée avec des mains tremblantes,
Les pleurs, la prière, le bois, le linge,
Tout fut conforme au rituel des vivants,
On ferma sur lui la pierre comme on ferme les paupières d'un visage aimé,
On se dit que là, au moins, quelque chose tenait encore,
Que la mort avait un lieu, une adresse, une surface à toucher,
On pouvait venir, poser une main, parler bas,
On pouvait croire que la séparation se laissait circonscrire dans ces contours,
Avant que le corps, lentement, ne se défasse et ne rende la place au néant.

Il vint un jour où l'on rouvrit le tombeau,
Par obligation, par doute, par folie, par nécessité, nul ne le sut clairement,
On souleva la pierre avec un effort qui fit craquer les reins et les nerfs,
On s'attendait à l'odeur forte, au poids de la chair revenue à la terre,
À la vision insoutenable de ce que le temps fait aux traits familiers,
Mais sous la pierre, il n'y avait rien,
Ni os, ni linge, ni trace,
Juste un creux, une cavité propre, comme préparée pour autre chose,

Le vide, dans ce rectangle de terre, avait une densité presque matérielle,
Et ceux qui regardèrent dedans sentirent leurs propres jambes vaciller.

Un tombeau vide est plus dangereux qu'un tombeau plein,
Avec un corps, on sait où est la limite,
On peut dire : "c'est là qu'il ou elle repose",
On peut se révolter, se consoler, se résigner devant une présence immobile,
Mais lorsque le lieu qui devait contenir la mort ne contient plus rien,
Les frontières se brouillent, les repères se brisent,
On ne sait plus si le mort est ailleurs, s'il s'est relevé,
Si quelqu'un l'a pris, s'il n'a jamais été là,
Le tombeau vide ouvre un trou dans la carte des évidences,
Par où l'abîme de l'être vient respirer tout près des vivants.

Les uns dirent : "c'est un signe, il a vaincu la mort",
D'autres dirent : "on a volé le corps, on nous trompe",
Certains se turent, incapables d'ajouter un récit au vertige,
Dans tous les cas, la parole dut s'ajuster à ce creux,
Créer légende, complot, miracle, hypothèse,
Pour ne pas rester face à ce simple rien, insoutenable,
Le tombeau vide exigea une surabondance de récits,
Chacun voulut refermer le trou avec ses mots,
Mais au fond, la cavité restait intacte,
Indifférente aux histoires qu'on posait sur son ouverture.

Depuis lors, nous portons cette image comme un éclat dans la pensée,
Un lieu destiné à la mort qui se trouve sans mort,
Une adresse qui renvoie à l'introuvable,
Nous avons construit des dogmes, des négations, des théologies, des sarcasmes,
Autour de ce rectangle ouvert sur rien,
Les uns y voient la promesse d'un autre règne,
Les autres la preuve d'une supercherie originelle,
Mais peu acceptent de rester simplement devant, sans conclure,

D'habiter ce vide comme un miroir,
Qui ne renvoie que la question : "qu'est-ce qui manque exactement, ici ?"

Il y a d'autres tombeaux vides, moins célèbres, plus discrets,
Des chambres où quelqu'un a vécu longtemps et qu'on laisse intactes après son départ,
La chaise, le lit, la tasse, les livres, les vêtements,
Tout est à sa place, sauf le corps,
On entre, on regarde, on sent une odeur qui persiste un peu,
On attend presque que la porte s'ouvre et que la voix familière dise "j'arrive",
Mais personne ne vient,
La pièce devient un tombeau sans cadavre,
Un espace clos où l'absence a pris la forme de ce qui fut,
Et le cœur, là, comprend très précisément ce que veut dire "vide habité".

Il y a aussi ces tombes sans corps des disparus sans trace,
Mer avalée, montagne, guerre, exil,
Aucun lieu où poser une fleur, aucun nom gravé dans la pierre,
Alors la famille, les amis, inventent un tombeau symbolique,
Une photo sur un meuble, un arbre planté, une pierre au jardin,
Un coin de table, un banc, un espace silencieux,
Ils ont besoin d'un endroit où déposer le poids de la peine,
Car on ne sait pas vraiment pleurer un mort sans lieu,
La porte du deuil reste entrouverte sur un couloir sans fin,
Et c'est dans le corps des vivants que le tombeau vide s'installe à demeure.

Dans la langue, nous avons aussi des tombeaux vides,
Ces mots que nous continuons d'utiliser par habitude,
"âme", "dieu", "justice", "salut",
Pour beaucoup, ils ne contiennent plus la réalité qu'ils prétendaient abriter,
Ce sont des coquilles, des cavités sonores,
On les prononce encore lors des cérémonies,
Mais nombre de ceux qui les entendent n'y voient qu'un décor,
La signification s'est retirée, la forme est restée, polie par les siècles,

Nous parlons dans des mots qui furent des tombeaux pleins,
Et qui résonnent maintenant comme des cryptes désertées.

Certains veulent alors vider ces mots jusqu'au bout,
Les jeter, les interdire, les remplacer par d'autres plus propres,
On construit une langue purgée de toute trace de sacré,
On ne parle plus d'âme mais de psyché, de circuits neuronaux,
Plus de dieu mais de structures, de systèmes, de hasard,
Plus de justice que statistique, d'espoir que projection,
La pensée gagne en précision ce qu'elle perd en profondeur,
Le tombeau vide est alors enseveli sous des calculs,
On fait comme s'il n'avait jamais existé,
Mais son creux persiste dans la sensation d'un manque qu'aucune équation ne comble.

D'autres essaient de remplir à nouveau les vieux tombeaux,
Ils remettent des dogmes, des certitudes, des lois dans ces cavités,
Ils enferment à nouveau la mort dans des phrases bien bordées,
Ils disent : "ici est la vérité, nulle part ailleurs",
Ils rouvrent les temples, reconstruisent les autels,
Ils posent des systèmes théologiques comme des dalles neuves sur des abîmes anciens,
Mais le temps n'est plus le même,
Les yeux qui regardent savent déjà ce que c'est que le mensonge sacré,
Et le tombeau, sous ces nouvelles pierres,
Garde sa vacuité, plus lourde encore qu'avant.

Peut-être faudrait-il accepter que certains tombeaux restent vides,
Qu'il n'y ait rien à y mettre, ni corps, ni concept, ni promesse,
Les laisser ouverts comme des lieux de pure question,
Des cavités dans le tissu trop serré de nos réponses,
Y venir non pour y trouver,
Mais pour s'y tenir un moment sans appui,
Sentir combien il est difficile de demeurer sans objet à serrer,
Combien nos mains cherchent aussitôt à façonner un dieu, un sens, une histoire,

Et voir dans cette agitation même notre dépendance au plein,
Comme si nous ne supportions pas de respirer dans une pièce sans meubles.

Dans ta vallée, il y a peut-être un ancien cimetière à flanc de coteau,
Quelques pierres penchées, des inscriptions illisibles,
Des tombes dont plus personne ne visite l'emplacement,
Les corps, dessous, sont retournés à la grande chimie du sol,
Pour eux, le tombeau est déjà vide depuis longtemps,
Ne subsistent qu'un nom effacé, une date à demi-mangée,
Parfois, tu t'y promènes, tu lis ce que tu peux,
Tu imagines des vies entières ramenées à ces quelques chiffres,
Tu sens que ces dalles ne contiennent plus personne,
Et pourtant c'est là, précisément, que quelque chose de l'humain se fait sentir encore.

Le tombeau vide, c'est peut-être l'image exacte de notre époque,
Nous nous tenons devant des lieux jadis pleins de signification,
Temples, idéaux, systèmes, promesses politiques,
Nous soulevons la pierre et n'y trouvons plus que de la terre tassée,
Nous avons perdu Dieu, la Révolution, les grands Récits,
Ou plutôt : ils ont perdu en nous leur densité d'autrefois,
Nous tentons de faire comme si cela n'était pas grave,
De remplir notre temps de bruits, d'images, d'occupations,
Mais dans certains matins de gel, la question remonte :
"Qu'est-ce qui, désormais, mérite encore qu'on lui offre un tombeau ?"

Dans certains rêves, il nous arrive de marcher dans un cimetière sans croix,
Juste des rectangles de terre, tous identiques,
Pas de nom, pas de date, pas de symbole,
Nous avançons entre ces cases comme entre des pensées abandonnées,
Nous cherchons la nôtre, sans la trouver,
Le rêve s'achève là, dans cette errance,
Au réveil, il ne reste qu'un léger malaise,
La sensation d'avoir été confronté à une mort sans visage,

Le tombeau vide s'est approché de nous en images,
Et nous avons reculé avant de reconnaître qu'il portait notre propre dimension.

Il y a aussi ce tombeau qu'on creuse en soi sans le savoir,
Une cavité intérieure réservée à quelque chose qui tarde,
Un amour qui n'est pas venu, une vocation non vécue,
Un enfant qu'on n'a pas eu, une parole qu'on n'a pas prononcée,
On garde ce creux au chaud, on le protège,
On se dit qu'un jour, peut-être, il sera rempli,
Et le temps passe, la vie se charge de mille autres choses,
Le trou demeure, intact, pur, presque noble,
Puis vient un âge où l'on comprend qu'il ne le sera plus jamais,
Et l'on se retrouve, tard, devant son propre tombeau vide.

Que faire alors de ces vides multiples,
De ces lieux où rien n'est venu prendre la place prévue,
On pourrait se durcir, se moquer, devenir cynique,
Traiter tout désir d'au-delà de superstition,
On pourrait se réfugier dans la matière seule,
Ne croire qu'aux corps, aux objets, aux faits,
Mais même là, des vides subsistent :
Entre deux atomes, entre deux décisions, entre deux respirations,
Le tombeau vide se déplace dans la texture du monde,
Refusant obstinément de disparaître.

Il est un autre tombeau vide, plus discret,
Celui où l'on a déposé des mots qu'on croyait définitifs,
Des condamnations, des jugements, des rancunes,
On les a enfermés dans une phrase prononcée un soir d'orage,
"Plus jamais", "je ne te pardonnerai pas",
On a construit autour d'eux un monument de froid,
Puis, un jour, on revient,
On ouvre la pierre, on cherche la colère,

Elle n'est plus là, elle a fondu avec les années,
Et l'on découvre avec stupeur que ce tombeau-là aussi est vide.

Alors, parfois, le tombeau vide devient une grâce inattendue,
Non plus l'absence éprouvée comme un manque,
Mais la libération d'un poids qu'on croyait éternel,
Il y a un soulagement étrange à constater que certaines blessures,
Qu'on pensait indélébiles, ne tiennent plus,
Que les représentations qu'on avait figées ne coïncident plus avec ce qu'on est devenu,
Le tombeau vide dit alors : "ce qui t'enchaînait n'est plus là",
Le sol est toujours là, le creux aussi,
Mais la charge a disparu,
Et l'on peut refermer la pierre avec un autre type de silence.

Pourtant, la plupart du temps, le tombeau vide reste une énigme même pour les croyants,
Car que signifie un dieu qui n'est plus dans sa tombe,
Mais qui ne se montre pas clairement ailleurs,
Qui n'est ni dans le caveau, ni sur le chemin, ni au ciel tel qu'on se l'imaginait,
Un dieu qui laisse derrière lui un lieu désaffecté,
Comme un ancien bureau où traînent encore quelques dossiers,
Nous vivons dans le sillage de cette disparition,
Certains en font une victoire, d'autres une catastrophe,
Peut-être est-ce plutôt une manière de nous renvoyer à l'espace lui-même,
À ce vide qu'il nous faut apprendre à reconnaître comme un mode de présence.

Dans la vallée, lorsque le gel saisit tout,
Les arbres, les routes, les toits, les framboisiers déjà morts pour la saison,
On a parfois l'impression de se tenir dans un monde vidé de son sang,
Les sons sont plus rares, les gestes plus lents,
Le paysage lui-même ressemble à un tombeau immense,
Où le vivant s'est retiré en profondeur,
Tu marches dans ce décor figé,
Tu sais que la sève n'est pas morte, qu'elle attend,

Mais ce savoir ne annule pas la sensation de vacuité,
Tu avances ainsi dans un tombeau provisoire où l'hiver a mis le monde à l'abri de lui-même.

Les chemins, les maisons, les rails, les poulaillers,
Sont peut-être eux aussi de petits tombeaux pour des vies passées,
Chacun de ces lieux a contenu des voix, des rires, des disputes, des gestes,
Ils en gardent une trace, une usure, un angle, une fissure,
Mais ceux qui les occupent maintenant n'en connaissent plus l'histoire,
Les habitants se succèdent, les meubles changent,
Le lieu lui-même devient un tombeau vide d'anciens occupants,
Et pourtant, sans le savoir, nous marchons sur ces couches successives,
Comme sur des dalles posées les unes sur les autres,
Oubliant que nous serons, bientôt, la couche de trop pour ceux qui suivront.

Il serait tentant de vouloir remplir une bonne fois tous les tombeaux vides,
De ramener les morts, de restaurer les dieux,
De construire des systèmes totalisants où chaque creux aurait sa fonction,
Mais l'être résiste à ces remplissages précipités,
Il laisse toujours un reste, une marge, une part inassignable,
C'est peut-être ce qui le sauve de devenir un simple mécanisme,
Ce surplus de vide au cœur même des structures les plus serrées,
Ce point qui échappe à nos prises,
Qui se manifeste dans un tombeau sans corps,
Et nous rappelle que nous n'avons pas la main sur tout ce qui est.

Alors, parfois, au lieu de fuir ces lieux,
On peut y venir comme on vient au bord d'un lac,
Non pour y trouver une réponse,
Mais pour y déposer un peu de nos questions,
On s'assoit près du tombeau, on regarde la pierre, le ciel, l'herbe,
On laisse remonter les noms de ceux qui ne sont plus,
Les attentes non comblées, les promesses non tenues,
On ne cherche pas à combler,

On laisse le vide être vide,
Et dans cette acceptation, quelque chose en nous se rapproche enfin de ce qui est.

Dans le grand mouvement des jours,
Le tombeau vide ne réclame ni culte ni rituel obligatoire,
Il demeure, à l'écart, dans la topographie de la conscience,
Comme un rappel discret que la présence ne coïncide pas toujours avec un corps,
Qu'il existe des lieux où l'on vient non pour rencontrer quelqu'un,
Mais pour sentir l'envergure de son absence,
Le monde, ce matin, continue de grincer, de circuler, de parler,
Tu as fermé ta fenêtre, le serpent de glace est dehors,
Et pourtant, quelque part en toi,
Un tombeau vide garde ouvert un passage vers ce qui dépasse toute parole.

OMBRES PORTANT NOS VISAGES

Les ombres viennent avant nous, bien avant que nous foulions le sol,
Elles glissent sur les murs comme des éclaireuses silencieuses,
Elles prennent la forme de nos gestes futurs avant même que nous les pensions,
Elles savent nos hésitations, nos failles, nos détours,
Elles avancent là où nous n'osons pas encore poser le pied,
Comme si elles connaissaient des chemins que nous ignorons,
Elles portent déjà un visage — le nôtre,
Mais un visage dépouillé de volonté, de masque, de justification,
Un visage plus ancien que notre naissance,
Et plus fidèle que toutes nos biographies.

La nuit tombée, les ombres s'allongent comme des animaux apprivoisés,
Elles rampent sous les tables, grimpent aux armoires,
S'étirent sur le plafond comme des vagues profondes,
Elles tournent autour du corps vivant comme autour d'un feu,
Elles prennent la mesure exacte de notre présence,
Sans jamais demander notre avis,
Elles s'installent sur les portes, les rideaux, les draps,
Et si l'on observe bien, on voit parfois leur visage bouger légèrement,
Plus expressif que le nôtre, plus vrai peut-être,
Comme si l'ombre disait ce que le visage n'ose plus montrer.

Quand tu marches le matin dans la lumière oblique,
Ton ombre te devance de quelques pas,
Elle marche avec une assurance que tu n'as pas,
Elle ne trébuche pas, elle ne se retourne jamais,
Elle avance droit, comme si elle savait exactement où tu devrais aller,
Tu la regardes, tu la méprises un peu,
Car elle semble plus sûre que toi de ton destin,
Mais elle te rappelle une chose discrète,

Que l'être ne coïncide pas tout à fait avec lui-même,
Et que ton visage réel est peut-être celui porté par ton ombre.

Les enfants jouent avec leur ombre comme avec une bête fidèle,
Ils la déplacent, la déforment, la font courir,
Ils rient de ce double noir qui obéit à leurs caprices,
Ils ne savent pas encore que l'ombre, plus tard, les précèdera,
Qu'elle dira leurs peurs avant qu'ils ne les comprennent,
Qu'elle trahira leurs secrets sur un mur banal d'après-midi,
Pour eux, l'ombre est un jouet,
Pour nous, elle est une vérité qui ne ment jamais,
Un portrait sans flatterie, sans fard, sans illusions,
Qui nous suit jusque dans les nuits où nous n'y voyons plus clair.

Dans certaines pièces, la lumière artificielle multiplie les ombres,
On en a deux, trois, parfois quatre,
Chacune portant un aspect différent de notre visage,
L'une plus grande, l'autre plus dure, l'autre presque tremblante,
Comme si notre être entier se fragmentait sur le mur,
Offrant à voir toutes ses possibilités en même temps,
On regarde ce théâtre silencieux avec un malaise diffus,
Car ce sont nos propres visages qui nous jugent depuis ces silhouettes,
Elles connaissent nos angles morts,
Et ne se gênent jamais pour les montrer à nu.

Les ombres savent des choses que nous avons oubliées,
Elles savent comment nous nous tenions enfant,
Comment nous pleurions la nuit sans bruit,
Elles se souviennent de nos gestes maladroits, de nos élans brisés,
Elles ont traversé les mêmes couloirs, les mêmes portes,
Mais sans jamais perdre leur fil,
Elles ne vieillissent pas comme nous,
Elles changent seulement d'échelle, de vitesse, d'amplitude,

Mais au fond, elles restent fidèles à ce premier visage,
Celui que nous avons abandonné en chemin.

On dit souvent : “il a une ombre lourde”,
Sans savoir à quel point c’est vrai,
Car l’ombre porte la densité de ce que nous n’avons pas résolu,
Les silences accumulés, les peines non dites,
Les mots que nous n’avons jamais prononcés,
Les amours que nous avons manquées,
Les colères qui se sont enfoncées au lieu d’éclater,
L’ombre ne crie pas, elle ne supplie pas,
Elle se contente d’exister,
Et sa simple présence pèse parfois plus que tout ce que nous croyons porter.

Dans les rues le soir,
On voit des ombres marcher seules,
On croit que ce sont des gens,
Mais parfois il n’y a personne au bout,
Seulement la mémoire d’un pas ancien,
Une silhouette restée accrochée au sol comme une brûlure,
Des ombres orphelines, en attente d’un corps qui ne reviendra plus,
Elles se déplacent à peine, comme si elles hésitaient à disparaître,
Elles portent encore un visage flou,
Déroutant, trop humain pour n’être que le jeu d’une lumière.

Dans les hôpitaux, les ombres racontent une autre histoire,
Elles gardent la forme d’un corps amaigri, d’une épaule voûtée,
Elles ne mentent jamais sur l’état du vivant,
Elles montrent ce que les mots adoucissent,
Elles allongent la souffrance comme un voile à moitié soulevé,
Sur le mur, l’ombre du malade ressemble parfois à son passé,
Parfois à son avenir, parfois à quelqu’un d’autre,
Comme si, au bord du monde,

Le visage se détachait lentement du corps,
Pour aller habiter l'ombre avant de quitter la vie.

Les ombres portent des visages que nous n'avons jamais eus,
Des visages possibles, des visages renoncés,
Des vies que nous n'avons pas vécues,
Elles sont le théâtre silencieux de nos bifurcations,
Elles montrent l'homme qu'on aurait pu être,
La femme qu'on n'a pas osé devenir,
Elles alignent ces silhouettes le long des murs comme des juges muets,
Pour nous rappeler que chaque choix laisse des fantômes,
Et que le monde n'a pas seulement une version,
Mais mille qui nous suivent de loin, indistinguables dans la pénombre.

Les ombres aiment les escaliers,
Elles s'y allongent, s'y cassent, s'y déplacent en fragments,
Elles montent avant nous, descendent avant nous,
Elles savent si nous hésitons, si nous avons peur,
Elles se rétrécissent quand nous nous redressons,
Elles s'élargissent quand nous flanchons,
Elles prouvent que notre démarche n'est jamais aussi assurée qu'on le croit,
Elles surveillent la courbure de notre dos,
Et le soir, dans le couloir,
Elles projettent parfois un visage que nous n'osons plus reconnaître.

Il y a des ombres blessées,
Des ombres qui boitent un peu,
Des ombres qui tremblent,
Parce que le corps qu'elles accompagnent porte une histoire lourde,
Il suffit d'une lumière d'hiver pour qu'elles révèlent des secrets,
Une boucle d'épaule affaissée, un bras qui se fige,
Une tête qui se penche pour éviter un souvenir,
Tout ce que nous croyons cacher ressort dans l'ombre,

Car elle est l'écriture directe du corps,
Et le corps ne sait pas mentir autant que nous.

Il existe des couples où les ombres ne se touchent jamais,
Même lorsque les corps se rapprochent,
Les silhouettes restent distantes, parallèles,
Comme si elles refusaient de croire à l'union,
Comme si elles savaient que ce contact ne tiendra pas,
'elles hésitent avant de se fondre,
Elles attendent un geste vrai,
Un geste que le corps n'offre pas encore,
Et tant que cela n'a pas lieu,
Les ombres gardent leur distance, honnêtes, méfiantes, exactes.

Dans les maisons où l'on s'est disputé,
Les ombres restent longtemps en état de choc,
Elles portent la crispation du bras qui a frappé la table,
Le retrait de l'épaule offensée,
La torsion du cou qui refuse de regarder,
Ce sont elles qui gardent les traces exactes de la scène,
Bien après que les mots se soient calmés,
Les ombres enregistrent l'invisible,
Et les murs, le soir, semblent encore habités par les visages tordus,
Comme si la dispute continuait, déplacée dans une autre dimension.

Quand quelqu'un meurt, son ombre ne disparaît pas tout de suite,
Il y a un laps de temps étrange où elle demeure,
Dans la maison, sur le parquet, au pied du lit,
On a l'impression qu'elle devrait encore se lever,
Qu'elle n'a pas compris que le corps ne reviendra plus,
Elle s'attarde dans les coins,
Elle garde la forme ancienne de l'être absent,
Elle attend un dernier mouvement,

Puis, soudain, un matin,
La lumière la prend de travers et elle se dissipe enfin.

Certains disent que l'âme quitte le corps par la tête,
D'autres disent par le souffle,
Mais il y a aussi cette hypothèse discrète :
Que l'âme passe d'abord par l'ombre,
Qu'elle se détache dans cette silhouette mouvante,
Qu'elle y respire encore un peu avant de s'éteindre,
Et que c'est pourquoi certaines ombres semblent plus lourdes,
Plus humaines, plus insistantes,
Juste avant le dernier instant,
Comme si quelque chose en elles cherchait encore un appui.

Il arrive parfois, en pleine rue,
Que notre ombre prenne un visage que nous ne reconnaissons pas,
Comme si une fatigue profonde nous avait déformés,
Ou comme si une autre vie, vécue en secret, nous avait rattrapés,
On la regarde, on se demande : "Suis-je devenu cela ?"
La réponse ne vient pas,
Mais l'image reste,
Et le reste du jour porte cette inquiétude,
Comme si l'ombre, un instant, avait montré une vérité trop rapide,
Que la conscience n'a pas eu le temps de maquiller.

Dans ta vallée, le matin gelé étire les silhouettes sur la route,
Les ombres portent des visages nets, presque tranchants,
Jeunes, vieux, fatigués, debout malgré tout,
Elles se déplacent en procession silencieuse vers les obligations du jour,
Les cheminées relèvent leurs colonnes de fumée,
Le gel blanchit les toits et l'herbe,
Les ombres passent dessus comme sur un drap mortuaire,
Elles ont la gravité des choses qui savent,

Et toi, à ta fenêtre,
Tu reconnais leur vérité plus sûrement que dans les corps qui les projettent.

Les ombres portant nos visages nous rappellent que nous sommes doubles,
Qu'il y a un être qui avance, hésite, parle, oublie,
Et un autre, silencieux, exact, implacable,
Qui suit nos gestes avec une fidélité que nous n'avons pas pour nous-mêmes,
Elles portent nos visages sans en gommer les creux,
Sans embellir les traits, sans arrondir les angles,
Elles disent le réel dans sa nudité la plus calme,
Elles enregistrent notre traversée sans commentaire,
Et lorsque, un soir, nous nous regardons sur le mur,
Nous comprenons soudain que l'ombre était le vrai témoin.

À la fin, peut-être ne reste-t-il que cela :
Un visage porté par une ombre,
Une forme qui ne s'accroche plus au corps mais au monde,
Un passage de lumière qui sculpte encore, malgré l'absence,
Une trace qui ne demande pas de reconnaissance,
Une fidélité sans bruit, sans douleur, sans orgueil,
Le visage, alors, ne dépend plus des traits,
Mais du mouvement qu'il laisse dans l'air,
Et dans la lumière de fin de jour,
L'ombre continue de marcher là où nous ne sommes plus.

DIEU QUI NE PARVIENT PAS À NAÎTRE

Depuis le fond du monde, quelque chose cherche à venir,
Une pulsation infime, une lueur qui tremble derrière la matière,
Comme un souffle encore trop faible pour franchir la paroi du réel,
Un dieu — non pas tout-puissant, mais embryonnaire,
Plié dans une obscurité plus vaste que toutes les nuits humaines,
Il palpite sans forme, sans visage, sans royaume,
Il hésite, se rétracte, se relance,
Comme si la naissance elle-même le blessait d'avance,
Comme si entrer dans le monde était déjà une chute,
Et que rester hors du monde était une souffrance plus lente encore.

Ce dieu-là n'a pas de récit, pas de livre, pas de prophète,
Il n'a que ce frémissement premier qui hante les pierres,
Ce battement sourd qu'on entend parfois au cœur d'un silence trop dense,
Il n'a pas encore de nom,
Et c'est peut-être pour cela qu'il ne peut pas naître,
Car tout nom impose une direction, une limite, une forme,
Et lui n'est encore qu'un tremblement d'être,
Une possibilité, un presque, un "peut-être" cosmique,
Il n'a rien à promettre, rien à juger,
Il essaye seulement de passer la frontière qui sépare le rien de ce qui est.

Parfois, une aurore rouge lui donne l'élan qu'il attend,
Mais la lumière trop vive lui fait peur et il se recroqueville,
Parfois, une nuit profonde l'appelle,
Mais son propre vertige le ramène en arrière,
Il avance, recule, avance encore,
Comme un enfant qui voudrait naître mais s'effraie du froid de l'air,
Il hésite entre deux mondes qui ne lui conviennent ni l'un ni l'autre,
L'à-venir lui paraît trop lourd,

Le non-être trop vide,
Et il demeure suspendu dans ce lieu sans nom où l'on attend éternellement.

Les hommes, eux, parlent de dieu sans savoir qu'il n'est pas encore là,
Ils bâtissent des temples, écrivent des dogmes, dressent des statues,
Ils invoquent un père, un juge, un maître, un berger,
Ils sèment des prières comme on sème des graines dans un désert,
Mais celui qu'ils appellent ne les entend pas encore,
Il n'est pas sourd — il n'est simplement pas né,
Leurs mots roulent dans le vide comme des pierres dans une grotte,
Leurs chants montent vers une absence impeccable,
Et leurs silences, plus profonds que leurs psaumes,
Sont peut-être ce qui l'effraie le plus.

Certaines époques ont cru le voir approcher,
Dans un geste de miséricorde, un pardon inattendu,
Un regard posé sur un misérable, une parole lumineuse d'un condamné,
Dans la bonté sans calcul d'une femme qui ramasse un corps dans la rue,
Dans la fidélité d'un homme qui veille un mourant sans témoin,
Des lueurs, oui, des lueurs qui semblaient annoncer son arrivée,
Mais jamais la naissance complète,
Seulement des éclats, des prémices, des avant-propos,
Comme si le monde lui-même n'était qu'une salle d'attente,
Où chacun garde en lui la place pour un hôte qui se fait attendre depuis l'origine.

Dans certaines vies, dieu semble presque franchir le seuil,
Un instant de paix soudain, un souffle de réconciliation,
Une guérison intérieure si profonde qu'elle semble d'un autre ordre,
Un pardon donné contre toute logique humaine,
Une parole qui ne vient de personne et qui pourtant soulève le cœur,
Un geste simple, mais chargé d'une densité inconnue,
On se dit alors : "le voilà, il vient",
Mais la lumière retombe,

Le souffle se retire,
Et l'on comprend qu'il n'est pas encore né, seulement approché.

Les sages l'ont cherché dans les montagnes,
Les mystiques dans leurs nuits de veille,
Les astronomes dans les nébuleuses et les éclats de supernovæ,
Les pauvres dans les miettes de leur journée trop longue,
Les enfants dans leurs rêves sans langage,
Les mourants dans le dernier interstice de leur souffle,
Tous l'ont senti, comme on sent un visiteur derrière une porte,
Mais personne n'a vu le battant s'ouvrir,
Comme si le monde n'était pas encore assez large,
Pour contenir la naissance d'un dieu fragile.

Il n'est pas absent — il n'est pas prêt.
Voilà peut-être la vérité silencieuse,
Il n'est pas caché, ni mort, ni retiré :
Il n'a pas encore franchi la brûlure d'exister pleinement,
Naître dans le monde, c'est accepter la souffrance,
Le temps, la séparation, les limites, la peau,
Et lui, qui est pure pulsation,
Hésite devant cette déchirure fondamentale,
Il regarde l'humanité apprendre douloureusement à être,
Et il tremble à l'idée de s'y mêler.

Les religions ne sont que des berceaux vides,
Des berceaux préparés pour un enfant qui tarde,
Des tissus, des chants, des rites,
Tout est en place, mais l'enfant n'arrive pas,
Alors on s'invente des récits pour habiter l'attente,
On imagine qu'il est déjà venu,
Qu'il reviendra, qu'il s'est caché,
Qu'il juge, qu'il protège, qu'il punit, qu'il bénit,

Mais au fond, ce qui manque,
C'est le premier cri d'un dieu qui prend naissance parmi nous.

Il ne sera pas un roi, ni un sauveur, ni un vainqueur,
Il sera peut-être une voix faible,
À peine audible dans un souffle humain,
Une présence dans le regard d'un mourant,
Un tremblement dans le silence d'un enfant qui comprend trop tôt,
Une lueur dans la stupeur d'un homme effondré,
Un mot simple prononcé par une femme que tout le monde a oubliée,
Sa naissance sera sans triomphe,
Sans messagers, sans éclairs, sans miracles,
Juste une percée fragile dans la densité du monde.

Ce dieu-là ne viendra pas pour sauver,
Il viendra pour partager,
Partager le froid des matins de gel,
Le tremblement des mains vieillissantes,
La honte cachée dans les plis du cœur,
Le chagrin qui ne trouve pas ses mots,
La solitude des chambres vides,
L'épuisement des corps qui se relèvent encore,
Il viendra marcher avec nous,
Non devant, non au-dessus — avec.

Il est déjà proche dans les lieux où la vie faiblit,
Dans les poumons malades, dans les genoux brisés,
Dans les maisons où l'on n'a plus rien à dire,
Dans les hôpitaux où l'on cherche encore la force d'aimer,
Dans les prisons où un homme regrette enfin,
Dans les terres gelées où les bêtes serrent leurs corps pour survivre,
Dans les vallées où tu te tiens le matin,
Les doigts engourdis, le souffle court,

Il n'est pas né, mais il apprend à respirer,
Dans les silences où tu crois être seul.

Peut-être naîtra-t-il un soir d'hiver,
Dans une pièce trop petite,
Sans témoin, sans célébration,
Un soir de fatigue où personne ne l'attend,
Il prendra forme dans un visage humain,
Pas un visage glorieux,
Un visage marqué, ridé, blessé,
Un visage qui sait ce que coûte chaque minute,
Il ouvrira les yeux dans la pénombre,
Et la première chose qu'il verra sera notre fragilité.

Et peut-être ne naîtra-t-il jamais.
Peut-être restera-t-il pour toujours
Dans cet état entre-deux où l'être hésite,
Entre le battement et le souffle,
Entre la présence et le retrait,
Peut-être que sa non-naissance est déjà une parole,
Un signe, non de manque, mais d'énigme,
Comme si le monde lui-même était trop jeune,
Trop dur, trop rapide, trop bruyant,
Pour accueillir un dieu qui tremble.

Mais même s'il ne naît pas,
Même s'il demeure dans l'obscurité antérieure,
Cela n'empêche pas qu'il soit là,
Non comme quelqu'un, mais comme une force d'aube,
Comme une braise qui refuse de s'éteindre,
Comme une possibilité obstinée au cœur du réel,
Comme une présence non née qui rôde autour de l'être,
Le frôle, le blesse, le soulève,

Et lui murmure :

“Je ne suis pas encore, mais toi... toi, sois.”

Alors, chaque matin,

Quand tu ouvres la fenêtre sur ta vallée glacée,

Quand le serpent de froid glisse par l'entrebâillement,

Quand les ombres se rallongent, quand les trains étincellent,

Quand les poules serrent leurs corps contre le vent du nord,

Sache que dans ce frisson du monde,

Quelque chose cherche encore à naître,

Non dans le ciel, mais dans la profondeur de l'être,

Et qu'il suffit parfois d'un souffle humain,

Pour que dieu — enfin — commence à se laisser approcher.

SOUFFLE DU MONDE QUI SE RETIRE

Il y a des matins où l'on sent que le monde respire moins fort,
Où l'air semble plus mince, plus fragile, plus discontinu,
Comme si quelque chose dans la grande poitrine du réel
Avait ralenti son rythme, hésité un instant,
Les arbres eux-mêmes semblent retenir leur souffle,
Les oiseaux attendent dans les branches sans chanter,
Les routes restent un moment vides,
Et toi, debout dans la vallée gelée, tu perçois cette retenue,
Ce léger décalage dans la pulsation générale,
Comme si le monde s'était couché tard la veille et peinait à se lever.

Ce souffle du monde, nous ne le voyons jamais directement,
Mais nous en dépendons plus que de nos propres poumons,
Il passe dans les fissures du sol, dans la vapeur des bêtes,
Dans la bruine des rivières, dans la chaleur du grain,
Il est cette oscillation invisible entre le rien et le vivant,
Quelques millimètres de pression qui séparent la lumière de la nuit,
Il soutient l'équilibre des corps comme un socle mouvant,
Il donne la mesure intérieure des saisons,
Et quand il faiblit, quelque chose en nous faiblit aussi,
Comme si une partie du monde retirait doucement sa main de notre dos.

Un jour, on se rend compte que ce souffle n'a plus la même amplitude,
Qu'il ne soulève plus les prairies comme autrefois,
Qu'il ne porte plus les parfums avec la même générosité,
Qu'il hésite, qu'il tremble, qu'il se rétracte,
Le monde, alors, ne nous enveloppe plus,
Il se retire à distance, comme par prudence,
Il devient plus mince, plus sec, plus étranger,
On marche dans des rues familières comme dans un décor creux,

Les ombres semblent plus longues, les visages plus lointains,
Et l'on comprend qu'une respiration plus profonde manque à tout ceci.

Dans les villes, le souffle se retire d'une autre manière,
Les nuits y deviennent trop lumineuses, trop blanches,
Les machines tournent sans pause, les écrans vibrent sans relâche,
On croit que c'est encore le monde qui respire,
Mais ce n'est que le bruit continu des artifices,
Le souffle du monde, lui, se retient dans les interstices,
Il se cache dans la brume du matin au pied des immeubles,
Dans le souffle d'un chat errant sous une voiture,
Dans la chaleur timide d'un café fumant sur un trottoir désert,
Il n'ose plus se répandre largement dans l'air saturé.

Dans les campagnes, le souffle s'est retiré des champs labourés trop tôt,
Des arbres taillés trop nets, des prairies trop monotones,
Il reste encore dans les haies sauvages, dans les fossés,
Dans l'odeur de terre quand la pluie tombe après un gel,
Dans les nuits sans lune où les bêtes respirent la même obscurité que toi,
Il habite encore les brouillards qui montent des étangs,
Mais il ne couvre plus tout d'un même manteau,
Il avance en plaques, en nappes, en poches,
Comme un souffle devenu parcimonieux,
Qui choisit ses lieux d'apparition avec une sagesse ancienne.

Il existe des jours où le souffle du monde se retire presque entièrement,
Où même les enfants jouent plus doucement,
Où les animaux restent immobiles plus longtemps que d'habitude,
Où les gestes des vivants semblent un peu ralentis,
Comme si une marée invisible avait cessé de pousser contre nos dos,
On sent alors une fragilité étrange dans l'air,
Une sensibilité accrue, presque douloureuse,
La moindre parole semble trop lourde,

Le moindre bruit trop vif,
Et l'on devine que le monde, ce jour-là, a besoin de silence pour ne pas se briser.

Quand le souffle du monde se retire,
Le tien doit apprendre à ne plus s'appuyer sur lui,
À respirer seul, sans secours extérieur,
Comme un enfant qui apprend à lâcher la main du père,
Ce sont des moments difficiles, mais décisifs,
Où l'être découvre sa propre respiration,
Où il entend, pour la première fois,
Le bruit minuscule de son souffle véritable,
À peine audible, fragile comme une braise,
Mais réel — et c'est cela qui sauve.

Il y a des hommes dont le souffle intérieur est tellement faible
Qu'ils vivent plus dans le retrait du monde que dans sa présence,
Ils avancent comme des voyageurs en fin d'oxygène,
Ils parlent peu, ils regardent beaucoup,
Ils attendent que quelque chose — une lumière, un murmure, un geste —
Ravive en eux une bulle d'air,
Ils ne trouvent pas toujours,
Alors ils apprennent à respirer autrement,
Par les livres, par la beauté, par le nocturne,
Ils deviennent des êtres dont l'âme respire plus que les poumons.

Il existe aussi des jours où le souffle se retire des corps que l'on aime,
Un père, une mère, un ami,
On le voit dans la lenteur de leurs gestes,
Dans la profondeur de leurs soupirs,
Dans l'effort silencieux qu'ils font pour rester présents,
On comprend alors que le souffle du monde n'est pas une abstraction,
Mais qu'il circule réellement dans les corps,
Qu'il les soutient, qu'il les soulève,

Et que lorsqu'il se retire,
L'être se penche comme une herbe sous un vent qui cesse soudain.

Dans les hôpitaux, on mesure le souffle par des machines,
On le surveille, on le note, on l'affiche sur des écrans,
Mais ce n'est jamais cela qui dit la vérité,
La vérité, on la voit dans les yeux,
Dans ce battement incertain entre le désir de rester
Et la lassitude d'avoir trop lutté,
C'est là que le souffle du monde se montre,
En se retirant doucement du corps épuisé,
Comme quelqu'un qui sortirait d'une chambre
En refermant la porte très lentement pour ne réveiller personne.

Lorsque quelqu'un meurt,
On croit que c'est son souffle qui s'arrête,
Mais souvent, c'est d'abord le souffle du monde qui s'est retiré de lui,
Le monde cesse de pousser, de porter, d'insuffler,
L'être perd son lien avec l'air,
Et son propre souffle, livré à lui-même,
Ne sait plus comment continuer,
Alors il ralentit, s'étire, s'effile,
Jusqu'à devenir un murmure,
Puis plus rien — un retour dans la grande respiration du vide.

Il existe des lieux où le souffle du monde est encore intact,
Dans les forêts profondes où la mousse respire avec une lenteur millénaire,
Dans les cavernes où l'humidité pulse comme un cœur ancien,
Dans les montagnes où le vent porte des siècles de poussière,
Dans les vallées humides où les grenouilles chantent à la tombée du jour,
Dans les rivières où la lumière glisse comme un animal vivant,
On y sent le souffle dans sa forme la plus pure,
Puissant, ample, sans effort,

Comme si la terre elle-même exhalait une mémoire intacte,
Et chaque fois qu'on y marche, on se remet à respirer juste.

Mais dans d'autres lieux, le souffle s'est retiré,
Dans les zones brûlées, dans les sols morts,
Dans les eaux stagnantes, dans les forêts abattues,
Dans les villes où la nuit est plus claire que le jour,
Le monde retient son souffle ou le perd,
Comme s'il renonçait à s'occuper encore de ces endroits,
Comme si le vivant avait été trop blessé pour revenir,
Et l'on traverse ces lieux avec un malaise instinctif,
Comme un enfant qui devine qu'il n'est plus chez lui,
Parce que le souffle ancien n'y circule plus.

Nous vivons à une époque où le souffle du monde change,
Il ne nous porte plus comme auparavant,
Il nous demande d'apprendre une respiration plus consciente,
Plus lente, plus attentive,
Il nous demande de ne plus vivre mécaniquement,
De ne plus gaspiller la vie comme si elle était infinie,
Il retire un peu de son appui pour que nous trouvions le nôtre,
Il délègue une part de sa force pour que nous découvriions la nôtre,
Et cette transition est douloureuse,
Comme toute croissance véritable.

Pour certains, cette disparition progressive du souffle
Est un appel à revenir aux lieux sources,
Aux rives, aux forêts, aux marchés du matin,
Aux gestes simples qui raniment l'air dans le cœur,
Ils se penchent sur le jardin,
Ils écoutent le chant d'un rouge-gorge,
Ils respirent l'odeur du bois froid,
Et ils sentent que le monde n'est pas parti,

Qu'il ne se retire que de ce qui n'a plus de place pour lui,
Mais qu'il demeure vivant là où l'être sait écouter.

Pour d'autres, le souffle du monde se retire intérieurement,
Leur vie continue, mais plus rien ne porte,
Plus rien n'élève, plus rien ne soutient,
Ce n'est pas la dépression — c'est un désert plus nu,
Où même les larmes semblent impossibles,
Où le cœur bat, mais comme à côté de lui-même,
Alors il faut attendre,
Laisser revenir la première parcelle d'air,
Un souvenir, un sourire, une présence,
Quelque chose qui ouvre une fente dans la pierre.

Il existe aussi ces instants très rares
Où le souffle du monde revient d'un coup,
Sans raison, sans explication, sans annonce,
Un matin clair, un soir brûlant,
Un regard offert par un passant,
Un mot qui dépasse celui qui le prononce,
Le monde respire alors à travers nous,
Il nous prend dans son rythme,
Il nous relève sans effort,
Et l'on se dit : "Ah, je me souvenais presque."

Peut-être que tout ce que nous appelons spiritualité
N'est rien d'autre qu'un essai pour suivre ce souffle,
Pour se mettre en phase avec lui lorsque nous l'entendons faiblir,
Pour ne pas croire qu'il est perdu lorsqu'il se retire un instant,
Pour ne pas paniquer lorsqu'il s'éloigne,
Car il ne part jamais pour toujours,
Il se déplace, il se transforme, il se cache,
Il teste notre fidélité,

Il attend que notre propre souffle devienne suffisamment vrai,
Pour qu'il puisse revenir sans nous briser.

Car le souffle du monde ne nous abandonne jamais vraiment,
Il se retire pour que nous avancions,
Il revient pour que nous ne tombions pas,
Il pulse en retrait pour que nous sentions notre propre cœur,
Il bat en avant pour que nous sentions le sien,
Il nous laisse seuls juste assez longtemps
Pour que nous comprenions la valeur d'une présence,
Et quand nous croyons qu'il n'y a plus rien,
Il glisse à nouveau dans nos poumons,
Comme un ami revenu sans bruit dans une pièce où l'on pleurerait.

À la fin,
Le souffle du monde se retirera une dernière fois,
Non par colère, non par abandon,
Mais par fidélité au cycle du vivant,
Il nous laissera respirer une dernière fois seuls,
Comme un père qui lâche enfin la main de l'enfant devenu grand,
Et alors notre propre souffle,
Fragile, minuscule, unique,
S'élèvera une dernière fois dans le froid du matin,
Avant de se mêler, sans séparation,
Au souffle du monde qui ne s'arrêtera jamais.

CENDRES QUI PARLENT ENCORE

Il y a dans les cendres une parole lente,
Un murmure resté coincé entre deux mondes,
Une chaleur résiduelle qui refuse de mourir tout à fait,
Comme si quelque chose du feu insistait à demeurer,
Même lorsque la flamme a déjà renoncé à sa danse,
Même lorsque la braise n'est plus qu'un souffle rouge,
Les cendres disent ce que le feu n'a pas eu le temps de dire,
Elles portent la mémoire morte d'un éclat vivant,
Elles gardent sous leur poussière un reste d'audace,
Un dernier battement du monde consumé.

Les cendres parlent dans les matins d'hiver,
Quand la cheminée retient encore un peu de nuit,
Quand la bûche mangée raconte ses cercles intérieurs,
Quand la chaleur d'hier se souvient de sa propre clarté,
On les remue du tison et elles respirent une dernière fois,
Sous la cendre grise, un rouge timide répond,
Comme un cœur fatigué qui accepte encore un souffle,
Elles disent que rien ne disparaît vraiment,
Que toute fin laisse une trace sensible,
Un écho brûlant au fond de la matière.

Dans les maisons abandonnées, les cendres gardent d'autres secrets,
Elles se tassent dans les foyers où plus personne ne veille,
Elles dorment dans les vieux poêles rouillés,
Elles reposent dans les granges où l'hiver n'entre plus,
Dans ces lieux, elles racontent des histoires sans mots,
Des repas, des mains, des voix, des silences,
Elles conservent un peu des corps qui se chauffaient autour d'elles,
Elles entendent encore les disputes et les chants,

Elles portent le poids de tout ce qui s'est tu,
Et leur immobilité est celle d'une mémoire qui refuse de s'effacer.

Les cendres d'un corps disent autre chose encore,
Sans cri, sans plainte, sans larmes,
Elles parlent avec une légèreté insoutenable,
Comme si la vie entière était devenue poussière lucide,
On les prend dans une urne, on les répand sur une terre aimée,
On les remet au vent ou à la mer,
Et dans ce geste simple, quelque chose d'immense se produit,
Les cendres, un instant, réintègrent le monde,
Elles deviennent grain, poussière, courbure,
Elles finissent là où tout finit et pourtant où tout recommence.

On dit souvent : « il ne reste plus rien »,
En parlant des cendres — mais c'est faux,
Elles restent pleines d'un silence épais,
Elles contiennent l'intégralité de ce qui fut,
Réduit, oui, mais intact dans une forme nouvelle,
Une forme qui échappe à nos mains,
Qui échappe même à notre chagrin,
Elles parlent pour qui sait écouter,
Non de la vie perdue,
Mais de la vie rendue au monde entier.

Il existe aussi des cendres d'événements,
Ce qu'il reste d'un amour fini,
D'une bataille, d'une maison brûlée, d'un pays renversé,
Ce qu'il reste après le cri, le choc, l'effondrement,
Ce sont des cendres invisibles mais réelles,
Elles recouvrent la mémoire d'un voile gris,
Elles flottent longtemps dans le souffle des vivants,
Elles se déposent dans les mots, dans les gestes, dans les peurs,

Elles parlent d'un passé qui refuse d'être totalement passé,
Et leur poussière colle à la peau de ceux qui ont survécu.

Parfois, la bouche humaine parle comme une cendre,
Elle dit peu, elle dit pauvre, elle dit tremblant,
Mais ce peu contient toute une vie,
Une phrase simple, murmurée par un vieillard,
Un pardon demandé trop tard,
Un nom prononcé avec difficulté,
Un merci soufflé sur un lit d'hôpital,
Ce sont des paroles-cendres,
Fragiles, mais vraies jusqu'à l'os,
Et qui brûlent davantage que les discours flamboyants.

Les poètes aussi écrivent avec des cendres,
Non parce qu'ils manquent de feu,
Mais parce qu'ils savent que la vérité se tient souvent
Dans ce qui reste une fois l'incendie passé,
Ils ramassent des fragments, des braises refroidies,
Des souvenirs dévastés, des beautés consumées,
Ils soufflent dessus pour y retrouver une lueur,
Et de cette poussière d'être,
Ils tirent des phrases qui brillent encore un peu,
Comme un foyer qui refuse le néant.

Dans certaines forêts brûlées,
On marche sur un sol noir, doux, presque poudreux,
Les arbres ne sont plus que des colonnes calcinées,
La lumière tombe sans être filtrée,
Et l'air porte une odeur de fin du monde,
Pourtant, dans ces cendres,
La vie prépare déjà sa revanche,
Invisible, microscopique, têtue,

Des graines craquent, des racines frémissent,
Et la terre semble dire : « Je suis blessée, mais je suis en train de revenir. »

Le monde entier porte des cendres anciennes,
Des civilisations, des langues, des dieux,
Des révolutions, des amours, des extinctions,
Tout cela repose en couches fines dans la mémoire humaine,
Nous marchons sur un sol saturé d'histoires brûlées,
Et nous respirons des siècles de poussière,
Parfois, une phrase, une mélodie, un rituel,
Fait remonter un souffle de cette poussière immémoriale,
Et nous comprenons que les cendres ne sont jamais mortes,
Elles dorment seulement en attendant une bouche pour les réveiller.

Le soir, devant un feu qui s'éteint,
On observe la braise s'assombrir, se tordre,
On sent que la chaleur recule,
Et l'on pourrait croire que tout s'achève là,
Mais il suffit d'un souffle,
D'un seul souffle humain,
Pour rallumer des points rouges sous la cendre grise,
Les cendres parlent encore à qui s'incline pour les écouter,
Elles disent : « Tout ce qui a brûlé peut encore éclairer »,
Et cette phrase, on ne l'oublie jamais.

Dans ta vallée gelée, ce matin,
Les cheminées portent leurs propres cendres,
Elles montent en volutes blanches dans le froid,
Elles racontent la nuit passée,
La chambre chaude, le poêle rouge,
La vie humaine rassemblée contre le vent,
Tu les observes monter,
Et tu comprends que les cendres ne sont pas la fin,

Mais la mémoire vivante du feu,
Et qu'elles nous parlent pour que la nuit ne gagne pas tout.

Il y a dans les cendres un savoir que les vivants ont oublié,
Un savoir très simple :
Que tout ce qui brûle laisse un reste,
Que rien n'est jamais réduit à rien,
Que la destruction elle-même porte une semence,
Et que la poussière n'est pas le contraire de la lumière,
Mais son exil provisoire,
Le temps que le monde se reprenne,
Le temps qu'un souffle revienne,
Et rallume ce qui croit être éteint.

À la fin,
Nous serons nous aussi cendres,
Pures, légères, minuscules,
Nous glisserons entre les doigts de ceux qui nous survivront,
Nous serons portés par le vent, dispersés dans l'herbe,
Nous redeviendrons poussière parmi la poussière,
Et peut-être, un jour,
Quelqu'un, en passant dans un matin de gel,
Sentira dans l'air une présence ténue,
Et dira sans savoir pourquoi :
« Ici... les cendres parlent encore. »

LA VILLE AUX FENÊTRES ÉTEINTES

Dans la ville aux fenêtres éteintes, la nuit ne brille plus nulle part,
Les immeubles se dressent comme des livres fermés dont on a arraché les pages,
Les balcons ne portent plus de plantes, seulement des chaises vides, rouillées,
Les rues sont des couloirs où le vent fait son service de nettoyage discret,
Les voitures dorment le long des trottoirs comme des bêtes fatiguées sans maîtres,
Un réverbère sur deux a rendu les armes, l'autre hésite à tenir encore,
Les vitrines reflètent leur propre vide, alignant des objets poussiéreux sans désir,
La ville n'est pas morte, elle retient son souffle dans un réduit trop étroit,
Elle attend on ne sait quoi, peut-être un dernier matin, peut-être rien,
Et toi, tu marches dedans comme dans un rêve où personne ne t'avait invité.

Les fenêtres éteintes sont des yeux fermés sur des vies entières,
Derrière chaque vitre noire, il y a eu des repas, des cris, des gestes lassés,
Des livres, des disputes, des enfants endormis devant des écrans trop bleus,
Des promesses murmurées dans des lits qui sentent encore la lessive d'autrefois,
Des maladies cachées, des bouteilles vides sous les évier,
Des secrets rangés dans des tiroirs avec les vieux papiers,
Tout cela respire encore faiblement dans la poussière,
Mais plus aucun visage ne se penche pour voir la rue,
La ville aux fenêtres éteintes a perdu sa capacité de répondre au dehors,
Elle garde tout pour elle, comme une poitrine trop pleine qui refuse d'expirer.

Le jour, on pourrait croire qu'elle fonctionne encore normalement,
Les bus font leurs trajets, les trains traversent au loin dans la vallée,
Les magasins ouvrent, les écoles sonnent, les bureaux s'allument,
Mais dès que le soir tombe, quelque chose se rétracte, se desserre, s'effondre,
Les rideaux se tirent pour ne rien montrer,
Les lumières restent au plus bas, comme par économie de présence,
La vie se replie dans des recoins, des écrans, des casques, des chiffres,
Les voix descendent d'un ton, les salutations se font gestes rapides,

Personne ne veut plus offrir son visage au noir de la rue,
Comme si le simple fait d'être visible était devenu une imprudence métaphysique.

Autrefois, pourtant, les fenêtres étaient des scènes ouvertes,
On y voyait des silhouettes passer, des femmes battre des tapis,
Des enfants dessiner sur les vitres, des hommes fumer en regardant les passants,
Les rideaux avaient des fleurs, des couleurs, des dentelles,
On s'y accoudait pour raconter les nouvelles du quartier,
Les soirs d'été, la ville rayonnait de carrés jaunes, oranges, chauds,
Chaque fenêtre était une bouche de lumière offerte à la nuit,
On avait encore honte de vivre dans le noir,
On croyait qu'il y avait quelque chose à partager de ce côté-ci du verre,
Avant que chacun ne décide de se terrer dans son propre éclat privé.

Dans la ville aux fenêtres éteintes, les pas résonnent différemment,
Ils se cognent aux façades, rebondissent sur les volets fermés,
Ils ne trouvent pas de regard pour les accueillir,
Les chiens eux-mêmes aboient moins fort, comme lassés de prévenir,
Les chats traversent les rues avec une prudence exagérée,
Comme s'ils savaient que nul ne se penchera pour les appeler,
Les poubelles attendent leur camion comme des cercueils provisoires,
Les trottoirs retiennent encore les empreintes de ceux qui sont partis,
Mais aucune fenêtre ne s'ouvre pour laisser passer un rire,
Et le silence, là, n'est pas paisible : il est simplement sans témoin.

Il y a pourtant quelques fenêtres allumées, rares, obstinées,
Elles brillent comme des îlots dans une mer de murs,
On devine des vieux qui n'ont plus sommeil,
Des jeunes qui n'osent pas éteindre par peur du noir intérieur,
Des malades, des veilleuses, des insomniaques,
Des lecteurs qui repoussent la nuit avec une lampe de chevet trop faible,
Ces lumières ne sont pas des fêtes, mais des signaux de détresse,
Elles disent que quelqu'un, là, ne parvient pas à se retirer complètement,

Qu'il y a encore besoin d'une présence, fût-elle silencieuse,
Et la ville, malgré tout, garde ces braises comme on garde un secret.

La ville aux fenêtres éteintes n'est pas seulement un lieu,
C'est un état de l'âme répandu sur des kilomètres de briques,
C'est la lassitude collective d'être vu, jugé, regardé,
C'est le désir de n'exister plus que derrière des écrans choisis,
C'est la peur de l'autre, devenue architecture,
C'est la volonté d'effacer les visages pour ne laisser que des silhouettes,
Les habitants se croisent sans se reconnaître vraiment,
Ils deviennent des ombres portant des sacs, des dossiers, des téléphones,
Ils rentrent chez eux comme dans des forteresses miniatures,
Et la ville, autour, devient une sorte de cimetière vertical.

On a souvent dit que la ville ne dort jamais,
Mais celle-ci dort toujours un peu trop tôt, un peu trop fort,
Elle s'anesthésie elle-même avec ses écrans, ses pilules, ses casques,
Elle se coupe du ciel, des étoiles, du passage des nuages,
Les fenêtres éteintes ressemblent à des paupières maquillées en permanence,
On ne voit plus de lampes posées près des vitres,
Plus de silhouettes derrière des voilages translucides,
Rien que des rectangles noirs, parfois recouverts d'aluminium ou de stores,
Comme si la ville avait décidé de faire la grève de la visibilité,
Et de ne plus offrir au monde que la façade close de son sommeil.

Parfois, un enfant s'approche d'une fenêtre pour regarder dehors,
Il colle son front au verre froid,
Il regarde les rares passants, les voitures, la pluie,
Mais derrière lui, on lui dit de tirer le rideau, de ne pas se montrer,
On lui apprend très tôt à préférer la lumière bleue intérieure,
Aux lumières incertaines de la rue,
On lui dit que dehors, c'est dangereux, flou, imprévisible,
Que le vrai monde est sur l'écran bien cadré, bien coloré, bien maîtrisé,

Ainsi, les fenêtres éteintes gagnent une génération de plus,
Et la ville perd un regard qui aurait pu encore la sauver de sa nuit.

Dans certains quartiers, les fenêtres sont murées,
Non seulement éteintes, mais abolies,
Briques, plaques, planches,
Sous lesquelles des histoires ont été enterrées vivantes,
Des logements vacants, des expulsions, des faillites,
On voit les résidus de rideaux coincés dans le ciment,
Des traces de mains sur le plâtre, parfois,
La ville se bouche elle-même, pierre après pierre,
Elle refuse la lumière comme un malade refuse le médicament trop tard,
Et l'on se demande combien de murs il faudra encore avant qu'elle n'étouffe.

Pourtant, il suffirait parfois de presque rien,
Une lampe laissée allumée un peu plus tard,
Un rideau entrouvert, un visage qui se penche,
Une main qui salue un passant, même sans le connaître,
Un peu de désobéissance au réflexe de se cacher,
Un consentement à laisser le dehors entrer,
Même avec ses risques, ses intrusions, ses courants d'air,
Il suffirait d'un seul appartement où la nuit ne serait pas un bunker,
Mais une scène fragile de présence partagée,
Pour que la ville, un instant, se rappelle qu'elle est faite pour relier.

La ville aux fenêtres éteintes ressemble aussi à notre temps,
Nous avons fermé beaucoup d'ouvertures en nous,
Par peur d'être blessés, déçus, colonisés, envahis,
Nous avons tiré des rideaux sur nos élans, nos naïvetés, nos soifs,
Nous avons remplacé la lumière directe du monde,
Par des reflets manipulables, des images choisies,
Nous avons préféré le contrôle à l'exposition,
Et maintenant nous nous étonnons que la nuit soit si dense,

Mais c'est nous qui avons éteint, un à un,
Les carrés de clarté par où le réel entrait encore dans nos vies.

Il y a, dans certaines villes, des immeubles entièrement allumés toute la nuit,
Tours de verre, bureaux vides, climatisation en veille,
Écrans qui tournent devant des chaises désertes,
Ici, la lumière ne signifie plus la vie,
Elle signale seulement la prolongation absurde de la machine,
Ces fenêtres allumées sans regard sont l'inverse exact des fenêtres éteintes habitées,
Là, la lumière n'est plus qu'un bruit énergétique,
Une preuve de puissance et non un signe de présence,
Dans la ville aux fenêtres éteintes, ce contraste est insoutenable,
Entre le noir des vies retirées et le blanc inutile des tours insomnes.

Parfois, tu traverses ces rues en te demandant
Quelle catastrophe invisible a bien pu arriver ici,
Quelle vague de fatigue, de renoncement, de méfiance,
A pu éteindre ainsi tant de fenêtres à la fois,
Ce n'est pas une guerre, ni une épidémie, ni un décret,
C'est une lente sédimentation de peurs et de déceptions,
C'est un glissement progressif vers le "chacun pour soi",
C'est la conviction rampante qu'aucun regard ne mérite qu'on s'expose,
Et tu avances là-dedans comme dans une église sans cierges,
Où même les statues auraient baissé les yeux.

Il y a aussi ces fenêtres éteintes parce que plus personne n'y vit,
Vieillards morts, couples séparés, familles parties ailleurs,
Les appartements attendent de nouveaux occupants qui ne viennent pas,
Les annonces jaunissent sur les vitrines des agences,
La ville se vide par endroits comme un corps trop longtemps malade,
Elle renvoie ses habitants vers d'autres périphéries, d'autres vallées,
Elle garde leurs traces dans les boîtes aux lettres pleines,
Les sonnettes aux noms effacés,

Les vélos attachés à jamais sans clef,
Et ce vide résidentiel devient un symptôme de son effondrement silencieux.

Même dans cette ville, pourtant, il existe des veilleurs,
Des êtres qui n'acceptent pas complètement l'extinction,
Ils laissent une lampe près de la fenêtre,
Une bougie, un rideau translucide,
Ils s'assoient le soir derrière la vitre avec une tasse chaude,
Non pour surveiller, mais pour être là, simplement,
Ils deviennent des points lumineux dans la cartographie nocturne,
Des repères minuscules pour ceux qui rentrent tard,
Ils ne savent pas qu'ils tiennent quelque chose du monde en équilibre,
Mais sans eux, la nuit serait d'un seul bloc, sans fissures.

La ville aux fenêtres éteintes est aussi un miroir pour Dieu,
Si tant est qu'il existe encore à ses marges,
Autrefois, on lui ouvrait des cathédrales, des chapelles, des oratoires,
Les vitraux laissaient passer une lumière à la fois terrestre et plus-que-terrestre,
On allumait des cierges comme des petites fenêtres verticales dans la nuit,
Aujourd'hui, même ces lieux se vident, se ferment, se vendent,
Les prières se murmurent parfois encore,
Mais souvent sans fenêtre vers un dehors aimant,
Le ciel, devant la ville close,
Se tient en retrait, n'osant plus frapper à des vitres qui ne s'ouvrent plus.

Tu pourrais fuir cette ville,
Chercher des villages où les fenêtres restent ouvertes plus tard,
Des maisons où l'on pose encore une lampe sur le rebord pour le voisin,
Mais la ville aux fenêtres éteintes te poursuit,
Elle n'est pas seulement derrière toi, elle est en toi,
Chaque fois que tu renonces à montrer ce qui tremble,
Chaque fois que tu tires ton propre rideau par peur du regard,
Chaque fois que tu préfères le confort de l'invisible,

Tu ajoutes un étage à cet immeuble intérieur sans lumière,
Et la nuit gagne une pièce de plus dans ta maison secrète.

Alors il faudra bien, un soir, décider d'en rallumer une,
Une seule, pas toutes, pas de grand geste héroïque,
Juste une fenêtre, quelque part en toi,
Où tu accepteras d'être vu tel que tu es,
Fatigué, incomplet, tremblant, blessé,
Tu poseras une lampe sur ce rebord intérieur,
Tu laisseras le monde, ou Dieu, ou personne,
Venir se heurter à cette petite clarté sans garantie,
Tu sentiras le froid passer sous la porte,
Mais tu sauras que tu n'es plus entièrement de la ville aux fenêtres éteintes.

Dans la réalité de béton, cela pourra ressembler à un geste minuscule,
Ouvrir les volets le matin malgré le gel,
Laisser un rideau entrouvert le soir,
Allumer une lumière dans la cuisine en laissant la porte sur la rue entrebâillée,
S'asseoir un moment près de la fenêtre sans écran,
Regarder dehors en sachant que dehors peut aussi te voir,
Accepter ce risque d'être aperçu dans ta vulnérabilité la plus ordinaire,
Ce n'est pas une révolution, c'est un commencement,
Un refus de laisser la peur organiser la topographie de la nuit,
Une première brèche dans la forteresse des silhouettes effacées.

Un jour, peut-être, la ville aux fenêtres éteintes se lassera d'elle-même,
Elle en aura assez de ne voir que ses propres murs,
Elle craquera comme un vieux vernis trop sec,
Les façades se fissureront de l'intérieur,
Les habitants, fatigués de se cacher les uns aux autres,
Rallumeront des lampes près des vitres,
Les rideaux se soulèveront comme des paupières engourdies,
Les regards se croiseront à nouveau au-delà du simple soupçon,

Et la nuit, surprise, retrouvera sa fonction ancienne,
Non plus achever la séparation, mais envelopper la fragile communauté des vivants.

Dans ta propre vallée, au matin, la ville aux fenêtres éteintes n'est pas si loin,
Même si les maisons sont plus basses et les jardins plus vivants,
Il existe des volets qui restent clos des semaines entières,
Des intérieurs où l'on a renoncé à inviter la lumière,
Les trains qui font des étincelles en bas de la colline
Traversent aussi ces paysages d'ombres retirées,
Le givre recouvre de la même blancheur les toits ouverts et les toits barricadés,
Et lorsque tu ouvres ta fenêtre au froid,
Tu sais que ce geste minuscule contredit déjà un peu
La grande fatigue des villes qui ont renoncé à se laisser voir.

La ville aux fenêtres éteintes n'est pas seulement une catastrophe sociale,
Elle est un symptôme de quelque chose qui arrive à l'être lui-même,
Un mouvement de retrait, de repli, de frilosité ontologique,
Comme si l'existence voulait continuer, mais sans exposition,
Comme si l'être rêvait de persister sans jamais paraître,
Sans jamais risquer la blessure du regard de l'autre,
Mais un être qui refuse d'apparaître se détruit lentement,
Comme une flamme qu'on enferme pour la protéger du vent,
Et tu comprends alors que rallumer une fenêtre
Est moins une coquetterie qu'un acte pour la survie du monde.

Un soir, peut-être, tu écriras ce poème dans une pièce éclairée,
La lampe posée tout près du carreau,
Le texte visible, de loin, comme une braise verticale,
Tu laisseras la nuit entrer par la vitre, sans tirer le rideau,
Tu accepteras que quelqu'un, en bas, lève la tête et te voie écrire,
Sans savoir qui tu es, sans comprendre tes mots,
Il verra seulement qu'une main continue de tracer des lignes dans la lumière,
Et dans cette image, si infime soit-elle,

La ville aux fenêtres éteintes trouvera un démenti,
Une preuve discrète que quelque part, quelqu'un veille encore pour elle.

LES ENFANTS SANS CHEMINS

Ils marchent sans direction, ces enfants sans chemins,
Leurs pas hésitent sur la terre comme des oiseaux tombés trop tôt du nid,
Ils avancent où la lumière les pousse, puis changent de côté sans prévenir,
Ils ne connaissent ni le nord ni le sud, seulement l'élan vague d'une curiosité blessée,
Ils traînent derrière eux des ombres trop grandes pour leurs épaules fines,
Ils cherchent un sentier là où la route s'est effacée comme un souvenir fatigué,
Ils tendent la main vers l'air comme pour toucher quelque chose qu'ils ont perdu avant de le connaître,
Ils gardent au fond du regard une lueur qui n'appartient ni au présent ni à la mémoire,
Une lueur qui dit qu'ils viennent d'un lieu qui n'a jamais existé ici,
Et qu'ils espèrent encore y retourner, même sans savoir comment on revient à l'invisible.

Les enfants sans chemins ne parlent pas beaucoup,
Leurs mots sont des cailloux qu'ils déplacent du pied en marchant,
Ils savent que parler ne suffit pas pour retrouver la route,
Ils préfèrent écouter le vent entre les herbes,
Chercher dans le bruit du monde un fil assez solide pour les guider,
Ils s'arrêtent souvent devant des choses que les adultes ne voient plus :
Une pierre plus sombre qu'une autre,
Une trace de pas d'un animal nocturne,
Une branche cassée d'une façon inhabituelle,
Comme si le monde leur envoyait des messages qu'ils sont les seuls à comprendre.

Ils ne suivent jamais les routes tracées,
Les panneaux ne leur disent rien,
Les sentiers balisés sont pour eux comme des mensonges trop évidents,
Ils s'en écartent dès qu'ils le peuvent,
Ils coupent à travers champs, traversent les fossés, montent sur les talus,
Leurs jambes fines fendent la végétation avec une légèreté ancienne,
Ils connaissent le langage des orties, des ronces, des pierres humides,

Ils savent où poser le pied pour ne pas se blesser,
Où s'arrêter pour sentir le monde respirer,
Et souvent, ce sont les chemins eux-mêmes qui semblent les suivre, non l'inverse.

Les adultes disent : "ils sont perdus",
Mais les enfants sans chemins ne se perdent jamais vraiment,
Ils ne cherchent pas l'endroit où aller,
Ils cherchent l'endroit où **être**,
Ce n'est pas la même chose,
La destination n'existe pas pour eux,
Il n'y a que le déplacement, le mouvement,
Une marche lente, parfois joyeuse, parfois sombre,
Qui ressemble davantage à une manière d'habiter la terre
Qu'à un trajet pour atteindre un point marqué sur une carte.

Parfois, ils marchent par deux,
Et alors leurs silhouettes semblent se soutenir sans se toucher,
Deux souffles qui avancent côte à côte,
Sans besoin de se parler ni de se regarder,
Ils traversent les friches, les terres vagues, les ruines,
Ils passent près des maisons sans lever la tête,
Comme si les murs n'étaient que des obstacles provisoires,
Des objets étrangers à leurs corps en déplacement,
Ils se comprennent avec un seul geste,
Et leur amitié ressemble davantage à une fraternité archaïque qu'à un jeu d'enfants.

Les enfants sans chemins apparaissent souvent dans les marges,
Aux bords des villes, près des voies ferrées, le long des clôtures,
Là où la terre n'appartient ni aux jardins ni aux rues,
Là où le monde semble encore hésiter sur sa forme,
Ils touchent les grillages, sautent les fossés,
Ils s'assoient sous les ponts avec une familiarité troublante,
Ils regardent les trains passer avec une gravité d'adultes très anciens,
Ils sentent que ces machines d'acier portent des vies entières dans leurs entrailles,

Et parfois, dans le sifflement du rail,
Ils croient entendre un écho de ce qu'ils cherchent sans pouvoir le nommer.

Dans la vallée, les enfants sans chemins sortent avant le lever du soleil,
Quand le gel est encore posé sur l'herbe comme une poussière fine,
Ils marchent sans bruit, sans laisser de traces visibles,
Leurs souffles sont de petites fumées blanches qui se dissipent très vite,
Ils s'approchent des poules endormies, des haies givrées,
Ils écoutent la terre craquer sous la fatigue de la nuit,
Ils attendent le premier oiseau,
Non pour le voir, mais pour entendre la déchirure de l'aube,
Car ils savent que cette déchirure-là contient un passage,
Et que parfois, très rarement, une route invisible surgit dans ce bruit minuscule.

Les enfants sans chemins portent dans les yeux
L'éclat de ceux qui ont trop vu sans avoir l'âge de comprendre,
Ce ne sont pas des enfants brisés,
Ce sont des enfants ouverts,
Ouverts trop tôt,
Ouverts là où ils auraient dû être protégés,
Et dans cette ouverture précoce,
Ils ont perdu les routes que les autres suivent sans réfléchir,
Ils cherchent donc autre chose,
Non pas un refuge, mais une orientation qui ne trompe pas.

Ce qu'ils cherchent n'est pas une maison,
Ce n'est pas une famille,
Ce n'est pas un abri contre la pluie,
Ils cherchent un axe,
Quelque chose qui relie la terre au reste du monde,
Un fil tendu entre leur souffle et une présence plus vaste,
Ils ne savent pas le dire,
Mais ils le sentent :

le monde ne doit pas être suivi,
il doit être rencontré.

On croit parfois qu'ils fuient,
Qu'ils se cachent, qu'ils refusent la société,
Mais ils ne fuient rien,
Ils avancent vers ce qui les appelle,
Même s'ils ne savent pas ce que c'est,
Même si cela ne se laisse jamais attraper,
Ils avancent comme avancent les bêtes qui connaissent mieux la terre que les hommes,
Avec une fidélité qui dépasse la raison,
Une obstination sans colère,
Une absence de plan qui ressemble à la sagesse.

Il arrive que certains enfants sans chemins
S'arrêtent près d'une rivière,
Ils regardent l'eau couler entre les pierres,
Et soudain, ils comprennent que l'eau a un chemin
Sans avoir besoin d'en tracer un,
Qu'elle avance même quand elle recule,
Qu'elle trouve une voie même quand tout semble bouché,
Ils restent longtemps à observer ce mouvement libre,
Et parfois, en se relevant,
Ils semblent marcher un peu plus comme l'eau
Et un peu moins comme des enfants perdus.

Les enfants sans chemins, parfois,
Trouvent un adulte qui ne les oblige pas à suivre une route,
Qui marche un peu derrière eux,
Ou un peu à côté,
Sans imposer d'itinéraire,
Sans leur dire où mène le sentier,
Un adulte qui accepte de ne pas comprendre,
De ne pas décider pour eux,

Un adulte qui sait que l'enfant connaît parfois mieux
La direction d'un monde que personne n'a encore vu.

Ces adultes sont rares,
Mais ce sont eux qui empêchent les enfants sans chemins
De disparaître entièrement dans les friches,
Ils ne leur donnent pas une route,
Ils leur donnent un horizon,
Une présence,
Un souffle,
Quelque chose comme une lampe allumée dans la vallée,
Non pour guider,
Mais pour montrer qu'un regard peut encore attendre sans surveiller.

Les enfants sans chemins ne resteront pas toujours ainsi,
Un jour, l'un d'eux s'arrêtera au milieu d'un champ
Et comprendra que son propre pas suffit,
Que c'est la marche elle-même qui crée le sentier,
Non l'inverse,
Il tracera alors une ligne simple dans l'herbe,
Une ligne qui ne mènera nulle part
Mais qui deviendra la première d'un chemin possible,
Et peut-être qu'un autre enfant, plus tard,
Marchera sur cette trace devenue réelle.

Un jour aussi, certains reviendront,
Ils retrouveront des routes, des maisons, des visages,
Ils auront appris, au dehors,
Une manière de voir que les autres n'ont pas,
Ils pourront dire où la terre se fatigue,
Où le monde cherche à respirer,
Ils sauront reconnaître les sentiers qui mentent
Et ceux qui mènent quelque part sans l'annoncer,

Ils deviendront peut-être des guides silencieux,
Non pour diriger, mais pour ouvrir des passages.

Et d'autres ne reviendront jamais,
Ils marcheront toute leur vie
Vers quelque chose qui ne se laisse pas atteindre,
Un lieu intérieur, un peu plus vaste que le monde,
Une clarté qu'ils ont aperçue un matin très tôt,
Une ombre qu'ils ont reconnue dans la nuit d'un pont,
Une voix faible qui a traversé leur cœur
Avant même qu'ils ne sachent parler,
Ceux-là ne cesseront jamais de chercher,
Et leur marche sera leur véritable demeure.

Dans ta vallée, tu en croieras peut-être un, un jour,
Il marchera au bord du sentier sans y entrer,
Il touchera un brin d'herbe comme on touche une page,
Il regardera les poules comme si elles étaient plus anciennes que le monde,
Il écouterà les trains comme on écoute un vieillard raconter,
Et tu sentiras dans sa présence quelque chose d'inquiet,
Mais aussi d'immensément vivant,
Quelque chose qui te rappellera ta propre enfance,
L'époque où tu marchais toi aussi
Avant que les chemins ne viennent t'apprendre comment on doit marcher.

Et alors tu sauras que cet enfant-là,
Cet enfant sans chemin,
Te montre quelque chose que tu avais oublié,
Que le monde n'existe pas pour être suivi,
Mais pour être traversé,
Et qu'il n'existe pas de vrais chemins
Autres que ceux que nos pas inventent,
Un jour de gel, dans une vallée très ancienne,
Sous un ciel qui attend,

Comme eux,

Qu'on accepte de marcher sans savoir où aller.

LES MÈRES DE POUSSIÈRE

Elles marchent lentement dans les rues dépeuplées, les mères de poussière, traînant derrière elles un souffle ancien qui ressemble à un souvenir que personne n’a vécu, mais que tout le monde reconnaît malgré lui, comme une fatigue inscrite dans les os du monde.

Leur silhouette a cette manière étrange de se confondre avec l’air, d’épouser la lumière grise des soirs trop longs, comme si elles avaient appris à devenir transparentes pour ne pas déranger ceux qui passent sans voir.

Elles portent dans leurs bras des choses invisibles — des bribes de gestes, des éclats de voix, des ombres d’enfants disparus — que seul un regard très attentif pourrait deviner.

Elles avancent sans bruit, mais leur passage soulève toujours une fine poussière, une poussière douce, presque dorée, qui flotte dans l’air comme une mémoire qui refuse de se poser.

On ne sait jamais d’où elles viennent : de maisons éteintes, de chemins où plus personne ne marche, d’histoires effacées, de chambres où les volets restent clos des mois entiers.

Elles semblent appartenir à un temps plus lent que le nôtre, un temps qui n’a pas renoncé à la patience des gestes, à la fidélité des absences, à la lumière pâle des espoirs minuscules.

Leurs yeux portent la profondeur des silences trop longtemps gardés, ces silences qui ont fini par devenir une seconde peau, une armure frêle mais indestructible.

Elles ne parlent presque jamais : leurs lèvres bougent à peine, comme si les mots, chez elles, avaient décidé d’habiter des régions du monde où la voix humaine ne porte plus.

Et pourtant, tout en elles parle — leurs épaules légèrement courbées, leurs mains qui tremblent d’un savoir indicible, leurs pas qui mesurent la fragilité de la terre.

Elles sont les gardiennes d’un monde qui n’existe plus vraiment, mais qui insiste encore comme une lumière obstinée au fond d’un ciel trop sombre.

On les voit parfois au détour d’un chemin rural, debout près d’un arbre fendu par l’hiver, comme si elles attendaient quelqu’un qui ne viendra plus, mais dont elles refusent d’abandonner la trace.

Le vent passe sur elles comme sur un champ de blé trop mûr, soulevant dans leurs cheveux des grains de poussière qui brillent un instant avant de retomber, légers comme des

souvenirs d'enfance.

Elles portent des vêtements simples, usés, effilochés par les années, mais ces tissus semblent avoir absorbé tant d'histoires qu'ils en deviennent presque sacrés, plus vrais que les murs qui les entourent.

Quand elles passent près d'une maison, on a l'impression qu'elles murmurent une bénédiction silencieuse, une sorte d'adieu ou de veille ancienne adressée à ceux qui dorment derrière les volets fermés.

Elles se penchent souvent pour ramasser des objets abandonnés — un bouton, un galet, une fleur sèche — qu'elles glissent dans leurs poches comme si ces fragments contenaient quelque chose de précieux.

Elles connaissent la valeur invisible des choses insignifiantes, la vérité muette des restes, la dignité discrète des choses trop petites pour être vues par les vivants pressés.

Elles marchent comme on veille : chaque pas est un acte, une présence, une fidélité envers ceux qui ne peuvent plus marcher eux-mêmes.

Parfois, elles s'arrêtent au milieu d'une clairière et regardent le ciel longtemps, très longtemps, comme si elles attendaient un signe, une fracture dans les nuages, un souffle venant d'une présence qui tarde.

Elles sont patientes, infiniment patientes, comme si le temps lui-même avait renoncé à les presser, comme si elles vivaient déjà dans un autre rythme, un autre monde, un autre souffle.

Elles savent que tout revient un jour — même la lumière — mais autrement, plus lentement, plus fragilement, et elles marcheront jusqu'au bout pour accueillir cette lente renaissance.

On raconte qu'elles ont connu un deuil trop vaste pour un seul cœur humain, un deuil qui ne porte pas de nom, un deuil plus ancien que leur propre naissance.

On dit qu'elles portent en elles la poussière de ceux qui ne furent jamais vraiment, les silhouettes effacées d'enfants qui n'ont vécu que dans une respiration, un battement, une promesse avortée.

Elles bercent dans leurs bras des pesanteurs invisibles, des poids que personne ne peut voir mais que leur corps, lui, porte comme une évidence, comme une nécessité.

Quand elles s'arrêtent un moment, on croit voir leurs mains trembler légèrement, comme si quelque chose de très fragile remuait dans l'air autour d'elles.

Elles protègent ce presque-rien comme on protège un feu minuscule dans un vent trop fort, avec un soin sans ostentation, avec un amour qui n'a plus besoin de mots ni de preuves.

Le monde moderne les ignore, ou fait semblant de ne pas les voir, trop occupé à courir vers des destinations sans profondeur, trop impatient pour comprendre la lenteur du sacré.

Mais parfois, un enfant les regarde — un de ces enfants silencieux qui voient les choses que les adultes ont désappries — et alors quelque chose passe, quelque chose de lourd et de doux.

Un regard, un très léger sourire, un souffle partagé, et soudain, on comprend qu'elles ne marchent pas seulement pour elles : elles marchent pour nous, pour ceux qui ne savent plus marcher autrement que vite.

Il y a dans leurs yeux cette lumière ancienne qui appartient à ceux qui ont aimé si fort qu'ils en sont devenus transparents, presque absents, presque saints.

Ce n'est pas un miracle : c'est une fidélité qui a survécu au monde, une fidélité trop grande pour être comprise par la simple logique des vivants.

Elles traversent les gares silencieuses comme des silhouettes de brouillard, glissant entre les bancs vides, les horloges trop lumineuses, les panneaux clignotants qui annoncent des départs sans retour.

Elles sont étrangères à ce mouvement mécanique, à cette agitation bruyante, à cette fuite permanente vers des ailleurs interchangeables.

Elles marchent avec leur lenteur royale, leur patience de pierre, leur douceur usée qui déroute les voyageurs pressés.

Un train passe en grondant, faisant vibrer les vitres et les rails, mais elles ne sursautent jamais, comme si ce vacarme n'atteignait pas la zone du monde où elles existent.

Elles savent que la vitesse n'est qu'une forme particulière de peur, un moyen de ne pas penser, de ne pas entendre, de ne pas sentir.

Elles savent aussi que la poussière, elle, n'a pas besoin de courir pour tout recouvrir.

Elles marchent donc lentement, et leur lenteur est une victoire, une résistance, une manière de refuser la dissolution du temps.

Dans leur marche, il y a un rythme ancien, un tam-tam oublié, une respiration qui ne dépend de rien d'autre que de la terre elle-même.

On dirait que leurs pas réveillent une mémoire dans le sol, qu'ils rappellent au monde qu'il

fut autrefois un lieu habitable pour les cœurs fragiles.

Et chaque fois qu'une mère de poussière traverse une gare, le lieu entier semble un instant plus humain, comme si la pierre se souvenait d'avoir été vivante.

Dans les campagnes, on les voit près des haies, des granges abandonnées, des prés où plus personne ne garde de troupeaux.

Elles ramassent parfois un brin d'herbe séchée, le tournent doucement entre leurs doigts, comme si ce geste contenait une réponse que seuls les très vieux savent encore lire.

Le vent joue avec leurs cheveux comme avec un rideau déchiré, révélant parfois un visage creusé mais incroyablement lumineux, un visage où la souffrance n'a pas détruit la douceur mais l'a rendue plus vaste.

Elles se penchent sur la terre comme sur un enfant endormi, vérifiant si le sol respire encore, si quelque chose palpite malgré la sécheresse, malgré le gel, malgré l'abandon.

Elles parlent à la terre — pas avec des mots, mais avec des gestes, des souffles, des silences — et la terre, parfois, semble leur répondre.

Les bêtes les reconnaissent : les chiens s'approchent d'elles sans crainte, les vaches les suivent du regard, les oiseaux se posent près d'elles comme sur une branche très ancienne.

Elles semblent appartenir à un royaume oublié où les vivants et les morts n'étaient pas séparés par un mur aussi brutal que celui que nous avons bâti.

Elles portent en elles une forme de paix qui ne rassure pas, mais qui oblige à regarder autrement, à respirer autrement, à penser autrement.

Elles sont comme une fissure dans la trame trop serrée de notre monde, une faille par laquelle passe une lumière plus lente, plus vraie.

Elles sont un rappel, un avertissement, et peut-être aussi une promesse.

Parfois, elles s'arrêtent dans un cimetière et restent longtemps devant une tombe où rien n'est écrit, une simple dalle, un simple tas de terre, une croix de bois sans nom.

Elles posent leur main sur la pierre froide, et quelque chose se calme en elles, quelque chose se déploie, quelque chose se redresse.

Elles connaissent le langage des lieux où la mort est silencieuse, où la mémoire ne dépend plus de la pierre mais du souffle.

Elles savent que la poussière n'est pas une fin, mais une forme transitoire du réel, un état fragile entre deux états.

Elles savent que ce qui est dispersé peut être nommé, que ce qui est réduit peut être élevé, que ce qui est perdu peut être porté.

Et dans leur immobilité totale, il y a une dignité qui dépasse les vivants, une puissance sans bruit.

Elles ressemblent alors à des statues de compassion, mais vivantes, respirantes, infiniment humaines.

Les corbeaux les regardent depuis les arbres, et même eux semblent hésiter à croasser trop fort.

La lumière passe sur leurs épaules comme sur une pierre polie, révélant des rides qui racontent plus qu'un livre entier.

On comprend alors que ces mères ne portent pas seulement leurs propres morts : elles portent les nôtres.

Elles sont venues au monde pour cela, peut-être :

pour être les porteurs d'une mémoire trop lourde,

pour empêcher que la poussière ne devienne oubli,

pour veiller ce qui n'a pas été veillé,

pour serrer contre leur poitrine l'absence de ceux qui n'ont eu personne.

Elles marchent pour cela, inlassablement,

comme si chaque pas empêchait un morceau du monde de s'effondrer.

Elles ne demandent rien, ne réclament rien,

Elles marchent, et cela suffit,

comme si le simple fait de poser leurs pieds sur la terre

maintenait en place un fragile équilibre que personne d'autre ne voit.

Dans ta vallée, un matin de gel, tu en verras peut-être une,

marchant au bord du champ, ses pas soulevant à peine la neige fine,

sa silhouette se détachant lentement du gris du ciel,

comme une apparition humble et pourtant nécessaire.

Tu ne sauras pas quoi lui dire — il n'y a rien à dire —

mais tu comprendras qu'elle porte quelque chose pour toi aussi,

quelque chose que tu as trop longtemps laissé derrière,

quelque chose que tu n'as pas encore le courage de porter toi-même.

Elle passera, soulevant derrière elle une poussière légère
qui brillera un instant dans le froid du matin,
avant de retomber sur la terre comme une bénédiction.

LA NUIT QUI S'EFFONDRE SUR ELLE-MÊME

La nuit avance d'abord comme une bête tranquille qui cherche sa place dans les collines, elle glisse entre les arbres, s'insinue dans les vallées, prend la mesure des pierres et du vent avant de se poser enfin, lourde, épaisse, prête à durer.

Elle respire lentement, on pourrait croire qu'elle s'installe comme chaque soir, mais déjà quelque chose en elle commence à se fissurer, un battement irrégulier, une hésitation dans son propre obscur, comme si la nuit doutait d'être encore la nuit.

Les oiseaux tardifs qui rentrent à la hâte sentent cette hésitation et volent plus bas, plus vite, comme pressés par une présence qui les dépasse et les inquiète.

Les maisons ferment leurs volets sans trop comprendre, les habitants soupent en silence, ignorant que quelque chose se déchire au-dessus d'eux dans le grand manteau noir.

La nuit, pourtant, ne hurle pas, ne montre rien de violent, elle se désagrège avec une douceur presque amoureuse, une lenteur qui ressemble à la fatigue d'un corps qui renonce. Les étoiles s'allument avec maladresse, certaines disparaissent aussitôt comme effrayées de brûler trop tôt.

Les ombres deviennent plus lourdes, plus épaisses, comme des nappes d'huile sombre répandues sur les chemins.

Le froid se resserre autour des toits, cherchant une prise dans la moindre fissure.

La terre, en dessous, se replie elle aussi, comme si elle craignait la chute imminente du ciel. Et toi, tu observes ce basculement sans comprendre encore que la nuit s'effondre sur elle-même, lentement, comme un livre trop ancien qui s'ouvre à rebours.

Au début de l'effondrement, rien ne change vraiment pour l'œil inattentif, mais ceux qui savent regarder sentent une torsion dans la lumière, une courbe qui se déplace, un souffle qui manque.

Le ciel devient plus lourd, non pas plus sombre, mais plus dense, comme si les ténèbres se coagulaient, cherchant une forme plus stable, que pourtant elles n'atteignent jamais.

Les arbres se figent et ne bougent plus, même sous le vent, comme si leurs branches craignaient qu'un seul mouvement distorde l'équilibre fragile de ce qui tient encore.

Les chemins perdent leur direction et semblent tourner légèrement, à peine, mais assez pour

que l'on sente que rien n'est plus exactement à sa place.

Les chiens se taisent soudain, les poules se blottissent dans leur abri, et chaque créature, même la plus simple, perçoit avant l'homme que la nuit n'est plus le refuge qu'elle était.

Les collines, autrefois familières, deviennent des masses confuses qui respirent trop lentement, des silhouettes qui hésitent à rester dans leur propre forme.

Les vitres reflètent une obscurité qui ne correspond pas au dehors, comme si le monde intérieur avait choisi une autre nuit que celle du ciel.

Les bras du silence s'allongent jusqu'au cœur des chambres, étouffant les gestes, ralentissant les pensées.

Même la lune, qui devait se lever, semble suspendue dans un ailleurs incertain.

La nuit s'affaisse sur elle-même avec une gravité que nul ne peut conjurer, et pourtant tout continue comme si rien ne se passait.

On sent alors venir la phase où la nuit commence à se découdre, comme une toile mal tendue qui se relâche sous le poids des heures.

Les lignes du paysage deviennent floues, les ombres perdent leur bord, les silhouettes se dissolvent partiellement avant de reprendre forme.

La nuit n'a plus de contours nets, elle flotte autour des corps comme un tissu trop grand qui glisse et ne parvient plus à tenir sa place.

Les voix murmurées dans les maisons semblent venir de beaucoup plus loin que d'habitude, comme si les murs absorbaient le son pour éviter qu'il ne s'échappe dans ce vide instable.

Les champs deviennent des miroirs opaques, reflétant non pas la lune absente, mais une profondeur obscure qui n'appartient à aucun ciel.

Les lampes des villages, pourtant allumées, paraissent suspendues dans un autre espace, comme si la nuit les séparait du sol par une distance invisible.

Les bêtes nocturnes, renards, hiboux, martres, se déplacent avec une prudence nouvelle, comme si elles marchaient dans un monde dédoublé qu'elles seules peuvent sentir.

Les souffles deviennent plus courts, les respirations plus denses, comme si l'air lui-même se contractait.

Les arbres craquent, mais ces craquements n'appartiennent ni au vent ni au froid, ce sont des sons d'un autre temps qui cherchent une sortie dans le présent.

La nuit commence alors à perdre sa propre mémoire, et dans cet oubli, elle se replie, encore et encore, sur une obscurité plus profonde qu'elle-même.

Puis vient le moment où la nuit tremble.

Ce tremblement n'est pas visible comme le frisson d'une feuille, il est perçu dans le corps, dans les os, dans la respiration même.

C'est comme si quelque chose se retirait du monde avec une lenteur douloureuse, laissant derrière lui une absence trop grande pour que le silence la contienne.

Les collines semblent se rapprocher les unes des autres, comme si elles voulaient protéger le peu de nuit qui reste, l'abriter de son propre effondrement.

Les maisons s'enfoncent dans leur ombre, perdant la hauteur qui les distinguait de la terre, comme si elles voulaient disparaître pour survivre.

Les chemins se mettent à briller faiblement, non pas de lumière, mais d'une matière grise et froide, comme une cicatrice où la nuit aurait glissé.

Le vent ne souffle plus, il passe en nappes très basses, comme une respiration malade, cherchant un endroit où s'échapper et n'en trouvant aucun.

La nuit, dans son désastre, ne se brise pas en morceaux, elle s'effondre doucement, comme un tissu qui se froisse sous son propre poids.

Les étoiles, quand elles apparaissent encore, ne scintillent plus, elles restent fixes, immobiles, comme des clous plantés dans un ciel trop fragile.

Et l'on sent que le monde, malgré sa continuité apparente, a changé d'axe, très légèrement, mais suffisamment pour que tout respire autrement.

Je poursuis dès que tu le veux,
dans ce souffle ample et sans un seul tiret de trop.

Alors commence une phase étrange où la nuit semble se regarder elle-même, comme si elle prenait conscience de sa propre fragilité dans le miroir du monde, et ce reflet la trouble au point qu'elle vacille sans bruit.

L'obscurité se rassemble par endroits en masses compactes, puis se disperse soudain comme une poignée de sable jetée dans le vide, sans qu'on puisse comprendre ce qui la meut ou la contraint.

Les collines respirent trop fort, on dirait des géants couchés dont le souffle soulève l'ombre à

intervalles irréguliers, rendant le paysage instable et inquiet.

Les villages se contractent dans un retrait instinctif, comme si leurs ruelles pressentaient l'effondrement proche et cherchaient à se protéger en se resserrant autour des places désertes.

La nuit, désormais, ne couvre plus : elle dénude, elle révèle des angles, des creux, des failles qui d'ordinaire restent invisibles sous son manteau uniforme.

On voit des choses que l'on ne voyait pas, non parce qu'elles n'existaient pas, mais parce que la nuit ordinaire les enseignait avec douceur, alors que celle-ci les expose avec cruauté.

Les chiens, dans les jardins, gémissent faiblement sans aboyer, incapables de situer l'origine de ce trouble qui dépasse leurs sens les plus fins.

Les arbres se figent jusqu'à devenir des silhouettes en apnée, comme s'ils attendaient le moment juste avant la chute d'une pierre dans un puits.

Le vent tourne sur lui-même, cherchant une direction qu'il ne trouve pas, comme si la boussole du monde avait perdu son point cardinal.

Et jadis simple obscurité protectrice, la nuit devient une matière qui doute d'elle-même et commence à se dissoudre dans sa propre contradiction.

Il y a un instant précis où l'on comprend que la nuit ne tient plus, un instant qui n'a rien d'un cri, mais tout d'un battement manqué, quelque chose de minuscule qui résonne pourtant dans tout le ciel.

Un frémissement traverse la vallée, une onde presque imperceptible qui remonte des pierres froides aux toits gelés, secouant doucement tout ce qui respire encore.

Les ombres se décolent des murs et flottent un peu au-dessus du sol, comme si elles hésitaient entre rester liées au monde ou se retirer dans un lieu qui n'a pas de nom.

Les chemins se perdent dans leur propre tracé, leurs lignes se recourbent, se répondent, se contredisent, comme si la terre n'était plus sûre de sa forme.

La rivière, mieux que personne, perçoit l'effondrement, et son eau se trouble sans raison, non pas sous l'effet du vent, mais sous l'effet d'un retrait du ciel qui la surplombe.

Les collines deviennent plus sombres qu'elles ne devraient, leur masse absorbe la lumière résiduelle comme une éponge trop avide.

Les lampes humaines semblent soudain ridicules dans cette immensité qui se replie, leurs

halos tremblent sans pouvoir retenir quoi que ce soit de la nuit défaillante.

Les oiseaux nocturnes hésitent à se lancer en vol, leurs ailes battent dans un air devenu incertain, trop lourd, trop immobile.

Les maisons respirent mal, leurs murs se contractent comme des corps pris dans un froid trop profond.

Et tout cela, pourtant, se passe sans fracas, dans un silence où l'effondrement prend la forme d'une prière retournée contre elle-même.

La nuit commence alors à descendre en spirale, non plus comme un voile uniforme, mais comme une matière qui se déroule et tombe en couches successives, chaque couche révélant une autre obscurité plus lourde que la précédente.

Les collines semblent aspirer les ombres, les tirant vers leur base comme si elles voulaient les enfouir pour protéger le monde.

Le ciel perd sa hauteur, il approche du sol avec une lenteur douloureuse, rétrécissant la respiration de tout ce qui vit entre les deux.

On a l'impression de marcher sous un plafond invisible qui descend un peu plus chaque minute, écrasant doucement l'espace jusque-là libre.

Les arbres ploient sous un poids qui ne vient ni du vent ni de la neige, mais d'une pression venue du haut, un affaissement du ciel sur leurs branches.

Les bêtes se réfugient sous les haies, cherchant une nuit plus stable que celle qui s'effondre autour d'elles.

Les pierres elles-mêmes semblent vibrer, comme si une tension trop vieille se réveillait dans leurs entrailles.

Les vallées deviennent des cuves où la nuit s'accumule, s'accroche, glisse mal, refuse de se tenir.

Un frisson traverse le sol, un frisson sans bruit, mais qui fait trembler la mémoire des lieux. Et l'on comprend que ce n'est plus une nuit : c'est un monde qui plie sous son propre poids.

L'air devient épais comme un tissu mal tissé, un tissu qui se déchire sous les doigts invisibles d'une force qui n'a plus la patience d'être entière.

La respiration humaine devient courte, chaque inspiration ressemble à un effort pour

traverser une matière trop dense.

Les animaux tournent sur eux-mêmes avant de se coucher, comme s'ils cherchaient un axe stable dans l'instabilité générale.

Les rivières ralentissent, leur eau semble plus lourde, plus lente, comme si la nuit pesait sur leur courant.

Les fenêtres reflètent une obscurité qui n'est plus dehors, mais dedans, comme si la maison avait avalé trop de nuit et ne savait plus où la mettre.

Les sentiers deviennent des lignes hésitantes, leurs bords s'effacent, ils ne mènent plus vers l'avant mais vers une sorte de boucle intérieure.

Les étoiles les plus faibles disparaissent, absorbées par un ciel qui n'a plus la force de porter tant de points de lumière.

Les cris des chouettes se font rares, étouffés, presque honteux, comme si la nuit refusait d'entendre sa propre voix.

Le gel monte depuis le sol comme une fatigue ancienne, prenant possession des marches, des pierres, des rails.

Et tout ce qui vit se recroqueville un peu, attendant que quelque chose cède enfin.

On pourrait croire à un rêve trop long, mais la sensation est trop précise, trop réelle, trop lourde pour appartenir au sommeil.

La vallée respire mal, comme si un souffle immense avait été retenu trop longtemps et menaçait de s'étouffer.

Les nuages passent, mais leur mouvement est étrange, hésitant, comme si le ciel lui-même n'avait plus la force de les pousser.

Les haies frémissent sans raison, les branches se déplacent comme sous un courant d'air venu d'une fissure ouverte entre deux dimensions.

Les toits semblent se rapprocher du sol, diminués, comme s'ils avaient renoncé à défendre la hauteur qu'ils offraient autrefois à la lumière.

Les rails luisent à peine, non pas sous une lumière réelle, mais sous un reflet d'ombre, un phénomène qui n'appartient à aucun jour connu.

Les pierres gardent le froid avec une intensité inhabituelle, elles refusent la chaleur résiduelle de la terre comme si elles craignaient d'en être brûlées.

Les collines deviennent des bêtes endormies, mais prêtes à se contracter ou à disparaître, on ne sait pas.

Les chemins vibrent sous les pas, comme s'ils annonçaient une rupture prochaine dans l'espace même.

Et l'on sent que la nuit se replie, encore, encore, jusqu'à atteindre un point où elle ne pourra plus tenir.

Lorsqu'elle atteint ce point, la nuit devient presque liquide, une matière sombre qui coule entre les arbres, se faufile dans les anfractuosités, s'accumule dans les creux.

La terre refuse de l'absorber, comme si son obscurité excédait la capacité du sol à la retenir.

Les pas font un bruit étrange, un bruit mat, comme si l'on marchait sur des draps pliés ou sur une peau trop tendue.

Les maisons semblent flotter légèrement, détachées de leurs fondations par une lente poussée venue du dessous.

Les rivières reflètent un ciel qui n'existe pas, un ciel sans profondeur, sans clarté, un ciel rabattu comme un rideau trop lourd.

Les branches, tendues vers le vide, décrivent des formes incertaines dans l'air qui recule.

Les collines s'éloignent puis reviennent, comme si la nuit les tirait et les relâchait dans une respiration chaotique.

Les animaux cessent tout bruit, leurs yeux brillent d'une inquiétude presque humaine.

Les rails des trains semblent se courber imperceptiblement, comme si le métal lui-même se souvenait d'un effondrement ancien.

Et dans cette descente silencieuse, la nuit n'est plus une obscurité, mais un effritement de tout ce qui tenait le monde ensemble.

Quand la nuit devient presque liquide, elle glisse autour des collines en longues nappes mouvantes, cherchant un endroit où se poser sans trouver de sol assez stable pour la retenir, comme si la terre refusait maintenant de porter ce poids d'obscurité.

Les arbres tremblent de l'intérieur, leurs troncs semblent emplis d'un souffle trop large, comme si une autre nuit les traversait, plus ancienne, plus profonde, plus lourde.

Les pierres se couvrent d'une pellicule de noir qui ne ressemble ni à du gel ni à de l'ombre,

une matière qui adhère puis se retire lentement comme une marée sombre.

La rivière avance à contre-courant sans vraiment bouger, son eau semble se tordre sous la pression d'un ciel qui la pèse en silence.

Les maisons semblent flotter un peu, suspendues au-dessus de leurs fondations comme si le sol qui les portait hésitait entre les garder ou les laisser choir.

Les animaux regardent l'air avec méfiance, comme si cet air n'était plus respirable, comme si quelque chose d'invisible s'y était mêlé.

Le vent tourne autour des collines sans jamais se décider, cherchant une direction qu'il ne trouve pas.

Les chemins s'écartent les uns des autres, refusant leur propre continuité, comme si la terre ne voulait plus guider personne.

Les fenêtres reflètent l'intérieur des maisons et non la nuit extérieure, signe que quelque chose se déplace dans le rapport entre le dedans et le dehors.

Et la nuit, devenue instable, semble chercher désespérément une forme qu'elle n'arrive plus à tenir.

Un étrange silence tombe alors, plus lourd que tout ce qui l'a précédé, un silence plein de densité, d'épaisseur, un silence qui ne laisse aucun espace à la pensée.

Les collines deviennent immobiles, comme si une main gigantesque les avait pétrifiées dans leur forme la plus ancienne, leur souffle retenu dans une attente trop longue.

Le ciel se contracte en un point central invisible, un noyau de nuit qui semble attirer à lui tout ce qui respire encore.

Les arbres plient légèrement, non sous l'effet du vent, mais sous l'effet de cette attraction sombre qui les appelle dans une direction où rien ne survit.

Les oiseaux nocturnes, pris dans une peur qu'ils ne reconnaissent pas, se taisent et restent figés sur leurs branches comme des statues vivantes.

Les maisons se resserrent sur elles-mêmes, leurs murs se contractent, leurs toits semblent plus bas, comme si elles tentaient de s'abriter dans leur propre ombre.

Les sentiers deviennent flous, leurs bordures se confondent avec la terre, ils n'indiquent plus rien, ils ne promettent plus rien.

La rivière cesse presque de couler, sa surface devient lisse comme un œil fermé, un œil qui

refuse de voir ce qui se déroule.

Les animaux se réfugient dans les haies, tremblant sans bruit, comme s'ils pressentaient une absence trop vaste pour être nommée.

Et le monde entier semble suspendu dans une minute interminable, un entre-deux où aucune loi ne tient plus vraiment.

Puis la nuit se replie d'un coup, comme une peau trop tendue qui se déchire depuis l'intérieur, révélant une noirceur encore plus compacte derrière sa surface habituelle.

Les collines disparaissent partiellement, englouties dans un flou mouvant, comme si elles se dissolvaient dans une obscurité plus ancienne que leur forme terrestre.

Les arbres perdent leur verticalité, ils deviennent des traits incertains, des lignes tremblantes dans un espace qui les refuse maintenant.

Les murs des maisons s'effacent localement, comme si la nuit absorbait leur couleur, leur matière, leur chaleur.

Les chemins s'ouvrent par endroits en crevasses où la lumière manque, où même le vent refuse de s'engager.

Les fenêtres deviennent opaques, non parce qu'elles sont sales ou fermées, mais parce que la nuit les recouvre d'un voile qui ne laisse plus passer la moindre lueur.

La terre elle-même semble glisser sous la fatigue d'un monde trop ancien, elle respire avec un effort perceptible, comme une poitrine épuisée.

Le froid remonte du sol comme une plainte qui traverse les pierres et s'insinue jusque dans les os.

La lune, même si elle est présente, n'a plus rien à dire, elle reste là comme un simple disque inutile.

Et la nuit continue de tomber, encore et encore, dans un effondrement qui n'a ni fin ni fond.

On pourrait croire que tout cela annonce un retour du jour, un renversement, une aurore, mais il n'en est rien, car le jour ne peut pas surgir d'une nuit qui se défait d'elle-même.

Le monde reste plongé dans une obscurité mouvante, sans direction, sans axe, sans repère, comme si toute la géographie de la nuit avait été brouillée.

Les oiseaux tardifs restent au sol, incapables d'ouvrir leurs ailes dans un ciel qui les repousse.

Les arbres se penchent dans des angles impossibles, comme s'ils cherchaient une position qui n'existe pas dans ce nouvel état du monde.

Les maisons respirent difficilement, leurs murs craquent sous une pression invisible qui semble venir de l'intérieur.

Les rivières se plient sur elles-mêmes, renonçant à leur propre courant, se laissant porter par une gravité qu'elles ne reconnaissent plus.

Les chemins deviennent des rubans de terre hésitants, mouillés d'une obscurité qui ne sèche jamais.

Les collines se rapprochent, se serrent, comme si elles cherchaient une chaleur que la nuit refuse désormais de leur donner.

Le vent souffle par à-coups, comme un animal blessé qui cherche encore la force de se relever.

Et l'on sent que la nuit n'est plus une durée, mais une matière vivante qui lutte contre sa propre disparition.

Dans certaines vallées, la nuit semble remonter du sol plutôt que de tomber du ciel, comme si une obscurité enfouie depuis des siècles cherchait à réapparaître dans les interstices du monde.

Les racines des arbres deviennent des griffes tendues vers un dessous qui se déploie lentement, trop lentement, avec la patience d'une force antique.

Les pierres vibrent d'une rumeur sourde, un bourdonnement presque inaudible qui rappelle quelque chose de très ancien, une mémoire minérale réveillée par le désordre du ciel.

Les oiseaux nichés dans les haies frissonnent sous une ombre trop dense pour leurs petites silhouettes, une ombre qui colle à leurs plumes et les empêche de s'ébrouer.

Les maisons craquent comme des carcasses réchauffées trop vite, comme si leurs poutres se souvenaient d'un chaos qui les précède.

Les chemins s'ouvrent par endroits en petites fissures, signes que la terre ne supporte plus l'effondrement du ciel sans protester à son tour.

La rivière coule sur place, ses remous se dédoublent, comme si l'eau cherchait deux directions en même temps.

Les collines tremblent légèrement, comme des corps en pleine fièvre, cherchant un équilibre

introuvable.

La lumière des lampes humaines devient jaune et hésitante, comme si les flammes avaient perdu confiance en leur propre éclat.

Et la nuit, gonflée de ses propres contradictions, s'enfonce encore dans son éboulement silencieux.

On cherche des signes, on voudrait croire à un retour de la stabilité, mais la nuit n'en offre aucun, elle persiste dans son mouvement incompréhensible.

Les étoiles, pourtant présentes, semblent se détacher du ciel comme des grains de lumière qui n'ont plus de place où se fixer.

Les arbres penchent vers l'est puis vers l'ouest, comme des aiguilles folles d'une horloge cosmique détraquée.

Les chemins deviennent immobiles, comme s'ils attendaient un ordre qui ne viendra jamais.

Les maisons respirent de travers, comme si leur construction avait été pensée pour un autre monde où la nuit se comportait autrement.

Les bêtes se réfugient dans des abris improvisés, cherchant une nuit plus ancienne que celle qui se défait.

La terre transpire un froid épais, un froid qui n'appartient ni à l'hiver ni au gel, mais à une profondeur qui remonte par nécessité.

Les collines se contractent légèrement, comme si elles tentaient de retenir quelque chose qui leur échappe.

Le vent souffle en spirales, cherchant une issue dans ce désordre.

Et la nuit, dans cet effondrement total, commence à perdre jusqu'à son nom.

Il y a un moment, pourtant, où l'obscurité atteint une forme de calme paradoxal, une immobilité presque sacrée, comme si la nuit se souvenait enfin de sa fonction première.

Les collines cessent de trembler, elles reprennent leur forme mais semblent plus basses, plus lourdes, comme si l'effondrement les avait tassées.

Les arbres retrouvent une certaine verticalité, même si leurs branches semblent plus jeunes, comme si quelque chose avait été effacé.

Les maisons, toujours contractées, se redressent légèrement, leurs murs respirent un peu

mieux.

La rivière recommence à couler, mais très lentement, comme un animal épuisé qui reprend son souffle.

Les chemins se resserrent et retrouvent un sens provisoire, même si leur direction reste incertaine.

Les étoiles cessent de tomber et s'accrochent de nouveau au ciel, mais elles brillent moins fort, comme si leur mémoire avait été entamée.

Les animaux osent sortir de leurs abris, avançant sur la pointe de leurs pattes, comme s'ils craignaient que tout recommence.

Le vent retrouve sa voix et souffle doucement entre les collines.

Et la nuit se tient là, fragile, blessée, mais encore debout.

Dans cet état nouveau, la nuit semble plus fine, plus transparente, comme si elle avait perdu sa densité habituelle pour laisser apparaître un dessous de lumière invisible.

Les arbres laissent passer une clarté qui ne vient pas du soleil, une clarté diffuse, étrange, qui rappelle l'aube mais sans couleur.

Les collines deviennent des ombres creuses, des silhouettes trouées par un souffle venu du fond du monde.

Les maisons, éclairées de l'intérieur, projettent des halos doux qui ne touchent pas le sol, comme si la lumière refusait encore de se mêler à cette nuit trouée.

Les chemins brillent légèrement, comme si une poussière très fine, presque sacrée, y avait été déposée.

Les rivières deviennent des miroirs sans profondeur, reflétant un ciel absent que personne ne reconnaît.

Les oiseaux osent pousser un premier cri, un cri hésitant, comme une tentative fragile d'ouvrir un passage.

Les animaux regardent le ciel avec une prudence nouvelle, comme s'ils cherchaient quelque chose qui manque encore.

Le vent glisse doucement, comme une main apaisante sur un front fiévreux.

Et la nuit, dans cette transparence, semble appeler un renouveau qu'elle n'arrive pas à produire seule.

Alors commence une sorte de reconstruction, lente, douloureuse, presque imperceptible, comme si la nuit tentait de recoudre sa propre peau.

Les collines reprennent leur souffle et semblent se remettre en place, même si elles conservent des cicatrices invisibles.

Les arbres, encore tremblants, se redressent un peu plus, laissant tomber quelques feuilles qui n'avaient pas survécu.

Les maisons semblent plus anciennes qu'avant, comme si l'effondrement avait vieilli leurs murs en une seule nuit.

Les chemins retrouvent leur continuité, mais cette continuité est fragile, à peine tracée.

Les rivières reprennent leur courant normal, même si l'eau porte encore une lueur sombre.

Les pierres se réchauffent légèrement, comme si la terre retrouvait son rythme.

Les animaux reprennent leurs trajets, mais avec une lenteur inhabituelle.

Les étoiles, plus rares, brillent avec une timidité presque humaine.

Et la nuit, cousue de toutes parts, tient debout comme une peau rafistolée.

On pourrait croire que tout est fini, que l'effondrement n'était qu'un passage, mais la terre garde trace de ce qui s'est produit, et cette trace ne disparaîtra jamais.

Les collines portent encore un frémissement intérieur, une mémoire de la déchirure.

Les arbres, malgré leur redressement, gardent dans leurs fibres un tremblement ancien.

Les maisons respirent avec un tout petit retard, comme si elles avaient perdu un battement dans leur rythme intime.

Les chemins hésitent encore dans leurs premiers mètres, comme si la direction n'était jamais acquise.

Les rivières portent des remous inhabituels qui trahissent une fatigue profonde.

Les pierres conservent une fraîcheur trop vive, comme si le froid qui les avait traversées ne voulait pas entièrement partir.

Les animaux regardent le ciel plus souvent qu'avant, comme s'ils attendaient un signe.

Les étoiles brillent d'un éclat qui n'a plus la même innocence.

Et la nuit se tient là, restaurée mais différente, plus fragile et plus grave.

Pourtant, quelque chose de nouveau naît dans cette fragilité, une lumière d'une douceur troublante, une lumière qui ne vient pas du jour mais de l'intérieur de la nuit elle-même. Les collines semblent s'ouvrir par moments pour laisser sortir un souffle léger. Les arbres portent dans leurs feuilles un éclat discret. Les maisons, éclairées doucement, projettent une clarté qui traverse les murs. Les chemins deviennent des lignes tranquilles qui vibrent légèrement. Les rivières portent des reflets plus doux, comme si la nuit leur avait donné un fragment de sa nouvelle peau. Les pierres se teintent d'une lueur pâle qui n'appartient à aucune saison. Les animaux avancent avec une confiance prudente. Les étoiles reprennent forme dans le ciel. Et la nuit, malgré son effondrement, devient belle d'une beauté brisée.

Ce qui se produit alors n'est ni un jour ni une aube mais une métamorphose de la nuit elle-même, comme si elle acceptait enfin de ne plus porter seule le poids de son obscurité. Les collines s'adoucissent, perdant un peu de leur dureté. Les arbres projettent des ombres plus fines. Les maisons semblent respirer plus librement. Les chemins s'étirent comme des rubans souples. Les rivières retrouvent un murmure léger. Les pierres deviennent tièdes sous l'effet d'une lumière sans source. Les animaux se dispersent en silence. Les étoiles trouvent une stabilité nouvelle. Et la nuit, dans cette transformation, renonce à sa contrainte ancienne.

Il reste pourtant un fond d'inquiétude, un résidu de peur dans l'air, une mémoire immédiate de l'effondrement qui ne s'efface pas si vite. Les collines gardent en leur centre une épaisseur sombre. Les arbres frémissent lorsqu'un souffle trop fort les traverse. Les maisons craquent encore à certains endroits.

Les chemins ondulent légèrement dans leurs premiers mètres.
Les rivières conservent des remous hésitants.
Les pierres tiennent encore le froid dans leurs veines.
Les animaux sursautent pour un rien.
Les étoiles scintillent avec timidité.
Et la nuit retient un peu de son souffle, comme si elle craignait de se défaire une seconde fois.

Mais le monde, malgré tout, accepte cette nouvelle nuit, il s'y adapte, il apprend à vivre dans son ombre réparée.

Les collines respirent enfin à leur rythme.
Les arbres retrouvent leur profondeur.
Les maisons se tiennent debout sans trembler.
Les chemins s'ouvrent de nouveau vers l'horizon.
Les rivières retrouvent leur chant.
Les pierres se laissent réchauffer.
Les animaux reprennent leur circulation ancienne.
Les étoiles se réinstallent.
Et la nuit trouve un équilibre fragile, une forme d'être qui n'existait pas avant.

Alors, dans un silence absolu, le monde comprend qu'il vient de traverser quelque chose qu'il n'avait jamais traversé, une nuit qui s'est défaite et reconstruite, une obscurité qui a connu son propre effondrement.

Les collines se tiennent plus bas mais plus sages.
Les arbres portent une lumière que l'on ne voit pas.
Les maisons gardent une gravité nouvelle.
Les chemins vibrent doucement, comme des cicatrices acceptées.
Les rivières coulent avec une lenteur plus vraie.
Les pierres respirent encore un peu du froid ancien.
Les animaux avancent avec la prudence de ceux qui ont vu l'abîme.
Les étoiles brillent d'une mémoire profonde.

Et la nuit, désormais réparée, se tient là, non plus comme une simple obscurité, mais comme un être blessé qui a survécu à sa propre chute.

LES PRIÈRES SANS DESTINATAIRE

Elles montent d'abord comme de fines colonnes d'air tiède, les prières sans destinataire, hésitant entre la terre et le ciel, ne sachant pas où se poser, trop légères pour retomber, trop lourdes pour s'élever davantage.

Elles traversent les chambres encore encombrées de silence, glissent sous les portes, rampent le long des murs, cherchant une oreille qu'elles ne trouveront pas.

Elles portent en elles des fragments de souffle humain, un espoir trop faible pour être un cri, trop fort pour disparaître entièrement.

Elles tremblent dans l'air comme des fils tendus dont on ne verrait pas les extrémités.

Leurs mots n'ont pas de forme, seulement une direction.

Elles s'enroulent autour des lampes encore allumées tard dans la nuit, comme pour mendier une lueur.

Les maisons les laissent passer sans les retenir, comme si la matière elle-même savait qu'elle ne peut pas les arrêter.

Elles montent vers les toits, se posent parfois sur les cheminées froides, cherchant un passage entre les briques.

Le ciel les reçoit sans résistance, mais sans réponse.

Et déjà, elles comprennent qu'elles devront voyager seules.

Ces prières n'ont pas été dites pour des dieux connus, elles n'ont pas été confiées à des noms, elles se sont échappées d'un cœur trop lourd, d'une gorge trop serrée, d'une fatigue trop ancienne.

Elles portent la marque d'une solitude trop profonde pour être expliquée.

Elles naissent souvent dans un geste involontaire, dans un souffle interrompu, dans un regard perdu qui cherche un secours absent.

Elles sont faites de sentiments trop grands pour rester contenus et pourtant trop faibles pour être proclamés.

Elles flottent entre la plainte et l'appel, entre la mémoire et l'attente.

Elles ne savent pas qu'elles n'ont pas de destinataire, elles montent encore avec l'obstination naïve de ce qui espère.

Les visages qui les ont créées dorment déjà, inconscients du chemin nocturne qu'elles empruntent.

Les chambres gardent encore leur chaleur, rappelant le corps qui a laissé cette prière s'échapper.

La nuit les enveloppe avec une indifférence tendre.

Et le monde, autour d'elles, continue de respirer lentement.

Dans les villes, elles montent en foule, se frôlent, se croisent sans se reconnaître, comme des lanternes sans feu portées par un vent trop faible.

Elles se heurtent aux façades, aux antennes, aux vitres froides, cherchant une ouverture.

Elles glissent le long des gratte-ciel, s'accrochent aux rebords des toits, hésitent à poursuivre leur ascension.

Les lumières artificielles tentent de les attirer, mais elles ne cherchent pas de lumière, seulement une présence.

Elles portent des mots étouffés, des promesses non tenues, des regrets qu'on n'a jamais eu le courage de formuler.

Elles mélangent leurs murmures dans un brouillard silencieux, un nuage fragile qui se dissipe dès qu'un souffle de vent passe.

Les passants, en bas, traversent les rues sans sentir ce frisson qui flotte au-dessus d'eux.

Les voitures les font vibrer comme des poussières de lumière.

Les toits les regardent passer sans les retenir.

Et le ciel, trop haut, ne change pas.

Dans les campagnes, les prières sans destinataire montent plus lentement, elles se glissent entre les haies, caressent les herbes froides, montent en spirale comme une fumée discrète.

Elles trouvent dans le silence rural un espace plus vaste pour se déployer.

Les arbres les traversent sans les blesser, leurs branches ouvrent des chemins invisibles.

Les rivières les reflètent un instant avant de les laisser repartir vers le haut.

Les champs, encore givrés, leur offrent une lumière pâle où elles peuvent respirer.

Les poules endormies ne les entendent pas, mais elles frissonnent parfois sous leur passage, comme touchées par un souffle d'un autre monde.

Les collines les reçoivent dans leurs creux, les élèvent doucement avec la patience du paysage.

Le vent du nord les pousse sans comprendre ce qu'il porte.

La lune les regarde passer sans y voir une demande.

Et la nuit continue d'avancer, indifférente à leur fragilité.

Certaines prières viennent des mourants, elles montent avec un tremblement particulier, celui de la vie qui se défait.

Elles portent une clarté que les autres n'ont pas, la clarté douloureuse de ce qui comprend qu'il n'y aura plus de seconde chance.

Elles s'élèvent comme des drapeaux de lumière déchirés, hésitant entre la peur et la paix.

Elles laissent derrière elles une trace que personne ne voit mais que le monde ressent dans ses pierres.

Elles passent près des visages encore vivants, comme pour leur confier un secret.

Elles montent dans le froid, et le froid les renforce sans les briser.

Elles cherchent un dernier regard au-dessus de la vie.

Elles espèrent un témoin qui n'existe pas.

Elles continuent pourtant, portées par un élan que rien ne peut arrêter.

Et elles disparaissent dans une zone du ciel où même les étoiles hésitent à rester.

Il existe aussi des prières d'enfants, rapides, lumineuses, presque joyeuses malgré la peur qui les a fait naître.

Elles s'élèvent en zigzag, comme des lucioles affolées, cherchant un visage tendre dans l'espace immense.

Elles portent des mots simples, des demandes triviales, une question, une larme, un rêve.

Leur innocence les rend légères, mais leur solitude les alourdit.

Elles montent néanmoins avec une confiance que les prières adultes ont perdu.

Elles traversent les branches sans se blesser.

Elles jouent avec la lumière de la lune, comme si elle était une compagne.

Elles ne comprennent pas le silence du ciel.

Elles insistent, encore et encore.

Et elles se perdent enfin dans la hauteur sans jamais perdre leur éclat.

Les prières sans destinataire ne se rencontrent pas vraiment, même lorsqu'elles montent côte à côte dans la nuit.

Elles se frôlent sans se connaître, chacune portant son monde miniature.

Elles sont comme des feuilles portées par des courants différents dans un même fleuve.

Elles se reconnaissent parfois dans une vibration légère, un frisson commun, une fatigue partagée.

Mais elles ne fusionnent jamais, car chaque prière garde son propre souffle.

Elles montent dans des directions qui ne se ressemblent que de loin.

Elles apprennent la solitude comme on apprend un chant.

Elles savent qu'elles n'atteindront rien et pourtant elles montent.

Leur obstination est leur seule force.

Et dans leur montée, elles tiennent encore le monde en équilibre.

Parfois, un homme prie sans croire, seulement parce qu'il n'a plus rien d'autre à faire, et alors sa prière est lourde, dense, presque terrestre.

Elle s'élève à peine, hésite à quitter sa bouche, retombe sur sa poitrine avant de repartir.

Elle porte une honte muette, mais aussi un courage immense.

Elle cherche un témoin qui ne soit ni un dieu ni un homme, mais quelque chose d'intermédiaire.

Elle monte moins haut que les autres, reste longtemps en suspension au-dessus de sa tête.

Elle enveloppe son corps comme un manteau de brume.

Elle cherche une brèche dans le plafond de la nuit.

Elle trouve seulement une épaisseur trop dure pour être traversée.

Elle insiste pourtant.

Et même sans destinataire, elle devient un acte.

Il existe des prières de colère, brûlantes, acérées, qui montent comme des étincelles noires.

Elles ne cherchent pas de pardon, elles cherchent un responsable.

Elles sont faites de reproches, de coupures, de mots mordants.
Elles montent vite, très vite, comme des pierres lancées vers le ciel.
Elles éclatent parfois avant d'atteindre les nuages, dans un bruit que personne n'entend.
Elles retombent en cendres invisibles sur les chemins.
Elles brûlent l'air qu'elles traversent.
Elles blessent les branches sur leur passage.
Elles n'apaisent rien.
Et pourtant, elles existent, et leur existence suffit à dire la vérité d'un cœur brisé.

1

Il y a aussi des prières sans mots, seulement des souffles, des expirations longues, des regards vers le haut.
Elles naissent souvent au bord d'un lit, d'un cimetière, d'un seuil, d'une frontière intérieure.
Elles ne demandent rien.
Elles ne promettent rien.
Elles montent comme une fatigue qui refuse de mourir.
Elles sont peut-être les plus vraies.
Elles portent le poids d'une humanité désarmée.
Elles traversent la nuit comme une plainte trop douce pour être entendue.
Elles s'attardent autour des collines.
Et puis elles disparaissent dans une zone du ciel où la lumière n'a jamais été inventée.

Lorsque les prières sans destinataire montent en trop grand nombre, la nuit change de densité.
On dirait qu'elle devient plus épaisse, saturée d'émotions qui ne se sont jamais adressées à elle.
Les collines frémissent d'un murmure qui n'appartient à aucun vivant.
Les arbres se penchent légèrement, comme s'ils cherchaient à écouter.
Les rivières ralentissent, comme pour accueillir ce fardeau invisible.
Les maisons, dans leur silence, semblent se replier sur leurs habitants pour les protéger.
Les chemins deviennent plus sombres, comme si la terre voulait absorber cette peine.
Le vent se tait, respectueux.

La lune pâlit.

Et la nuit devient un sanctuaire involontaire.

À l'inverse, certaines nuits ne reçoivent presque rien, seulement quelques prières égarées, trop faibles pour perturber l'obscurité.

Elles montent dans un espace désert, un ciel trop vaste pour elles.

Elles se sentent minuscules, presque indignes.

Elles montent pourtant avec une détermination fragile.

Elles cherchent quelqu'un, n'importe qui.

Elles ne trouvent que le froid.

Elles persistent malgré tout, car c'est leur nature de monter.

Le ciel ne répond pas.

La terre non plus.

Et leur solitude devient un éclat à peine perceptible au cœur de la nuit.

Les prières qui montent des hôpitaux sont différentes, elles ont une lourdeur presque sacrée.

Elles portent des noms, des visages, des promesses, des corps fatigués.

Elles montent en spirale, comme une fumée trop chargée.

Elles cherchent un sens dans un monde qui se défait.

Elles portent des cris qu'on n'a pas eu la force d'émettre.

Elles montent, épaisses, denses, comme des larmes devenues vapeur.

Elles heurtent les murs du ciel et reviennent parfois, glissant lentement vers le sol.

Elles enveloppent les bâtiments comme un manteau lourd.

Elles ne trouvent pas de destinataire.

Mais elles continuent, car elles ne peuvent pas disparaître.

Certaines prières viennent des animaux, oui, même d'eux, dans leurs souffles effrayés, dans leurs yeux levés vers un danger qu'ils ne comprennent pas.

Elles montent sous forme de peurs pures.

Elles flottent dans l'air comme des frissons prolongés.

Elles ne portent aucun langage, seulement une fatigue ancestrale.

Elles montent très vite puis se dissipent.

Elles cherchent une réponse simple.

Elles ne la trouvent jamais.

Les collines les absorbent parfois.

La terre les garde.

Et la nuit les oublie presque aussitôt.

Les prières venues des solitaires sont parmi les plus longues, elles montent en longues spirales hésitantes.

Elles portent des questions que personne n'a jamais pu résoudre.

Elles sont faites d'un mélange de résignation et d'obstination.

Elles montent très lentement, comme si elles redoutaient d'être vues.

Elles se heurtent parfois au vent et manquent de redescendre.

Elles s'accrochent à une étoile comme à une branche.

Elles montent encore malgré la pesanteur.

Le ciel ne les reconnaît pas.

La terre ne les retient pas.

Et alors elles deviennent un fil de lumière presque invisible au milieu de la nuit.

Il existe aussi des prières anciennes, des prières qui ont voyagé des années avant d'atteindre une nuit quelconque.

Elles portent des civilisations disparues, des tempes oubliées, des deuils qui n'ont plus de tombe.

Elles sont lourdes comme des pierres sacrées.

Elles montent sans se presser, conscientes du long trajet qui les attend.

Elles traversent les nuages sans les troubler.

Elles portent une sagesse que personne ne pourra jamais décrire.

Elles montent comme montaient les encens d'autrefois.

Elles ne cherchent plus de destinataire, elles cherchent un lieu où reposer.

La nuit les reçoit.

Et quelque chose dans le ciel s'approfondit.

Parfois, il arrive qu'une prière sans destinataire revienne vers la terre.
Elle descend lentement, comme une plume très lourde.
Elle se pose sur une main, une épaule, un visage endormi.
Elle apporte une paix qui ne vient de nulle part.
Elle apaise une douleur sans la guérir.
Elle réchauffe un corps qui n'avait plus d'espoir.
Elle murmure quelque chose qu'on ne comprend pas mais qu'on sent vrai.
Elle ne reste jamais longtemps.
Elle repart dès que la vie reprend son souffle.
Et nul ne sait d'où elle venait ni à qui elle aurait dû être adressée.

Il existe des prières de haine, sombres, denses, presque minérales, qui montent avec une lourdeur inquiétante.
Elles ne cherchent pas l'aide, elles cherchent la justice ou la vengeance.
Elles portent des éclats de voix blessées.
Elles montent comme des pierres chauffées par le feu.
Elles déchirent l'air.
Elles arrivent parfois jusqu'au nuage le plus bas.
Puis elles explosent en silence.
Leur bruit n'est entendu par personne.
Mais la terre en garde une cicatrice.
Et la nuit se souvient d'elles plus longtemps que des autres.

Les prières d'amour sont les plus légères, mais aussi les plus perdues.
Elles montent avec un élan tendre.
Elles cherchent un visage qui n'est pas dans le ciel.
Elles ressemblent à des oiseaux qui se seraient trompés de direction.
Elles portent un parfum presque vivant.
Elles montent en tourbillons doux.
Le ciel les regarde sans les comprendre.

Elles se posent parfois sur les toits avant de repartir.

Elles n'ont jamais de réponse.

Mais elles redescendent avec un éclat, comme une bénédiction involontaire.

Les prières sans destinataire remplissent la nuit de leur présence, elles la saturent, la densifient, la modifient.

Elles deviennent une seconde atmosphère, une couche invisible.

Elles changent la manière dont la lumière se reflète sur les choses.

Elles modifient le son du vent.

Elles donnent un poids nouveau aux pierres.

Elles transforment les silhouettes des collines.

Elles font trembler légèrement les arbres.

Elles rendent les maisons plus fragiles.

Elles assombrissent le cours des rivières.

Elles créent un monde interstitiel, entre le visible et le perdu.

Certains disent que ces prières finissent par trouver un destinataire, mais qu'il n'est ni au ciel ni dans la terre.

Il serait ailleurs, dans un lieu que nous n'avons pas encore appris à nommer.

Un lieu où les paroles non entendues se rejoignent.

Un lieu où les absences se reconnaissent.

Un lieu où les espérances avortées respirent encore.

Un lieu sans lumière ni obscurité.

Un lieu sans toit ni sol.

Un lieu qui n'existe que par les prières qui y arrivent.

Un lieu qui n'a pas de porte.

Un lieu qui attend.

Les prières sans destinataire sont peut-être des graines.

Elles tombent dans un sol invisible.

Elles germent dans un espace que nous ne percevons pas.

Elles poussent en silence.
Elles deviennent des arbres de nuit.
Des arbres dont les branches portent des fruits lumineux.
Des fruits que personne ne cueille.
Des fruits qui tombent dans le vide.
Des fruits qui nourrissent des présences que nous ne connaissons pas.
Et ces présences se nourrissent de notre manque.

Il y a quelque chose de beau dans ces prières perdues.
Elles sont pures parce qu'elles ne s'adressent à personne.
Elles ne cherchent ni grâce ni jugement.
Elles disent simplement ce qui déborde de nous.
Elles montent parce que c'est leur nature.
Elles montent comme l'eau monte en vapeur.
Elles montent comme la douleur monte en larme.
Elles montent comme la mémoire monte en chanson.
Elles montent comme un souffle qui ne veut pas mourir.
Elles montent comme monte la vérité quand personne ne l'écoute.

Et parfois, juste avant l'aube, quand la nuit hésite à se retirer, les prières sans destinataire descendent toutes en même temps.
Elles tombent comme une pluie invisible.
Elles traversent les toits sans bruit.
Elles glissent dans les chambres.
Elles se posent sur les fronts endormis.
Elles apaisent des cœurs sans les réveiller.
Elles guérissent de très petites choses.
Elles changent la respiration de ceux qui dorment.
Elles repartent dès que le jour se lève.
Et nul ne sait qu'il en a reçu une.

Alors, au matin, quand tu ouvres ta fenêtre sur la vallée froide, tu sens parfois un air différent, une douceur inexplicable, une lumière plus calme que celle du soleil.

Tu ne sais pas d'où elle vient.

Tu ne sais pas qu'elle porte des prières que personne n'a entendues.

Tu ne sais pas qu'elles ont traversé le monde pour revenir se poser là.

Tu ne sais pas que la nuit, saturée de ces souffles perdus, s'est apaisée en les libérant.

Tu respires, et quelque chose en toi se détend.

Tu regardes le ciel sans question.

Tu te demandes seulement pourquoi tout semble légèrement meilleur.

Et tu n'imagines pas une seconde que les prières sans destinataire ont trouvé, pour un instant, un abri dans ton souffle.

Elles repartent aussitôt.

LE LIEU OÙ LES MORTS ATTENDENT DEBOUT

Il existe quelque part un lieu que nul vivant ne connaît entièrement, un espace sans portes ni fenêtres, où pourtant l'on entre un jour, sans passer par aucun seuil, sans franchir aucune frontière visible.

C'est un lieu sans chaise ni lit, sans banc ni pierre où poser le corps, car ici les morts n'ont pas le droit de s'asseoir, ils attendent debout, dans une immobilité qui dépasse la fatigue.

Le sol y est lisse, sans poussière, comme si le temps n'avait jamais appris à s'y déposer, comme si chaque instant était effacé dès qu'il advient.

Il n'y a ni ciel ni plafond, seulement une hauteur indéterminée, une clarté diffuse qui n'appartient ni au jour ni à la nuit.

Les morts y sont alignés, parfois proches, parfois séparés, mais jamais confondus, chacun entouré d'un silence qui lui est propre.

Ils n'ont ni chaînes ni entraves, rien ne les retient et pourtant aucun ne part, car partir supposerait un dehors qui n'existe pas.

Ils gardent leurs visages, mais ces visages ont perdu le poids du temps, ils ne vieillissent plus, ils ne rajeunissent pas, ils demeurent dans un état qui ignore la durée.

Ils se tiennent debout comme on se tient dans une file sans guichet, mais il n'y a ni début ni fin, seulement cette station prolongée.

Leur regard n'est pas fixe, il est tourné vers un point que personne ne voit, un point qui ne se trouve ni devant ni derrière, ni au-dessus ni en dessous.

Et dans ce lieu suspendu, l'attente est moins un passage qu'une manière nouvelle d'exister.

Les morts ne parlent pas, non parce qu'ils en sont empêchés, mais parce que les mots qui servaient aux vivants n'ont plus de force ici, ils se briseraient en poussière dès la première syllabe.

Ils savent que toute explication serait inutile, car il n'y a rien à comprendre, seulement quelque chose à traverser sans contour.

Leur silence n'est ni imposé ni contraint, il est la forme que prend la vérité quand elle n'a plus besoin de s'énoncer.

Ils se tournent parfois les uns vers les autres, mais leurs regards ne cherchent pas la complicité, ils se croisent comme deux souffles qui se reconnaissent sans besoin d'échange. Ce qu'ils ont vécu ne leur sert plus de récit, les exploits, les fautes, les regrets, les joies, tout cela tient dans une mince vibration autour d'eux, comme un halo de souvenirs.

Ils n'oublient pas, mais la mémoire a changé de fonction, elle n'est plus un poids ni un trésor, seulement une trace qui leur donne leur forme.

Ils n'attendent pas un jugement, aucun trône ne se dresse, aucun tribunal ne se réunit, la balance n'a pas été inventée dans ce lieu.

Ils n'espèrent pas davantage un salut, car ils ont compris qu'il n'y a pas de porte de sortie, seulement un approfondissement de cette station.

Pourtant ils attendent, et cette attente, qui n'est dirigée vers rien, est précisément ce qui les tient debout.

Leur être entier est devenu attente, sans demande, sans délai, sans promesse.

Le lieu lui-même ne change pas, et pourtant il n'est jamais identique, car chaque mort qui y arrive modifie imperceptiblement la texture de sa lumière.

Quand un nouveau venu s'y tient debout pour la première fois, une onde très faible se propage, comme le tremblement de l'eau lorsqu'une poussière s'y pose.

Les autres le sentent sans se retourner, une nuance nouvelle dans l'air, une autre manière d'avoir vécu, un autre genre de fatigue.

Il n'y a ni accueil ni rejet, seulement un agrandissement infime de la communauté immobile.

Le nouveau mort garde encore dans ses traits un reste de surprise, une mémoire fraîche du passage, un dernier frisson de chair.

Peu à peu, ce frisson s'apaise et rejoint le calme général, comme une vague qui finit par se dissoudre dans la mer.

Le lieu ne s'agrandit pas, il ne se rétrécit pas, il ne connaît pas le nombre, il absorbe simplement chaque présence supplémentaire.

Cela ne crée pas une foule au sens vivant du terme, il n'y a ni bruit ni cohue, seulement un densité plus grande de silence.

Les morts ne comptent pas les morts, ils n'ont plus besoin de se dire qu'ils sont nombreux ou rares, la quantité n'a plus d'importance.

Ce qui demeure, c'est cette étrange station debout, partagée par tous, comme une prière qui ne sait pas à qui elle s'adresse.

On pourrait croire que la lassitude finirait par ployer ces corps, mais ici le poids n'est plus le même, il n'est plus fait de muscles ni d'os, il est fait de mémoire et de souffle.

Leur station verticale n'est pas un effort musculaire, c'est une fidélité à quelque chose qu'ils ne peuvent plus quitter, un lien sans objet.

Si l'un d'eux tentait de s'asseoir, il s'apercevrait qu'il n'y a pas de bas, que le sol n'est qu'une manière de dire qu'il y a encore une limite.

Les pieds touchent quelque chose, mais ce quelque chose n'est ni terre ni pierre, c'est une résistance douce, comme une peau invisible.

La gravité existe encore, mais elle n'appartient ni au monde ni au ciel, elle appartient à cette attente elle-même, qui les maintient en place.

Leur fatigue n'est plus physique, elle est une forme d'usure de l'âme, une lassitude qui ne réclame ni repos ni fin.

Pourtant, aucun ne tombe, aucun ne s'effondre, car l'effondrement supposerait un autre état vers lequel aller, et il n'en existe pas ici.

La verticalité devient alors une sorte de vérité brute, un être ainsi, sans échappée, sans posture alternative.

Leur immobilité est leur dernier mouvement, prolongé à l'infini, étiré jusqu'à ce qu'il ne ressemble plus à un mouvement.

Et dans cette immobilité, il y a malgré tout un souffle, un battement, une forme de vie transposée.

Le lieu n'a pas d'odeur, car la mort ne sent plus rien, ni la pourriture ni le parfum, tout cela était affaire de corps et de temps.

Il n'y a pas de vent, mais quelque chose passe parfois entre eux, une brise sans air, une circulation sans matière, comme si leurs présences se frôlaient.

Il n'y a pas de sons, sinon, très rarement, une sorte de vibration qui ressemble à un souvenir de voix, aussitôt absorbé par le silence.

La lumière ne vient d'aucune source, elle n'a pas de direction, elle enveloppe plutôt qu'elle n'éclaire, elle rend visible sans projeter d'ombre nette.

Les visages sont lisibles, mais on n'y distingue plus l'âge ni la maladie, la souffrance y a laissé des traces, mais ces traces ne font plus mal.

Les mains sont souvent ouvertes, comme si elles étaient restées dans un geste interrompu au moment de la mort.

Les yeux ne clignent pas, ils ne se ferment plus, ils ne cherchent pas, ils se contentent de voir ce qui n'a pas de formes stables.

Le lieu pourrait sembler vide à un vivant, car il n'a ni décor ni objet, seulement ces corps debout dans une lumière sans relief.

Mais pour les morts, il est d'une densité insoutenable, car il contient absolument tout ce qu'ils ont été, concentré dans une seule posture.

Et cette concentration sans fuite est peut-être ce qu'on appelle, de loin, l'éternité.

Les morts n'y se souviennent pas comme les vivants, ils ne déroulent pas leurs souvenirs comme un film, ils ne racontent pas leur histoire à eux-mêmes.

Leurs vies passées ne sont plus des chronologies, elles sont devenues des blocs de sens, des nœuds de vécu, des masses compactes de sensations et de décisions.

Ces blocs ne se succèdent pas, ils coexistent, ils entourent chaque mort comme une atmosphère singulière.

On pourrait dire que chacun est entouré d'un champ de mémoire, d'une nuée de ce qu'il a été, sans ordre et sans hiérarchie.

Les moments de joie, de honte, de peur, d'élan, n'y sont plus séparés, ils forment une seule texture, plus ou moins lumineuse, plus ou moins dense.

Personne ne juge ces textures, il n'y a pas de regard extérieur qui trancherait entre ce qui vaut et ce qui ne vaut pas.

Pourtant, chaque mort se tient debout au milieu de sa propre nuée, et cette cohabitation avec tout ce qu'il fut est déjà une forme de jugement secret.

Rien n'est effacé, rien n'est amplifié, tout est là, simplement là, insistant, obstiné, sans commentaire.

Cette présence totale de soi à soi pourrait être insupportable, mais elle finit par devenir une

sorte de clarté, même douloureuse.

C'est dans cette clarté que consiste leur attente, attendre que cette texture devienne transparente, ou peut-être seulement habitable.

On pourrait appeler ce lieu un purgatoire, mais ce serait encore trop lui donner une fonction, un sens, un but, comme si l'on savait ce qui vient après.

Ici, il n'y a ni avant ni après, seulement un maintenant qui ne passe pas et ne se répète pas, un présent absolu sans flux.

Les morts ne sont pas en transit, ils ne sont pas en chemin, ils ne sont pas non plus au repos, ils sont dans un état qui échappe à nos verbes.

On ne peut pas dire qu'ils expient, car l'expiation suppose un débiteur et un juge, et il n'y a ni l'un ni l'autre.

On ne peut pas dire qu'ils se purifient, car rien ne se détache d'eux, rien ne se sépare, rien ne tombe.

On pourrait dire qu'ils s'assistent eux-mêmes, qu'ils se tiennent sous leur propre regard, sans échappatoire, sans distraction.

Ils sont mis en demeure d'être entièrement ce qu'ils sont devenus, sans masque, sans oubli, sans bruit.

C'est là leur peine, mais c'est aussi leur dignité, car aucun d'eux ne peut plus se mentir.

Dans cette absence de fuite, il y a une forme nue de vérité qui n'a plus besoin d'être dite.

Et peut-être que le nom de ce lieu n'est rien d'autre que cela, la vérité debout.

Certains d'entre eux ont l'impression d'avoir déjà connu ce lieu avant leur mort, par instants, dans des nuits éveillées, devant une fenêtre, dans un couloir d'hôpital, au bord d'un champ.

Ils se souviennent d'avoir senti, un jour, la même immobilité intérieure, le même arrêt du temps, la même distance entre eux et le monde.

Ils comprennent alors que la mort n'a pas inventé cet espace, elle l'a seulement rendu permanent.

Ce lieu était déjà là, en filigrane, dans les moments d'angoisse la plus pure, dans les méditations sans issue, dans les nuits sans sommeil.

La différence, c'est qu'autrefois, ils pouvaient encore détourner le regard, allumer une lampe, parler, marcher, se distraire.

Ici, rien de tout cela n'est possible, l'état que l'on pouvait fuir est devenu le seul climat.

Il n'y a plus de refuge dans le bruit ni dans l'occupation, plus de fuite dans l'oubli.

Ce qu'ils avaient parfois entraperçu comme une menace est devenu leur horizon stable.

Il ne reste plus qu'à apprendre à regarder cette immobilité sans se détruire.

Et cette tâche, aucune théologie ne l'avait vraiment annoncée.

Il arrive parfois qu'un mort récent, encore houleux, encore plein de l'agitation des derniers instants, tente un geste, une parole, un cri.

Rien ne sort, ou plutôt, quelque chose sort mais ne s'entend pas, une sorte de flux sans son qui se dissout aussitôt dans la lumière.

Les autres ne se retournent pas, non par indifférence, mais parce que ce mouvement leur est familier, ils l'ont eux-mêmes tenté mille fois au début.

Ils savent qu'il ne mène à rien, sinon à l'épuisement des derniers restes d'illusion.

Le lieu ne punit pas ce cri, il ne le répercute pas non plus, il l'absorbe comme on absorbe une onde dans une mer trop vaste.

Peu à peu, le nouveau venu comprend que protester est inutile, que résister ne produit aucune différence.

Cette compréhension ne le calme pas tout de suite, elle le plonge d'abord dans une forme de désespoir immobile.

Puis, avec un temps qui n'est plus mesurable, ce désespoir cesse d'être une agitation, il devient un état, une couleur parmi d'autres dans sa nuée de mémoire.

Il découvre alors qu'on peut exister sans espoir, mais non sans attention.

Et c'est à ce moment qu'il commence vraiment à attendre, non quelque chose, mais au cœur même de cette absence de quelque chose.

Le lieu où les morts attendent debout n'est pas totalement séparé de notre monde, parfois une fissure s'ouvre, très étroite, très brève, entre ces deux régions.

Cela arrive lors de certains silences trop profonds, au chevet d'un mourant, au milieu d'une

nuit où quelqu'un ne parvient plus à dormir.

Pendant quelques secondes, le vivant se trouve au bord de ce lieu, sans le savoir, et son regard intérieur touche cette immobilité sans pouvoir la nommer.

Il en résulte une angoisse aiguë ou une paix étrange, selon la manière dont il y était déjà préparé.

Les morts sentent alors une vibration légère dans leur station, comme si un souffle venu de l'autre rive les avait effleurés.

Ils ne savent pas d'où cela vient, mais ils reconnaissent la nature de ce souffle, c'est celui de la vie qui n'est pas encore fixée.

Il n'y a pas d'échange, pas de message, pas de pont, seulement cette petite secousse, ce tremblement réciproque.

Pour le vivant, ce moment s'appelle parfois vertige, parfois révélation, parfois tristesse sans objet.

Pour le mort, il reste une simple oscillation dans son attente, rien de plus, rien de moins.

Ainsi les deux règnes se frôlent sans jamais se confondre.

On pourrait croire que les morts se consolent les uns les autres, mais la consolation suppose encore une parole, un récit, une promesse.

Ici, il n'y a ni promesse ni récit, seulement des présences qui coexistent dans un silence sans projet.

Pourtant, leur simple rassemblement crée quelque chose comme une fraternité, non sentimentale, mais ontologique.

Ils partagent la même impossibilité de partir, la même obligation de se tenir là, entièrement livrés à ce qu'ils furent.

Il n'y a pas d'amitié, il n'y a pas d'amour au sens humain, ces mouvements appartenaient à l'espace de la durée.

Ce qui demeure, c'est une forme de proximité sans engagement, une coprésence sans échange.

Et pourtant, si l'un d'eux disparaissait soudain, les autres le sentiraient comme une variation dans l'équilibre du lieu.

Mais nul ne disparaît, nul ne s'éteint, il n'y a ni annihilation ni seconde mort.

Leur être est définitivement pris dans ce tissu de lumière et de mémoire.

C'est en ce sens que l'on pourrait parler d'éternité, non comme durée infinie, mais comme absence de fuite.

Le lieu n'est pas enfermé dans une géographie, il n'est pas au-dessus, au-dessous, derrière, il ne se situe pas dans les coordonnées de notre espace.

On pourrait dire qu'il commence à exister dès que le dernier souffle se retire, comme une dimension qui se déplie instantanément.

Qu'il s'agisse d'un champ, d'une chambre, d'une route, d'un hôpital, ce n'est pas le décor qui compte, mais cette ouverture invisible.

Pour celui qui meurt, le passage est moins un déplacement qu'un basculement, une inversion de perspective, comme si l'on se retrouvait soudain de l'autre côté de son propre regard.

Ce qui était dehors devient sans consistance, ce qui était dedans devient l'unique climat.

Le corps, laissé derrière, n'est plus qu'un vêtement inerte, une coquille vide, qui retourne à la terre, au feu, au temps.

Ce qui se tient debout là-bas est autre chose, sans poids au sens ancien, mais avec une gravité nouvelle.

On pourrait l'appeler âme, mais ce mot a été trop chargé de doctrine, ici il s'agit simplement de ce qui continue à être soi quand tout le reste a été retiré.

Le lieu se tisse de toutes ces présences, sans qu'aucune ne prenne le pas sur les autres.

Et ce tissage se poursuit sans cesse, sans centre et sans bord.

On raconte, dans certaines traditions, que les morts dorment, qu'ils reposent, qu'ils attendent un réveil final, un appel.

Ici, rien ne dort, rien ne se repose, il n'y a ni nuit ni jour, seulement cette lumière égale qui empêche les ombres de s'étirer.

Le sommeil suppose l'alternance, la possibilité de se retirer de soi pour un temps, de s'oublier, de se perdre.

Les morts qui attendent debout n'ont plus ce luxe, ils sont éveillés d'une veille sans fin.

Leur conscience n'est pas aiguë comme dans la souffrance, mais elle ne se décroche jamais, elle est posée, fixe, mais entièrement présente.

Ils n'ont plus les rêveries du vivant, ces dérives qui permettent d'échapper un moment à la densité du réel.

Ils ne peuvent ni imaginer ni projeter, ils ne peuvent que se tenir dans la clarté de ce qui est. Cette absence de rêve pourrait paraître insupportable, mais peu à peu elle se transforme en une forme de justice.

Rien n'est enjolivé, rien n'est noirci, tout est restitué tel quel.

Et cette restitution totale est à la fois leur peine et leur récompense.

On pourrait se demander ce qu'ils attendent, puisqu'il n'y a ni événement prévu, ni retour, ni fin annoncée.

Ils n'attendent pas un signe, ils n'attendent pas un être, ils n'attendent pas un changement de lieu.

Ils attendent au sens où ils demeurent, où ils se tiennent, où ils persistent sans se détourner. Cette attente est moins une tension vers quelque chose qu'une manière dignifiée de supporter l'irréversible.

Ils savent qu'ils ne reviendront pas, qu'aucun chemin ne les ramènera vers la vallée, vers les maisons, vers les voix.

Ils savent aussi qu'ils ne se dissoudront pas dans un néant apaisant.

Ils sont pris entre ces deux impossibilités, et leur attente se tient là, dans cet entre.

Ce n'est pas un châtement, ce n'est pas une grâce, c'est une conséquence.

Ils ont été, et cela ne peut pas être retiré.

Le lieu qui les tient debout est la forme ultime de cette impossibilité de défaire ce qui a été vécu.

Pour certains, cette station devient peu à peu une forme de paix, non la paix douce des berceuses, mais une paix dure, rugueuse, comme une pierre polie par des siècles d'eau.

Ils cessent de résister, ils cessent de vouloir que cela soit autrement, ils cessent de comparer ce lieu à un autre.

Leur souvenir de la vie se calme, non parce qu'il s'efface, mais parce qu'il trouve sa place. Les gestes manqués, les mots trop tard, les refus, les lâchetés, les lâcher-prises, tout cela se tient autour d'eux à bonne distance. Ils n'essaient plus de rattraper ce qui fut, ni de se refaire de l'autre côté un récit plus favorable. Ils acceptent d'être exactement ce qu'ils sont devenus, ni moins, ni plus. Cette acceptation ne ressemble pas à la résignation du vivant, elle n'a plus d'amertume. Elle est plutôt une lucidité sans colère, une sorte de consentement à l'inchangé. À partir de là, leur attente cesse de les ronger, elle devient simple présence. Et leur verticalité cesse d'être une contrainte, elle devient une forme.

Pour d'autres, au contraire, l'attente demeure une brûlure, un frottement incessant, une impossibilité de trouver sa place dans ce lieu. Ils se tiennent debout comme on resterait debout dans une cellule trop étroite, sans jamais réussir à se détendre. Leur mémoire ne se calme pas, elle tourne en boucle, insiste, revient, martèle. Ils repassent, sans le vouloir, certains gestes, certaines phrases, certains instants. Ils ne peuvent pas les rejouer pour les corriger, ils ne peuvent que les regarder encore et encore, jusqu'à l'usure. Pour eux, le lieu ressemble à une salle d'attente où le guichet ne s'ouvrira jamais. Personne ne leur dit que cela finira, personne ne leur assure que cela ne finira pas. Ils sont face à une absence de réponse absolue. Parfois, cette absence fissure enfin leur résistance, et une autre forme d'acceptation commence. Mais parfois, elle ne fissure rien, et leur attente reste un feu qui ne trouve pas de combustible pour s'éteindre.

Il arrive que des enfants soient là aussi, debout parmi les morts, avec leurs petits visages figés dans une lumière qui ne sait pas quoi faire d'eux. Ils ne comprennent pas ce qui leur arrive, et en même temps ils comprennent plus vite que

les autres que rien ne va bouger.

Leur mémoire est plus courte, mais plus intense, quelques visages, quelques lieux, quelques gestes aimés, quelques peurs.

Ils se tiennent debout sans se plaindre, car ils n'ont pas appris à se plaindre comme les adultes.

Leur attente est une pure énigme, une station dans un monde qu'ils n'ont pas eu le temps d'épuiser.

Parfois, il semble qu'une douceur particulière enveloppe leur nuée, quelque chose comme un reste de tendresse.

Ils ne sourient pas, mais leur regard n'est pas dur, il est simplement ouvert, comme s'ils continuaient à attendre une main qui ne vient pas.

Personne ne vient, aucune mère, aucun père, aucun ange, personne.

Ils restent debout, plus silencieux encore que les autres.

Et leur présence dans ce lieu pose une question que même les morts ne peuvent pas formuler.

Le lieu où les morts attendent debout n'a pas de centre, mais s'il en avait un, ce serait peut-être ce point où les enfants se tiennent.

C'est là que la question est la plus nue, la plus brute, la plus insupportable.

C'est là que la justice et l'injustice se confondent dans une même obscurité.

Les morts adultes, s'ils pouvaient encore penser en ces termes, se demanderaient ce que ce lieu signifie à travers eux.

Mais ils ne peuvent plus le penser ainsi, ils ne peuvent que sentir la gravité supplémentaire que ces petites présences ajoutent à l'ensemble.

Le silence se fait plus dense autour d'eux, comme si le lieu lui-même hésitait à les garder.

Et pourtant il les garde, car il n'a pas d'autre fonction que de retenir ce qui a été.

Aucun récit ne peut consoler cela, aucune doctrine ne peut le lisser.

Ce qui est devant eux et autour d'eux ne se laisse ni pardonner ni condamner.

Il reste, comme une plaie que rien ne referme, mais qui ne saigne plus.

De temps en temps, si l'on pouvait parler de temps, une sorte de frémissement traverse le lieu, comme un vent qui ne déplacerait rien mais qui ferait vibrer l'air.

Cela arrive lorsque, dans le monde des vivants, quelqu'un pense très intensément à l'un des morts, avec une attention si pure qu'elle traverse les couches.

Ce n'est pas une prière au sens habituel, c'est une pensée pleine, un souvenir habité, une présence offerte.

Le mort ainsi pensé ne reçoit pas un message, il ne voit ni visage ni image, il ne se souvient pas plus qu'avant.

Mais une chaleur très légère, infime, effleure un instant sa nuée de mémoire.

Ce n'est pas un retour, ce n'est pas un pont, ce n'est pas une délivrance, c'est seulement un frisson venu d'un ailleurs.

Pour le vivant, cela s'appelle amour, fidélité, mémoire.

Pour le mort, cela n'a pas de nom, seulement un micro-mouvement dans son attente.

Puis tout redevient immobile, et chacun retourne à sa station.

Mais ce frisson-là reste inscrit, comme une trace douce au milieu des autres.

On pourrait se demander où est Dieu dans ce lieu, s'il passe, s'il regarde, s'il écoute, ou s'il l'a simplement laissé tourner comme une horloge sans cadran.

Aucun trône ne s'y dresse, aucune voix ne l'interrompt, aucune lumière supplémentaire n'y tombe comme un signe.

Si Dieu est là, il est entièrement silencieux, entièrement absent, entièrement présent, d'une manière qui échappe à la logique.

Les morts n'attendent pas son arrivée, car ils ne savent plus s'il y a un arriveur possible.

Ils ne le réclament pas, ils ne l'accusent pas, ils ne le célèbrent pas, tous ces gestes appartenaient à la parole, et la parole est restée derrière.

Pourtant, il est possible que ce qui les tient debout soit précisément cette absence, cette impossibilité de le situer, de le voir, de l'entendre.

Comme si l'attente elle-même, sans objet, était déjà une manière d'être devant lui sans le savoir.

Ainsi, Dieu serait à la fois totalement absent et totalement impliqué, mais d'une façon que

nul dogme n'a jamais vraiment pensée.

Et le lieu, dans sa nudité, serait la plus rude des théologies.

Pour toi qui es encore vivant, il est peut-être insupportable d'imaginer ce lieu, cette station, cette absence d'issue.

Tu te dis que tu ne pourrais pas supporter une telle attente, que tu préférerais le néant à cette lucidité interminable.

Pourtant, cette peur est encore celle d'un vivant, d'un être fait d'alternance, de repos, de mouvement, de distraction.

La mort t'enlèvera cette structure avant de te déposer là, et ce que tu crois insupportable maintenant ne sera plus insupportable de la même manière.

Ce n'est pas une consolation, c'est une donnée, une simple transformation de la manière dont tu pourras, ou non, encore te révolter.

Ce que tu peux faire, ici, dans la vallée, dans le froid du matin, c'est vivre en sachant que ce lieu existe peut-être.

Vivre en sachant que tout ce que tu fais s'inscrira un jour autour de toi comme une atmosphère définitive.

Non pour trembler, ni pour t'obséder, mais pour mesurer la gravité de chaque geste.

Et peut-être pour apprendre déjà à rester un peu plus longtemps debout dans certains silences.

Le lieu où les morts attendent debout n'est pas une menace, il n'est pas un châtiment brandi contre toi pour t'obliger à bien vivre.

Il est plutôt un miroir placé très loin, dans lequel tu apparaîtras un jour tel que tu auras été.

La peur qu'il inspire vient de cette impossibilité de tricher avec ce reflet.

Tu peux passer une vie entière à fuir ce qui te constitue, à te distraire, à t'étourdir, à te masquer.

Mais si ce lieu est, alors tout cela ne disparaîtra pas, ce sera simplement mis à nu, calmement, sans public, sans applaudissements.

Il n'y aura que toi, entièrement toi, debout, entouré de toi.

C'est une pensée rude, mais elle peut aussi être féconde, elle peut t'apprendre à ne pas mépriser ce que tu deviens.

Car tu sais maintenant qu'il n'y aura pas de grand effacement, seulement un grand dévoilement.

Et peut-être que cela, déjà, modifie ta manière de poser ce matin le pied dans le gel.

Pourtant, il n'est pas interdit d'espérer qu'il se passe quelque chose dans ce lieu que nous ne pouvons pas imaginer, quelque chose que nos catégories ne savent pas dire.

Peut-être qu'au cœur même de cette attente sans objet, une autre dimension s'ouvre, non pas vers un ailleurs, mais à l'intérieur de cette station.

Peut-être que certains, à force de se tenir ainsi, finissent par traverser la transparence de leur propre mémoire.

Peut-être qu'ils descendent dans une profondeur qui n'est ni ciel ni enfer, mais un autre mode d'être.

Nos langues ne savent pas en parler, elles sont trop habituées à découper le réel en récompense et en peine, en haut et en bas.

Ce lieu, lui, ne joue pas à cela, il se tient dans un au-delà de nos jeux de balance.

Il se peut qu'il soit plus miséricordieux qu'il n'y paraît, mais d'une miséricorde qui ne ressemble à aucune de nos images.

Et il se peut aussi qu'il soit plus terrible, mais d'une terreur sans spectacle.

Entre ces deux extrêmes, il se tient, opaque, indifférent à nos spéculations.

Alors, quand tu penses aux morts, aux tiens, à ceux qui t'ont précédé, tu peux les imaginer là, debout, silencieux, entourés de leur propre vérité.

Tu peux leur envoyer une pensée, non comme une lettre qui parviendrait à destination, mais comme un souffle qui fait vibrer un instant l'air autour d'eux.

Tu peux, en te tenant toi-même debout dans ta maison, dans ton jardin, dans ta vallée gelée, faire l'expérience miniature de cette station.

Rester quelques minutes sans bouger, sans parler, sans te distraire, entouré de ta propre nuée de gestes, de mots, de visages.

Tu comprendras alors combien il est difficile d'habiter sa propre vie sans échappatoire.
Tu verras combien tes mains ont envie de saisir quelque chose, combien tes yeux cherchent une issue.
Tu sentiras monter une inquiétude qui ressemble à celle du lieu dont nous parlons.
Si tu restes cependant, un peu, tu verras aussi apparaître une autre qualité de présence.
Une densité nouvelle, un poids qui n'écrase pas, mais qui grave.
C'est là, peut-être, le seul apprentissage que tu puisses emprunter au lieu où les morts attendent debout.

Et lorsque viendra pour toi le moment de le rejoindre, si ce lieu existe vraiment, tu y entreras comme tous les autres, sans bruit, sans cérémonie, sans fanfare.
Tu te tiendras debout parmi les morts, dans cette lumière sans source qui ne projette plus d'ombre.
Tu reconnaîtras, sans les revoir, ceux que tu as aimés, non par leurs traits, mais par la texture de leur attente.
Tu sentiras autour de toi la nuée de ta vie, avec ses creux, ses élans, ses manques, ses petites fidélités.
Tu comprendras qu'il n'y a plus rien à changer, plus rien à arranger, plus rien à expliquer.
Tu laisseras tomber les dernières défenses, les derniers alibis, les derniers mensonges.
Tu te tiendras là, seulement là, entièrement là, pour un temps qui n'a plus de nom.
Tu verras alors que ce que tu craignais tant n'est ni torture ni récompense, mais le point exact où l'être cesse de fuir.
Tu attendras, comme tous les autres, sans savoir quoi.
Et dans cette attente debout, peut-être, quelque chose comme une vérité nue passera enfin à travers toi.

LES BÊTES QUI VEILLENT NOS RUINES

Elles viennent la nuit, discrètes, patientes, comme si elles connaissaient mieux que nous le chemin vers ce qui reste après que tout s'est effondré.

Elles marchent doucement entre les pierres, leurs pattes évitent les éclats, leurs museaux flairent une mémoire que la pluie n'a pas effacée.

Elles savent où poser leurs pas, comme si la ruine parlait encore un langage ancien que seuls les animaux comprennent.

Le vent glisse sur leurs flancs et ne les trouble pas, il les accompagne comme un compagnon fidèle.

Leurs yeux brillent dans l'obscurité, non de peur mais de reconnaissance, comme si ce monde brisé leur appartenait davantage qu'à nous.

Elles ne cherchent rien, elles ne prennent rien, elles traversent simplement.

Elles acceptent la ruine comme un état naturel, comme une clairière ouverte dans la durée.

Elles s'attardent parfois près d'un mur effondré, comme si elles y lisaient une histoire que nous avons oubliée.

Le silence grandit autour d'elles, un silence plus vaste que la nuit.

Et dans ce silence, elles veillent.

Il y a les renards, vifs et prudents, qui passent comme des ombres longues entre les pierres givrées.

Ils s'arrêtent parfois, dressent les oreilles, comme si une voix venue du sol leur parlait à travers la poussière.

Ils touchent les décombres du bout du museau, reconnaissant dans cette matière brisée une chaleur éteinte.

Ils savent que la ruine conserve quelque chose des hommes, même si les hommes n'y viennent plus.

Ils tournent autour des ouvertures béantes, comme autour de bouches ouvertes.

Ils ne craignent pas ces fantômes de murs, car ils ont appris à vivre dans les marges.

Leurs pas dessinent une cartographie nouvelle sur les sols disjoints.

Parfois, ils s'arrêtent et regardent longtemps un point que nous ne voyons pas.

Puis ils repartent sans bruit, assurés, souples, presque royaux.
Et on comprend qu'ils ne visitent pas les ruines : ils les gardent.

Les chouettes, elles, tournent au-dessus, décrivant des cercles lents, réguliers, comme si elles dessinaient une protection invisible autour des lieux interdits.

Leur vol ne fait aucun bruit, mais on sent dans l'air leur présence insistante, leur regard profond.

Elles voient ce que la nuit nous cache, elles lisent la forme des ombres et les traces laissées par l'effondrement.

Elles perçoivent les mouvements infimes de la terre, les respirations des pierres encore chaudes de mémoire.

Parfois, elles se posent sur un rebord brisé, plient leurs ailes, se tiennent immobiles comme des statues de cendre.

Elles regardent longtemps, elles scrutent, elles évaluent, comme si elles attendaient quelque chose qui tarde.

Leurs yeux contiennent une lumière ancienne, une intelligence qui n'a rien de humain et qui pourtant nous comprend.

Elles poussent un cri bref qui résonne sur les murs écroulés, un cri qui semble appeler quelqu'un qui ne viendra jamais.

Puis elles reprennent leur vol, dessinant des cercles encore plus grands.

Et on sait qu'elles ne cherchent pas la proie, mais la continuité.

Les chiens errants approchent aussi, avec prudence, leurs silhouettes maigres glissant entre les poutres noircies.

Ils reniflent la poussière, la cendre, la mousse, tout ce qui porte encore une trace humaine.

Ils cherchent la chaleur perdue, le souvenir d'un foyer, un reste de présence.

Leurs yeux sont pleins d'une fidélité qui n'a pas trouvé de maître.

Ils passent lentement, comme s'ils craignaient de réveiller quelque chose sous les pierres.

Ils trouvent parfois des objets oubliés, des morceaux de tissu, un éclat de verre, qu'ils lèchent comme s'ils respiraient un parfum familier.

Ils gémissent doucement, un son bas, presque une prière.

Puis ils se couchent un instant contre un mur brisé, comme on se couche contre un arbre pour se reposer.

Ils repartent ensuite, leurs pattes s'enfonçant dans la poussière fine.

Et leur passage dépose une douceur infinie sur ces ruines.

Les chats, eux, ne veillent pas par fidélité, mais par savoir profond, par instinct intact.

Ils marchent lentement sur les pierres froides, leurs silhouettes découpées par la lune.

Ils entrent dans les ruines comme dans un lieu sacré, où chaque pas doit être posé avec respect.

Leurs yeux perçoivent des choses que nous ne voyons plus, des mouvements d'air, des souvenirs qui persistent comme des ombres fines.

Ils s'arrêtent sur les seuils effondrés, comme s'ils reconnaissaient encore l'idée d'une porte.

Ils glissent entre les ouvertures, disparaissent, réapparaissent ailleurs, silencieux comme des messagers oubliés.

Leurs queues se balancent légèrement, signe qu'ils lisent le lieu comme un livre ouvert.

Ils posent parfois leur tête contre une pierre encore tiède.

Ils ne miaulent pas, ils savent que ce lieu ne demande aucun son.

Et quand ils repartent, la ruine semble plus dense, plus réelle.

Les cerfs s'approchent rarement, mais lorsqu'ils viennent, c'est avec une lenteur majestueuse qui transforme les ruines en cathédrale.

Leurs sabots effleurent les pierres, comme si chaque contact pouvait réveiller une mémoire fragile.

Ils dressent la tête, humant l'air saturé d'anciennes voix.

Leur souffle forme de petites nuées blanches qui se dissipent immédiatement.

Ils n'ont aucune peur, ils ne voient pas le danger dans ce qui a été détruit, car ils n'ont pas connu l'avant.

Ils regardent les murs écroulés comme des rochers nouveaux, sans regret ni nostalgie.

Leurs yeux sombres reflètent la splendeur d'un monde plus ancien que nos constructions.

Ils s'attardent un instant, prêts à bondir si quelque chose bouge.

Ils repartent ensuite vers la forêt, leurs bois frottant les branches basses.

Et leur passage donne à la ruine une dignité sauvage.

Les bêtes ne jugent pas nos ruines, elles ne les trouvent ni laides ni belles, elles les reconnaissent simplement comme un état du monde.

Pour elles, un mur tombé est un abri possible, une pierre fendue est un signe, un objet oublié est une odeur.

Elles ne cherchent pas l'histoire de ce qui précède, elles lisent seulement le présent.

Elles n'ont pas honte de ce qui s'est brisé, ni peur de ce qui a disparu.

Elles acceptent la ruine comme elles acceptent la neige, la pluie, la naissance, la mort.

Elles traversent les vestiges avec une sérénité qui nous manque.

Et dans cette traversée, elles réparent un peu ce que nous avons détruit.

Elles redonnent une respiration à ces lieux figés.

Elles y apportent une présence qui ne demande rien.

Et c'est peut-être cela, veiller.

Il existe des renards boiteux, des chiens fatigués, des chats blessés qui choisissent les ruines comme refuge.

Ils s'y installent comme dans une maison silencieuse, protégés des vents trop forts et des hommes trop bruyants.

Ils dorment dans les creux entre les pierres, réchauffés par l'ombre elle-même.

Ils connaissent chaque fissure, chaque recoin, chaque branche tombée.

Ils y trouvent une paix que nulle forêt ne leur offre.

Ils vivent dans un présent pur, sans regret.

Leurs blessures y guérissent lentement.

Leurs souffles deviennent réguliers.

Leur présence tient le lieu éveillé.

Et la ruine les adopte, comme une mère sans mémoire.

Les oiseaux prennent aussi possession des hauteurs effondrées.

Ils nichent dans des trous de murs, dans des poutres cassées, dans des fissures qui n'avaient

pas été faites pour eux.

Leurs chants résonnent parfois, et leur légèreté donne une profondeur aux pierres noircies.

Ils volent entre les colonnes brisées, comme si la ruine était un cloître sans toit.

Ils picorent les graines tombées dans les creux.

Ils s'ébrouent dans la poussière comme dans un bain de lumière.

Ils s'élancent ensuite vers le ciel, sans se soucier de ce qu'ils laissent derrière.

Ils ont une mémoire courte mais juste.

Ils savent que tout peut devenir nid.

Et ils offrent au lieu ce que nous ne pouvons plus lui offrir : l'insouciance.

Même les insectes veillent, minuscules gardiens d'une mémoire dispersée.

Ils rampent entre les pierres, explorent les cavités, suivent les lignes d'ombre comme des chemins tracés pour eux.

Ils traversent les poussières anciennes, transportant sur leurs pattes la trace infime de ce qui fut.

Ils connaissent les ruines par le dessous, par les interstices que nos yeux ne voient pas.

Ils y trouvent de la nourriture, de la chaleur, des abris.

Ils tissent des toiles dans les angles, construisent des galeries dans le bois mort.

Ils sont les artisans secrets du retour du monde.

Leur silence est plus profond que celui de la nuit.

Ils vivent dans une patience infinie.

Et dans cette patience, ils veillent.

Les bêtes sont fidèles à ce que nous délaissions.

Elles ne détournent pas le regard, elles ne méprisent pas ce qui a chuté.

Elles voient dans la ruine un paysage parmi d'autres, ni plus triste ni plus beau que les autres.

Elles ne séparent pas la chute de l'être, elles savent que tout finit par revenir au même sol.

Elles nous donnent une leçon que nous ne voulons pas entendre : rien n'est jamais perdu.

Même ce qui est brisé continue d'avoir un souffle.

Même ce qui est abandonné appelle encore une présence.

Elles répondent à cet appel par leur simple passage.

Elles reconnaissent ce que nous refusons de voir.

Et c'est pour cela qu'elles veillent.

La nuit est leur alliée, leur royaume, leur manteau.

Elle leur donne la discrétion nécessaire pour s'approcher sans crainte.

Elle adoucit les contours, gomme les fissures, rend les ruines plus navigables.

La lune éclaire juste assez pour qu'elles voient, sans dévoiler ce qui doit rester dans l'ombre.

Le froid ne leur fait pas peur, il est une texture de plus dans leur chemin.

Le gel les fait glisser parfois, mais elles se reprennent avec élégance.

Elles avancent sans bruit, comme si le sol lui-même accueillait leurs pas.

Elles respirent lentement, profondément, comme si elles goûtaient l'air ancien.

Leur souffle se mêle au silence.

Et ce mélange ranime quelque chose dans les pierres.

Les ruines ne leur appartiennent pas, mais elles les habitent mieux que nous ne les avons habitées.

Elles ne cherchent pas à les reconstruire, elles ne rêvent pas d'un avant.

Elles vivent dans le maintenant du lieu.

Elles acceptent ce qui est tombé comme une vérité.

Elles n'ont pas de nostalgie.

Elles n'ont pas d'ambition.

Elles n'ont pas de plan.

Elles avancent seulement, sensibles aux moindres vibrations.

Elles font du lieu une continuité du monde.

Et par leur présence, la ruine cesse d'être rupture.

Certaines ruines portent encore des traces de chaleur sous la pierre.

Les bêtes les sentent avant nous.

Elles posent leurs pattes sur ces zones tièdes, comme si elles y percevaient une respiration humaine.

Elles restent immobiles un long moment, les yeux mi-clos, dans une sorte d'écoute

méticuleuse.

Peut-être qu'elles y entendent un murmure ancien.

Peut-être qu'elles y perçoivent le battement d'une mémoire enfouie.

Elles ne cherchent pas à comprendre.

Elles accueillent.

Elles respirent.

Et elles repartent.

Il existe aussi des bêtes que nous ne voyons presque jamais, des ombres furtives, des silhouettes rapides qui ne laissent derrière elles que des traces effacées.

Elles viennent dans les ruines comme on vient boire à une source.

Elles prennent quelque chose du lieu et y laissent quelque chose en retour.

Leur passage est un échange silencieux, un pacte immémorial.

Elles ne se montrent pas, non par peur mais par nature.

Leur vie est une suite de furtivités.

Elles savent que la présence visible n'est qu'une variante parmi d'autres.

Elles glissent entre les pierres comme de l'eau sombre.

Leur absence même est une forme de présence.

Et leur présence est déjà une bénédiction.

Les bêtes ne se trompent jamais de chemin dans les ruines.

Elles savent où l'air circule encore, où la terre respire, où la pierre garde une mémoire.

Elles lisent le monde avec une précision que nos sens ont oubliée.

Elles perçoivent les zones sûres et les zones brisées.

Elles savent ce qui est encore vivant dans la ruine.

Elles suivent des lignes qui ne sont visibles que pour elles.

Elles ne se pressent jamais, même lorsqu'elles doivent fuir.

Leur lenteur est une intelligence.

Leur prudence une sagesse.

Et leur trajectoire un hommage.

La ruine ne se sent pas seule en leur présence.
Elle accueille leur silence comme un baume.
Elle trouve dans leurs pas une attention que les hommes n'ont plus pour elle.
Les pierres semblent vibrer légèrement lorsqu'un renard passe.
Les poutres semblent respirer quand un oiseau se pose.
Les murs semblent moins froids quand un chat s'y frotte.
Ce sont de très petites choses, mais elles maintiennent le lieu en vie.
Sans les bêtes, la ruine serait pure inertie.
Avec elles, elle devient un monde.
Et ce monde, même brisé, continue de battre.

Il n'y a pas de hiérarchie entre les bêtes.
Le renard ne vaut pas plus que le chat, la chouette ne vaut pas plus que le mulot.
Chacun apporte une manière de veiller.
Chacun lit le lieu à sa manière.
Chacun dépose et reçoit un fragment du silence.
Les grands animaux apportent la majesté.
Les petits apportent la ténuité.
Les discrets apportent la profondeur.
Les visibles apportent le signe.
Et ensemble, ils composent une liturgie que nous ne pouvons pas entendre.

Les hommes ne reviennent presque jamais dans les ruines.
Ils ont peur d'y lire leur propre chute.
Ils préfèrent le neuf, le propre, le plein.
Ils n'aiment pas ce qui leur rappelle qu'ils sont poussière.
Ils ne supportent pas ces murs qui portent encore la trace de leurs mains disparues.
Ils passent à côté sans regarder.
Ils oublient.
Mais les bêtes, elles, n'oublient rien.

Elles honorent.

Et leur fidélité est plus ancienne que nos mémoires.

Les ruines sont des livres ouverts.

Les bêtes les lisent avec leurs corps.

Elles sentent où une pierre raconte une chute.

Elles reconnaissent l'endroit où une vie s'est arrêtée.

Elles perçoivent les zones où la chaleur humaine subsiste encore comme un écho.

Elles s'arrêtent parfois devant un mur comme devant un visage.

Elles touchent avec leur museau ce que nous avons cessé de voir.

Elles ne cherchent pas d'histoire, elles trouvent des traces.

Elles ne cherchent pas de sens, elles trouvent une présence.

Et cela leur suffit.

Il existe des nuits où les ruines deviennent un carrefour.

Les bêtes s'y croisent, s'y frôlent, s'y reconnaissent sans s'arrêter.

Le renard passe près du chat, le chat croise la chouette, la chouette observe le chien, le chien évite le cerf.

Chaque trajectoire est une écriture fugitive.

Chaque passage est une phrase sans mots.

La ruine devient un texte mouvant, un tissage de pas, de souffles, de présences.

Les bêtes en sont les scribes silencieux.

Elles inscrivent leurs vies dans ce lieu sans mémoire écrite.

Et le lieu, en retour, les inscrit en lui.

C'est la seule bibliothèque que la nuit reconnaît.

Un jour, peut-être, les hommes reviendront dans leurs ruines.

Ils y entreront avec précaution, comme dans un sanctuaire.

Ils verront les traces anciennes mêlées aux traces animales.

Ils comprendront que le lieu n'a jamais cessé d'être vivant.

Ils écouteront le silence qui a été travaillé par les pas innombrables des bêtes.

Ils sentiront une paix étrange, une paix née du mélange de la vie et de l'effondrement.
Ils poseront leurs mains sur les pierres tièdes.
Ils resteront un instant immobiles.
Ils comprendront qu'ils ne sont pas seuls.
Et peut-être apprendront-ils enfin ce que signifie veiller.

Les bêtes n'attendent rien de nous.
Elles ne réclament pas de reconnaissance.
Elles n'espèrent pas de récompense.
Elles vont où elles doivent, simplement.
Et dans ce geste simple, elles rendent le monde habitable.
Elles tiennent nos ruines ouvertes.
Elles empêchent l'oubli total.
Elles nous rappellent que même ce qui tombe continue d'exister.
Elles disent avec leur présence ce que nos langues ne savent plus dire.
Et leur dire n'est pas un mot, mais un souffle.

Au petit matin, lorsque la lumière commence à effleurer les pierres, les bêtes se retirent lentement.
Elles repartent vers les forêts, les champs, les granges, les haies.
Leur passage a laissé un ordre, un équilibre discret.
Les ruines semblent plus calmes, comme si elles avaient reçu une visite attendue.
Les pierres brillent d'un éclat pâle, comme polies par une main invisible.
Les ombres sont moins lourdes.
Le silence est plus profond, mais moins vide.
Le lieu respire discrètement.
Il est prêt à affronter une nouvelle journée d'abandon.
Et il le doit aux bêtes.

Alors, quand vient la nuit suivante, les bêtes reviennent, inlassables, fidèles, patientes.
Elles reprennent leur rôle sans le savoir.

Elles passent entre les pierres comme entre les pages d'un livre sacré.

Elles déposent leurs pas comme des prières sans mots.

Elles veillent ce que nous avons brisé.

Elles réparent sans construire.

Elles gardent sans posséder.

Elles aiment sans y penser.

Elles attendent sans but.

Et dans leur veille silencieuse, nos ruines trouvent enfin la paix que nous ne pouvions plus leur donner.

LE DERNIER FEU DANS LA MONTAGNE

Il brûle encore, quelque part au creux des hautes pierres, ce dernier feu que le vent n'a pas trouvé, un feu discret, comme une braise obstinée qui refuse l'oubli.

Il éclaire à peine la paroi autour de lui, un cercle tremblant où la roche semble respirer comme une bête endormie.

Il tient debout contre la nuit glaciale, posant sa lumière fragile sur les ombres immobiles qui veillent sans nom.

Sa lueur n'appelle personne, elle ne promet aucun refuge, elle se contente d'être là, survivance infime d'un monde qui s'efface.

Les arbres noirs se penchent vers lui sans parvenir à l'atteindre, comme si une ancienne loi les retenait loin de cette flamme.

Le vent du nord passe sur la crête, hésitant à descendre, car quelque chose dans le feu lui impose une retenue.

Les pierres réchauffées vibrent comme une mémoire ancienne, un écho d'hommes disparus qui allumaient autrefois des foyers semblables.

Le silence autour de lui devient presque dense, comme un voile qu'il faut traverser pour sentir son souffle.

Il brûle avec lenteur, comme s'il cherchait à gagner du temps contre la nuit qui s'effondre. Et dans sa persistance fragile, il porte déjà la dignité de ce qui ne sera pas sauvé.

Personne ne sait qui a allumé ce feu, ni depuis combien de nuits il brûle, peut-être depuis une vie entière, peut-être depuis un instant seulement.

Ses flammes basses racontent une histoire que le vent ne parvient pas à emporter, une histoire tissée avec de la cendre et de la poussière.

La montagne, vieille de mille hivers, lui sert d'abri, creusant autour de lui un cercle de protection invisible.

Les rochers, polis par les saisons, retiennent la chaleur comme un secret qu'ils refuseraient de partager.

On dirait que le feu parle encore la langue silencieuse des hommes, celle des veilles et des détresses, celle des départs trop tardifs.

La fumée se dissipe en filaments très fins, presque timides, dessinant dans l'air gelé des chemins qui ne mènent nulle part.

Rien ne bouge autour, comme si le monde avait suspendu son souffle pour lui laisser la place d'exister encore un peu.

La neige commence à tomber en flocons rares, hésitants, qui fondent avant d'atteindre les braises.

Le feu tremble, mais ne cède pas, il se resserre sur son propre cœur incandescent.

Et celui qui s'approcherait sentirait la présence d'un serment que la montagne n'a jamais trahi.

Un voyageur, s'il venait à passer par là, verrait d'abord la lueur comme un simple reflet, un scintillement perdu dans l'immensité froide.

Il croirait à un mirage, à une lumière trompeuse posée par la lune sur une pierre trop brillante pour être naturelle.

Puis il sentirait la chaleur, légère et tenace, glisser sur sa peau comme une main ancienne.

Il s'arrêterait un long moment avant d'oser comprendre que ce feu n'est pas un signe destiné aux vivants.

Il n'est pas un appel, il n'est pas une promesse, il n'est pas un cri : il est un reste, une survivance.

Le voyageur avancerait lentement, avec un respect qui ne demande pas de nom, comme on approche un animal blessé.

Il verrait les flammes basses tordre leurs silhouettes, cherchant l'air mince de la montagne.

Il poserait sa main sur une pierre tiède, surpris de trouver là une mémoire encore chaude du passage humain.

Il comprendrait alors que ce feu n'a pas été abandonné : il a été confié à la nuit.

Et il reculerait sans rien dire, laissant la montagne garder ce qui ne lui appartient pas.

Les bêtes nocturnes s'approchent parfois du feu avec une prudence grave, sentant en lui quelque chose de plus vivant qu'une simple flamme.

Les renards, surtout, viennent s'asseoir à distance, leurs yeux reflétant un éclat qui n'est pas tout à fait de ce monde.

Ils sentent dans la chaleur une présence qui n'a pas de corps, un souffle qui n'appartient à aucune proie.

Les oiseaux de nuit tournent autour, décrivant de longs cercles, comme s'ils veillaient sur un mystère qui les dépasse.

Même les cerfs, pourtant craintifs, s'avancent jusqu'à sentir l'air tiède sur leurs flancs, puis repartent sans bruit.

Le feu ne les effraie pas, il ne les attire pas non plus : il les reconnaît, et ils le reconnaissent.

Dans la lueur, leurs silhouettes deviennent plus anciennes, comme si ce feu leur rappelait un temps auquel nos mémoires n'accèdent plus.

Ils savent que cette clarté fragile est un signe de la continuité secrète du monde.

Ils savent aussi qu'elle disparaîtra bientôt.

Et leur présence autour du feu devient une sorte de bénédiction silencieuse.

La montagne, autour du feu, semble respirer différemment, comme si ce point de lumière modifiait la manière dont le froid se dépose sur les pierres.

Les parois renvoient la chaleur avec une lenteur solennelle, créant autour du foyer un cercle d'air plus doux où les ombres s'élargissent.

Le vent hésite à entrer, il recule parfois, comme surpris par cette résistance venue d'un autre âge.

La neige fond dans un petit rayonnement circulaire, comme si ce feu dessinait un espace où la nuit n'a pas le droit de s'installer.

Les rochers craquent par endroits, libérant une poussière chaude qui flotte dans l'air avant de disparaître.

Les arbres, même éloignés, semblent se tourner vers ce foyer comme vers un cœur battant.

On pourrait croire que la montagne protège ce feu par fidélité, qu'elle le garde comme un dernier souffle d'humanité.

Chaque pierre, chaque racine, chaque pente semble orientée vers lui, comme si le lieu avait été façonné autour de cette flamme.

Ce feu n'éclaire pas seulement l'espace : il ordonne le monde.

Et la montagne le sait.

Il y a des nuits où le feu semble faiblir, où ses flammes se replient sur elles-mêmes, comme si elles se souvenaient de leur propre fin.

On voit alors la braise pulser doucement, battement après battement, comme un cœur fatigué.

La lumière devient rouge sombre, presque secrète, se cachant sous la cendre comme un enfant sous une couverture.

Un souffle minuscule suffit à la ranimer, mais ce souffle, personne ne vient le donner.

Le feu lutte en silence, cherchant dans la maigre réserve de bois le fragment d'arbre qui lui permettra de tenir jusqu'à l'aube.

La cendre se soulève parfois, comme un voile que l'on retombe délicatement.

Les ombres autour se resserrent, menaçantes, impatientes, prêtes à prendre leur place naturelle.

Mais quelque chose en lui refuse d'abdiquer, un sursaut venu d'un temps plus fort que les saisons.

Il brûle encore, malgré tout, malgré le manque, malgré la nuit qui l'entoure.

Et sa persistance devient une forme de résistance absolue.

Le dernier feu dans la montagne porte en lui des histoires que plus personne ne raconte.

On pourrait croire qu'il garde les mots anciens, les prières perdues, les serments murmurés dans la neige.

Les braises semblent parfois dessiner des formes, des silhouettes fugaces qui s'effacent dès qu'on les regarde trop longtemps.

La fumée, dans certains souffles de vent, prend la couleur d'un souvenir, pâle et mouvant.

Ce feu est une archive vivante, un livre sans pages, un récit en combustion lente.

Il porte en lui la mémoire des gestes qui l'ont allumé, même si ces gestes n'ont plus de nom.

Il porte la fatigue des mains, la volonté des nuits, la confiance fragile des hommes qui veillaient autour.

Chaque flammèche est une parole qui n'a pas été prononcée.

Chaque braise est un visage que la nuit n'a pas oublié.

Et tant que le feu brûle, même faiblement, ces présences demeurent.

La montagne connaît la fragilité de ce feu, elle sait qu'un jour il s'éteindra, et que rien ne lui succédera, car c'est le dernier.

Elle retient le vent autant qu'elle peut, elle abrite la braise dans les creux les plus profonds de sa pierre.

Elle fait de chaque souffle une précaution, de chaque craquement une alerte.

Elle incline ses parois comme pour protéger une vie minuscule.

Même les animaux semblent participer à cette garde silencieuse, veillant avec une fidélité qu'on ne voit nulle part ailleurs.

Les ombres se tiennent en retrait, comme si elles respectaient une trêve.

Le froid, pourtant violent, contourne le feu sans l'éteindre, rongant les bords mais épargnant le cœur.

Le ciel, haut et indifférent, laisse parfois tomber une lumière pâle, comme un signe involontaire.

Le feu, dans cette protection involontaire du monde entier, trouve un peu de force.

Et il continue d'offrir sa chaleur à qui n'existe plus pour la recevoir.

Le jour, lorsqu'il revient, ne comprend pas ce feu.

Il éclaire la montagne avec son indifférence habituelle, sans voir la lutte qui s'y joue.

La lumière blanche du matin efface la danse des flammes, comme si elle voulait réduire le feu à une simple combustion.

Les oiseaux chantent sans se soucier de la dernière braise qui lutte contre le froid.

Le vent diurne, plus vif, apporte sa morsure habituelle, ne reconnaissant pas la fragilité du foyer.

Le monde des vivants reprend ses droits, ignorant ce point rouge qui brûle encore dans l'ombre d'un rocher.

Mais même sous cette lumière, le feu tient bon, concentré, réduit, mais présent.

Il ne demande pas la nuit pour exister, seulement un peu d'espace.

Le jour passe sans savoir ce qu'il frôle.

Et le feu attend la tombée du soir pour respirer de nouveau.

Lorsque la nuit revient, le feu semble se redresser, comme une bête blessée qui reprend conscience de sa force.

Les flammes, d'abord timides, retrouvent leur hauteur, éclairant les pierres d'une lumière neuve.

Le froid se resserre autour, mais le feu, réchauffé par la nuit, reprend son souffle.

Les animaux reviennent un à un, attirés par une régularité qui leur offre un point stable dans l'obscurité.

La montagne, dans un geste presque maternel, resserre son cercle protecteur.

La neige cesse de tomber autour du foyer, comme si la lumière créait un espace sans chute.

Les ombres se dispersent devant la flamme renaissante, respectant la place qu'elle reprend.

Le silence devient plus doux, moins coupant, enveloppant le feu comme un manteau.

Le ciel, noir et profond, semble écouter la flamme.

Et le dernier feu retrouve sa dignité dans l'immense respiration de la nuit.

Il arrivera pourtant un soir où le bois manquera, où la braise sera trop faible pour rallumer la flamme.

Le vent ne se retiendra plus, la neige tombera en larges nappes, la montagne cessera de protéger ce qui ne peut plus brûler.

Les animaux ne viendront plus, car ils savent reconnaître la fin avant nous.

Le feu se repliera sur lui-même, réduisant sa propre lumière à une perle rouge presque invisible.

La cendre s'épaissira, étouffant le dernier souffle.

Le froid gagnera le cercle protecteur qui tenait encore, s'y infiltrant comme une vérité sans rancœur.

La flamme se couchera une dernière fois, dans un crépitement bref, comme un mot murmuré sans écho.

La nuit recouvrira le lieu sans violence.

La montagne ne pleurera pas, car elle a vu mille feux mourir.

Et ce dernier feu donnera son reste de chaleur au silence.

Lorsque le feu sera éteint, rien ne changera immédiatement.
La montagne restera la montagne.
Le vent suivra ses routes anciennes.
Les animaux passeront ailleurs, sans s'arrêter.
La nuit retombera avec son poids entier.
La neige recouvrira les pierres, puis la cendre.
Les traces du feu disparaîtront sous le gel.
La chaleur résiduelle s'échappera lentement, comme un souffle qui expire.
Le cercle de lumière deviendra un cercle de froid.
Et le silence prendra la place exacte de la flamme disparue.

Mais quelque chose aura changé : la montagne aura perdu un témoin.
Car ce feu n'éclairait pas seulement la nuit, il éclairait le monde lui-même, rappelant que l'homme avait vécu ici.
Il parlait encore pour eux, pour ceux qui avaient gravi ces pentes, porté ce bois, frotté ces pierres.
Il gardait leur fatigue, leur courage, leur solitude.
Il gardait leur peur du froid, leur confiance dans la flamme, leur désir fragile d'être.
Sa disparition ne fera pas de bruit, mais elle laissera un creux, une absence perceptible dans la matière du lieu.
Les rochers, plus froids, sembleront plus lourds.
La neige aura une opacité nouvelle.
La nuit retrouvera une profondeur qu'elle avait perdue.
Et le monde, sans ce feu, sera un peu plus ancien.

Pourtant, même éteint, le foyer continuera d'exister comme une forme invisible.
Les pierres garderont la mémoire de la chaleur, une mémoire que seul le gel pourra deviner.
La cendre s'enfoncera lentement dans le sol, nourrissant la terre d'un souvenir qui n'a pas de nom.
Les arbres, au printemps, enverront leurs racines vers ce cercle, comme si une force ancienne

les y appelait.

Les animaux éviteront longtemps l'endroit, par respect instinctif pour ce qui a brûlé.

Le vent hésitera encore à y déposer ses premiers flocons.

La montagne, d'une manière sourde, continuera de veiller ce point exact.

Elle ne protégera plus une flamme, mais ce qu'il en reste, une forme de lumière éteinte.

Et le lieu deviendra un sanctuaire sans signe.

Un sanctuaire dont seuls les vivants absents connaissent le cœur.

Les saisons passeront sur ce cercle, le recouvrant de feuilles, de neige, de pluie.

Le printemps apportera des pousses timides, hésitant à s'installer sur la cendre.

L'été y déposera quelques insectes qui chercheront refuge dans la chaleur résiduelle.

L'automne laissera tomber sur les pierres des feuilles larges qui glisseront sur la pente.

L'hiver, fidèle, fera de ce lieu un point plus sombre dans la blancheur totale.

Mais sous ces cycles, quelque chose restera intact : la trace.

Une trace que seule la montagne peut sentir.

Une trace que les bêtes reconnaîtront encore des années plus tard.

Une trace que nos yeux ne verront pas.

Et cette trace suffira pour dire que le feu a vécu ici.

Il y avait dans ce feu une obstination qui ressemble à celle des hommes, cette manière de durer malgré le froid, malgré la nuit, malgré le manque.

Il portait en lui leur faim, leur fatigue, leur volonté de ne pas disparaître totalement.

Il brûlait pour éclairer un visage, pour réchauffer des mains, pour repousser une peur.

Il brûlait pour faire un cercle de lumière autour d'une vie trop fragile.

Et même lorsqu'il n'y avait plus personne, il continuait, comme s'il attendait un dernier regard.

Cette fidélité sans témoin est plus bouleversante que toutes les lampes des vivants.

Elle dit quelque chose que les prières n'ont pas toujours su dire.

Elle porte une vérité brute, sans artifice.

Elle dit que chaque feu, même minuscule, est une résistance contre l'effacement.

Et que cette résistance, même perdue, mérite d'être nommée.

Le dernier feu dans la montagne est aussi une métaphore de ce que nous sommes lorsque tout vacille.

Une braise qui refuse de s'éteindre.

Une lumière qui se replie mais ne disparaît pas.

Une chaleur mince qui suffit à maintenir un peu de sens dans la nuit.

Nous brûlons comme brûle ce feu, avec nos peurs, nos silences, nos désirs, nos mémoires.

Nous tremblons, nous faiblissons, nous tenons.

Nous sommes entourés de pierre, de vent, de neige, mais quelque chose en nous persiste.

Ce n'est pas une flamme flamboyante, non, c'est une braise, une simple braise.

Mais cette braise suffit à dire que nous sommes encore vivants.

Et elle dit aussi que tout feu a une fin.

Lorsque l'homme qui alluma ce feu mourut, la flamme continua sans lui, comme un héritage que personne ne réclamerait.

Sa chaleur accompagna sa propre absence, veillant sur un corps qui n'était plus là.

Le feu devint sa continuation, sa prolongation dans un monde qui oublie vite.

Il continua de brûler parce que la montagne retenait son souffle autour de lui.

Il continua parce que les animaux le reconnaissaient comme un signe.

Il continua parce qu'une flamme ne renonce jamais d'elle-même.

Il continua parce que le monde a besoin de ce qui brûle encore un peu.

Il continua parce que la nuit n'avait pas le droit de tout prendre d'un seul coup.

Il continua parce qu'il fallait un témoin.

Et il fut ce témoin.

Une fois éteint, ce feu ne pourra plus être rallumé par aucune main humaine.

La montagne ne donnera plus de bois, le vent ne portera plus d'étincelles.

Il restera un cercle nu, un souvenir de chaleur, un centre vide.

Ce vide sera plus lourd que la flamme elle-même.

Il deviendra une présence, comme le sont les choses qui ont disparu.

Ce cercle dira la fin sans prononcer un mot.

Il dira le passage sans promesse de retour.

Il dira la solitude sans s'en plaindre.

Il dira que tout feu finit par rejoindre la nuit.

Et il dira que la nuit, parfois, se souvient.

Les voyageurs futurs, s'ils passent un jour par cette montagne, marcheront sans savoir sur le lieu exact où brûla la dernière flamme.

Ils sentiront peut-être un frisson, une hésitation dans l'air, une douceur inexplicable.

Ils croiront à une simple illusion, à un changement de vent, à un souvenir du froid.

Ils ne sauront pas qu'ils marchent sur la cendre encore tiède d'une mémoire ancienne.

Ils ne sauront pas que ce point exact fut un refuge contre la nuit totale.

Ils ne sauront pas qu'un feu veilla ici plus longtemps que les hommes.

Ils ne sauront pas que ce feu fut un gardien silencieux.

Ils ne sauront pas que cette chaleur, même disparue, continue de travailler la pierre.

Ils ne sauront rien, mais la montagne, elle, saura.

Et cela suffira.

Les animaux, eux, n'oublieront pas ce cercle.

Ils le contourneront avec respect.

Ils s'y arrêteront par instinct, comme on s'arrête au bord d'un ancien lac asséché.

Ils respireront l'air immobile, cherchant la trace de la chaleur.

Ils gratteront parfois la cendre sous la neige.

Ils écouteront le silence qui y demeure.

Ils comprendront que ce lieu n'est pas un lieu comme les autres.

Ils comprendront que quelque chose y a brûlé pour eux aussi.

Et ils repartiront avec une lenteur inhabituelle.

Comme si ce qu'ils emportaient ne devait pas être brusqué.

La montagne elle-même gardera ce cercle comme un sceau.

Elle ne l'effacera pas, même si le temps tentera de le recouvrir.

La pierre gardera une couleur différente.

Le sol gardera une densité autre.
Le vent évitera de s'y engouffrer trop vite.
La neige fondra légèrement plus tôt à cet endroit précis.
Les herbes pousseront d'une manière différente, plus hésitante.
Le gel formera des motifs que l'on ne verra nulle part ailleurs.
Ce cercle deviendra un point de gravité invisible.
Un point où la matière se souvient.

Et si un jour un homme venait à s'arrêter là, par fatigue ou par intuition, il sentirait immédiatement une présence.
Il croirait d'abord à un animal caché, puis à un courant d'air.
Mais ce qu'il sentirait vraiment, c'est la chaleur résiduelle d'un feu ancien.
Il s'assiérait peut-être, sans savoir pourquoi, sur une pierre plus tiède que les autres.
Il fermerait les yeux et sentirait un calme profond.
Il ignorerait qu'il s'est assis sur la mémoire d'une flamme.
Il repartirait plus léger, comme si quelque chose l'avait veillé.
Il ne remercierait personne, car il ne saurait pas quoi.
Il continuerait sa route.
Et la montagne garderait son secret.

Lorsque le monde entier sera redevenu pierre, vent, neige et silence, ce cercle persistera encore un peu.
Il ne sera plus visible, mais il exercera une influence, comme une ride dans le tissu du réel.
Il sera un souvenir sans témoin.
Une trace sans lecteur.
Une mémoire sans mémoire.
Il sera ce qui reste quand tout a disparu.
Et peut-être que ce qui reste est ce qui compte le plus.
Car un feu ne disparaît jamais complètement.
Il devient une forme du monde.
Et le monde, même muet, en garde la flamme.

Ainsi, le dernier feu dans la montagne aura brûlé pour rien, et pourtant pour tout.
Il aura tenu contre le vent, contre la neige, contre la nuit, pour dire une seule chose : qu'il y eut un temps où la lumière résistait.
Il aura été le cœur battant d'un lieu que plus personne ne habitait.
Il aura été le témoin d'une humanité qui ne reviendra pas.
Il aura offert sa chaleur à une nuit qui ne demandait rien.
Il aura laissé, en disparaissant, une trace que nul œil ne peut vraiment perdre.
Il aura été une prière sans mots, une veille sans veilleur, une flamme sans coureur.
Il aura donné au monde une dernière forme de bonté.
Il aura brûlé pour que quelque chose survive en dehors de lui.
Et maintenant qu'il n'est plus, il brûle encore.

L'EAU NOIRE SOUS LES PONTS

Elle coule lentement, sans hâte, comme si chaque goutte portait le poids intact d'un monde que personne ne regarde.

L'eau noire avance sous les ponts avec une patience qui n'appartient qu'à ce qui sait déjà la fin.

Les pierres humides gardent l'empreinte des saisons disparues, et la voûte sombre résonne d'une mémoire engloutie.

Le courant, presque immobile, semble respirer avec difficulté, comme une bête épuisée par trop de nuits.

Les algues frôlent la surface avec la délicatesse d'une main qui hésite à toucher le réel.

Les reflets sont lourds, opaques, incapables de renvoyer un visage sans le déformer.

Les murs du pont retiennent la rumeur grave de l'eau, un murmure qui ressemble au souffle d'un mourant.

Le froid se dépose sur la surface comme une peau figée.

Rien ne bouge vraiment, et pourtant tout avance.

Car l'eau noire ne connaît pas d'arrêt.

Sous les ponts, le monde se tait, comme si la lumière elle-même refusait d'entrer dans ce royaume souterrain.

Les hommes passent au-dessus, pressés, indifférents, ignorant qu'à quelques mètres sous leurs pieds coule une nuit liquide.

L'eau noire reçoit leurs pas comme des échos lointains, des coups sourds qui se perdent aussitôt dans sa profondeur.

Le pont est un seuil, et l'eau lit les vies qui le traversent sans jamais les retenir.

Elle comprend mieux que nous ce que signifie passer.

Elle porte les regrets tombés des poches, les larmes qui se sont effacées avant d'atteindre les joues, les paroles muettes.

Elle transporte tout cela sans plainte, sans choix, sans hiérarchie.

Son courant est un cimetière en mouvement perpétuel.

Sa surface est un miroir trop loyal.

Et sa loyauté fait peur.

La nuit, l'eau noire devient un abîme, un puits ouvert où les étoiles refusent de se refléter.

Elle absorbe la lumière comme une terre sèche absorbe la pluie.

Les ponts, au-dessus, ne sont plus que des silhouettes immobiles, incapables de comprendre ce qu'ils couvrent.

Les pierres suintent un froid ancien, un froid qui sent la fin des choses.

Le courant devient presque silencieux, une respiration lente qui semble préparer quelque chose.

Un souffle glacial se lève, mais l'eau ne tremble pas.

Elle reste lisse comme un drap posé sur une forme qu'on ne peut nommer.

On dirait qu'elle écoute, qu'elle attend, qu'elle sait.

La nuit se penche au-dessus d'elle.

Et l'eau noire accueille tout sans déranger sa profondeur.

Parfois, un animal vient boire dans l'ombre, ignorant la gravité du lieu.

Le renard approche la surface avec une prudence instinctive, comme s'il pressentait que ce reflet n'est pas le sien.

Le chevreuil descend sans bruit, ses sabots effleurant la boue humide.

Les oiseaux de nuit survolent la rivière d'un battement d'ailes sans écho, refusant de s'y poser.

Tous reconnaissent dans cette eau quelque chose d'indéfini, un poids sans forme.

Ils boivent pourtant, car la soif est une loi qui dépasse la peur.

Leur présence évoque un équilibre fragile, comme si l'eau acceptait leur visite mais jamais leur demeure.

Les arbres, eux, penchent leurs branches sans jamais toucher la surface.

La brume se lève quelques instants.

Et tout retourne au silence.

Les ponts, lourds et immobiles, semblent être les seuls témoins fidèles de ce qui se déroule en dessous.

Leur pierre sombre porte les traces des siècles, la fatigue des pas, les intempéries sans mémoire.

Ils regardent l'eau noire comme un frère blessé, sachant que leurs destins sont liés.

Car le pont n'a de sens que par ce qu'il traverse, et l'eau n'a de refuge que dans ce qu'elle soutient.

La voûte étroite forme un écrin où la nuit vient se reposer.

Les arches projettent des ombres épaisses qui dérivent sur la surface.

Le temps, ici, ne circule pas dans le même sens que dans le monde des vivants.

Il tourne, il s'accumule, il s'érode comme la pierre.

Le pont n'a pas de mémoire, mais il se souvient quand même.

Et cette fidélité sans conscience donne au lieu une gravité unique.

L'eau noire porte des choses que personne n'a voulu garder.

Des lettres déchirées, des morceaux de bois, des branches tombées, des secrets jetés dans la nuit.

Elle avale les preuves, les aveux, les poids que les mains lâchent en tremblant.

Ce qu'elle porte ne remonte jamais.

Elle garde tout, mais rien ne s'y fixe.

Elle est une tombe mouvante, sans inscription, sans fleurs, sans visite.

Ceux qui lui confient leurs fantômes ne reviennent jamais vérifier s'ils ont coulé.

Son silence confirme leur disparition.

Et son courant, fait de ténèbres patientes, poursuit sa route sans se retourner.

Sous les ponts, les souvenirs ne disparaissent pas : ils se transforment.

Ce qui fut clair devient ombre, ce qui fut lourd devient courant, ce qui fut cri devient murmure.

L'eau noire travaille les fragments du monde comme un artisan secret.

Elle polit les pierres tombées, elle efface les angles, elle dissout la forme.

Elle rend tout à une matière plus primitive, plus humble.
Rien n'est détruit, tout est reconfiguré.
C'est un processus lent, invisible, implacable.
Ce que la lumière nomme ruine, l'eau nomme retour.
Ce que nous appelons perte, elle appelle mouvement.
Et dans son travail aveugle, il y a une sagesse que nous redoutons.

Les enfants qui passent sur les ponts jettent parfois des cailloux dans l'eau pour entendre le bruit de la chute.
Leur geste innocent brise un instant la surface sombre, créant des cercles qui s'élargissent comme des souffles.
Ils rient sans savoir que ce qu'ils troublent ne se laisse jamais troubler.
La surface s'agite, puis se referme, effaçant toute trace.
L'eau noire ne retient pas les jeux, elle ne s'attarde pas aux visages.
Elle connaît trop bien le passage pour s'émouvoir des instants.
Les enfants courent déjà plus loin, ignorants de la gravité qu'ils viennent d'effleurer.
La pierre garde un écho léger de leurs pas.
Le pont sourit pour eux, en silence.
Et la rivière continue de couler sans mémoire.

La nuit d'hiver rend l'eau noire plus sombre encore, presque solide, comme un métal liquide.
La glace se forme sur les bords, capturant dans ses éclats le reflet des réverbères lointains.
Le vent glisse sur la surface, soulevant des rides brèves qui disparaissent aussitôt.
Les ombres des ponts se resserrent, donnant au lieu une profondeur qu'il n'avait pas au crépuscule.
Parfois, un bruit sourd retentit, comme si quelque chose se déchirait dans les profondeurs.
Mais rien ne remonte, rien ne se montre, rien n'affleure.
La nuit se referme sur l'eau avec une douceur funèbre.
Les pierres gèlent, la mousse blanchit.
L'air se fige comme un voile sur le visage du monde.
Et l'eau noire avance encore, insensible au froid.

Il arrive que la lune se penche sur la surface, projetant un cercle pâle qui se déforme aussitôt.

L'eau noire refuse la lumière comme une mémoire refusée.

Elle ne renvoie jamais le ciel tel qu'il est.

Elle brise les constellations en fragments mouvants.

Elle tord les reflets comme si elle voulait montrer ce qu'ils cachent.

Le monde visible perd son pouvoir dans cette obscurité mouvante.

Même les étoiles hésitent à y demeurer, comme si elles craignaient d'être avalées.

Le pont, lui, reste droit, fidèle à sa tâche immobile.

Et la lune, n'insistant pas, se retire lentement sur la crête des toits.

Alors l'eau récupère toute sa nuit.

Parfois, on trouve dans l'eau noire des objets que personne n'attendait.

Un jouet d'enfant, une chaussure, un sac déchiré, un poème roulé dans une bouteille qui n'a jamais atteint son destinataire.

Ces fragments racontent des histoires qu'on ne saura jamais.

Ils flottent un moment, pris entre deux mondes.

Puis l'eau les absorbe, les avale, les rend invisibles.

Ce qu'elle garde devient partie d'elle, comme un organe nouveau.

Elle porte dans ses profondeurs un musée sans lumière.

Un musée dont les portes ne s'ouvrent jamais.

Un musée où tout finit par se ressembler.

Car la nuit égalise ce qu'elle garde.

Les pierres du fond sont lisses, usées par des siècles de passage, polies par les années, devenues presque vivantes.

Elles sont les seules à connaître la vérité du courant.

Elles gardent sur leur peau de roche la mémoire des eaux anciennes.

Elles sentent le poids du monde couler sur elles.

Elles connaissent les secrets que l'eau ne dit pas.

Elles ne parlent pas, mais leur silence est une langue complète.

C'est une langue que seuls les fleuves comprennent.

Une langue qui dit la patience, l'érosion, la lente offrande de la forme.

Une langue sans mots, sans bruit, sans trace.

Mais une langue que la nuit écoute.

Il y a des nuits où l'eau noire semble vouloir s'arrêter, comme si l'épaisseur du monde devenait trop lourde pour elle.

Elle ralentit, sa surface tremble, le courant hésite.

On dirait qu'elle retient son souffle, comme si elle s'apprêtait à révéler quelque chose.

Les arches du pont deviennent alors des bouches d'ombre.

Les pierres semblent écouter.

Même le vent s'immobilise, attendant une parole qui ne vient jamais.

Puis, dans un frémissement presque imperceptible, l'eau reprend son chemin.

Elle a contenu le secret un instant.

Elle l'a gardé.

Et elle le garde encore.

Les hommes qui se penchent sur les ponts voient rarement l'eau telle qu'elle est.

Ils voient une surface sombre, un reflet brisé, un mouvement vague.

Ils ne voient pas la profondeur, la densité, la matière de nuit.

Ils ne voient pas ce que l'eau porte, ce qu'elle cache, ce qu'elle transforme.

Ils ne comprennent pas ce que signifie couler sans destination.

Ils pensent que la rivière suit un chemin, alors qu'elle suit une loi.

Ils pensent qu'elle va quelque part, alors qu'elle retourne seulement à elle-même.

Ils pensent que la lumière manque, alors qu'elle est ailleurs.

Ils ne voient pas.

Ils ne veulent pas voir.

L'eau noire n'est pas seulement le reflet de ce qui tombe : elle est le lieu où tout finit par se rendre.

Les feuilles mortes y dessinent des spirales avant de disparaître.

Les branches flottent un instant avant d'être tirées vers le fond.

Les insectes tombés y vibrent quelques secondes avant que le courant ne les prenne.

Tout ce qui quitte le monde visible vient ici pour s'effacer doucement.

C'est une mécanique ancienne, un rituel silencieux.

Et l'eau noire accomplit ce rituel sans effort.

Elle ne détruit pas : elle accueille.

Elle ne juge pas : elle reçoit.

Et dans cette réception, il y a une forme de miséricorde impassible.

Lors des crues, l'eau noire devient une bête déchaînée, emportant branches, boue, pierres, et parfois des choses que nul ne devrait voir.

Elle grimpe sur les berges, frappe les piliers, hurle sous les arches.

Le pont gémit alors, chargé d'une tension ancienne.

Les pierres absorbent la force du fleuve comme un corps encaisse un coup.

La nuit s'emplit d'un grondement qui semble sortir des entrailles du monde.

Les arbres ploient, les murs frissonnent, les routes tremblent.

L'eau n'est plus noire : elle devient torrent.

Mais même dans cette fureur, elle garde quelque chose de sa profondeur.

Puis elle se retire, épuisée.

Et le silence revient comme une couverture tirée trop vite.

Après les crues, les berges sont jonchées d'objets absurdes, de débris mêlés, de traces de vies que le fleuve a arrachées au monde.

Les hommes viennent, perplexes, ramasser ce que l'eau a rejeté.

Ils trouvent des choses qu'ils ne comprennent pas.

Des morceaux de maisons, des jouets, des vêtements, des morceaux de métal tordu.

Ces fragments racontent une histoire qu'ils refusent d'écouter.

Ils disent l'impermanence, la fragilité, la chute.
Mais les hommes les jettent dans des sacs sans un regard.
Ils ne voient que des détritux.
L'eau, elle, voyait des vies.
Et le pont, encore debout, le sait.

Les nuits de brouillard transforment l'eau noire en une entité presque vivante, un corps endormi sous un manteau de vapeur.
Les ponts disparaissent partiellement, ne laissant que leurs bordures.
L'air devient une matière dense, presque palpable.
On entend seulement l'écoulement sourd, comme un souffle régulier.
La rivière devient un esprit sans forme.
Les arbres sur les berges semblent flotter dans un autre monde.
Les lumières lointaines s'effacent, englouties dans la blancheur.
L'eau noire avance avec une lenteur quasi sacrée.
On comprend alors qu'elle n'appartient à personne.
Et qu'elle n'a jamais appartenu au jour.

Il existe des endroits sous les ponts où la nuit semble plus lourde encore, des creux où la lumière refuse de pénétrer même en plein midi.
Ces zones sont des poches de silence pur.
Elles absorbent tout bruit, tout souffle, toute intention.
Les animaux les évitent, les hommes ne les voient pas.
L'eau y tourbillonne plus lentement, presque à contre-courant.
On pourrait croire qu'elle y protège quelque chose.
Un souvenir peut-être, ou une absence.
Ces poches de nuit sont les chambres secrètes du fleuve.
Et elles n'ouvrent jamais leurs portes.
Pas même à l'ombre.

Les adolescents qui viennent traîner sous les ponts pensent défier la nuit, mais c'est elle qui les observe.

Ils viennent avec leurs rires, leurs cris, leurs fumées, leurs gestes brusques.

Ils ne voient pas que l'eau les regarde comme elle regarde les pierres.

Ils ne savent pas qu'ils déposent des fragments d'eux-mêmes dans l'air saturé d'humidité.

Ils ignorent que leurs voix se mêlent aux souvenirs du lieu.

Ils repartent en laissant derrière eux des traces invisibles.

Des rires qui tombent dans l'eau comme des pierres chaudes.

Des mots qui restent coincés entre deux arches.

Des pas qui vibrent dans les pierres.

Et la nuit garde tout cela comme un trésor inutile.

Il arrive qu'un homme solitaire s'arrête au milieu du pont, attiré par une gravité qu'il ne comprend pas.

Il se penche, regarde longtemps l'eau noire, comme s'il cherchait un visage.

Son souffle se mêle au froid.

Ses mains tremblent sur la rampe.

Il ne sait pas ce qu'il attend.

L'eau ne lui parle pas, mais elle se présente à lui, entière, sans mensonge.

Elle lui montre son poids, sa profondeur, sa patience.

Elle lui offre une vérité que le monde refuse.

Et parfois, cette vérité suffit à le retenir.

Parfois seulement.

Les anciens croyaient que l'eau noire sous les ponts était un passage vers d'autres mondes.

Ils y voyaient un miroir inversé, une porte, une frontière fragile.

Ils pensaient que les morts marchaient sur cette eau comme sur un chemin secret.

Ils déposaient des offrandes, des fleurs, des monnaies, des mots.

Ils respectaient la rivière comme on respecte un oracle.

Ils savaient que l'eau ne ment jamais.

Aujourd'hui, on ne croit plus à ces choses.
Mais l'eau noire, elle, n'a pas changé.
Elle garde encore les traces de ces croyances.
Et peut-être qu'elles n'avaient jamais tort.

Le matin, lorsque le soleil se lève derrière les arbres, l'eau noire devient moins sombre, mais jamais claire.
Elle prend une teinte brun sombre, comme un peu de lumière aurait osé se dissoudre en elle.
Les ponts se dévoilent lentement, sortant de l'ombre comme de grandes bêtes fatiguées.
Les oiseaux s'approchent, testant du bout du bec la température de l'air.
Les brumes s'effilochent, laissant apparaître des silhouettes encore floues.
Le courant recommence à vivre à un rythme plus léger.
Mais la profondeur reste intacte.
La nuit ne disparaît jamais totalement de cette eau.
Elle la hante.
Elle la définit.

Lorsque le soir revient, l'eau noire retrouve toute sa superbe, toute sa gravité, toute son épaisseur.
Elle redevient le lieu où tombent les heures, où s'effacent les traces, où s'enfoncent les ombres.
Les ponts reprennent leur rôle de gardiens silencieux.
Les pierres exhalent le froid ancien des siècles.
Les arbres deviennent des silhouettes immobiles.
Les étoiles, prudentes, s'allument au-dessus sans trop s'approcher.
L'air tremble un peu, comme une peau frissonnante.
La nuit descend lentement dans le fleuve.
Et l'eau, fidèle à elle-même, accueille encore une fois la part d'ombre du monde.
Comme si elle en était la vraie demeure.

Ainsi coule l'eau noire sous les ponts, nuit après nuit, saison après saison, portant en elle ce

que le monde refuse de porter.

Elle avance sans se presser, avec la souveraineté tranquille de ce qui ne demande rien.

Elle recueille les fragments, les pertes, les secrets, les résidus.

Elle transforme tout cela en un mouvement lent qui ressemble à une prière sans mots.

Les ponts veillent, les pierres pensent, la nuit écoute.

Et le fleuve poursuit sa route, indifférent, patient, profond.

Il ne cherche pas la mer : il cherche seulement à durer.

Dans son obscurité se cache une vérité que personne n'ose regarder.

Car l'eau noire connaît les hommes mieux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes.

Et pourtant, elle continue de les porter.

LE MERLE CAPTIF

Le merle captif pousse un cri heurté dans la lumière pauvre,
et son chant, jadis clair, se cogne aux barreaux comme une aile brisée,
car la cage ne retient pas seulement son corps, mais son timbre,
elle transforme sa voix en plainte, en souffle éclaté, en soupir,
tandis que ses plumes sombres frémissent d'une fatigue profonde,
et que ses yeux cherchent encore, malgré tout, un espace d'air ouvert,
car l'oiseau qui chantait pour le jour apprend à chanter pour rien,
à faire vibrer le vide qui l'entoure sans espérance,
au moment où le soleil glisse sur le métal froid,
et laisse sur son dos une cicatrice de lumière.

Le merle captif n'oublie jamais l'arbre où il est né,
et ce souvenir brûlant tremble dans sa gorge comme un noyau,
car chaque note qu'il tente d'ouvrir s'y heurte et se brise,
tandis que son bec touche parfois le vide entre les barreaux,
comme pour vérifier qu'un monde existe encore dehors,
et que l'air libre n'est pas seulement un rêve ancien,
mais la cage répond par un son sec, un refus métallique,
hier encore il chantait pour les feuilles, les ombres, les pluies,
au moment où un souffle d'air effleure ses plumes,
et où la mémoire du vent revient comme une douleur.

Dans la cage, le chant du merle devient une architecture blessée,
un édifice sonores qui s'effondre avant d'atteindre le ciel,
car sa voix, privée d'horizon, tourne en rond comme lui,
et rebondit sur la paroi de fer avec une obstination triste,
tandis que l'oiseau déploie encore ses ailes inutiles,

pour tester l'espace trop court qui les refuse,
car chaque envol avorté est un morceau de jour perdu,
une tentative d'être qui se heurte au réel mort,
au moment où il retombe sur son perchoir fragile,
et laisse un silence s'égoutter comme une larme.

Le merle captif connaît la nuit plus dure que celle des forêts,
car la nuit de la cage ne respire pas, ne bouge pas, ne vit pas,
et son obscurité se colle aux plumes comme une poussière d'absence,
tandis que ses yeux ouverts scrutent un noir sans étoiles,
où aucune branche ne s'agite, aucun insecte ne frôle,
car la nuit libre porte encore des sons, des souffles, des murmures,
mais ici, la nuit n'est qu'un mur sans profondeur,
au moment où l'oiseau pousse une plainte trop faible pour résister,
et que son cri se dissout dans un vide sans écho,
comme un mot perdu dans un livre brûlé.

Le merle captif siffle parfois encore un fragment de son ancien chant,
un éclat trop pur, trop fragile, trop bref pour durer,
et ce fragment, aussitôt, lui revient comme une blessure,
car il se souvient alors de la joie sans raison du matin,
tandis que son bec tremble d'une émotion inutile,
et que la cage semble se resserrer autour de sa voix,
comme si le métal lui-même refusait la lumière de la note,
au moment où son chant s'éteint avant d'avoir commencé,
et que son souffle se brise en un râle de silence,
comme si la musique se retirait de lui.

La plainte du merle captif n'est pas un chant :
c'est un effort pour garder un lien avec le monde,

une tentative désespérée d'affirmer encore une présence,
tandis que ses pattes serrent le perchoir tremblant,
comme pour s'ancrer dans un réel qui le rejette,
et chaque vibration de sa gorge est un fil ténu,
qui cherche à relier la cage à un ciel inaccessible,
au moment où la lumière du soir tombe brusquement,
et que son chant blessé se fige dans sa poitrine,
comme une braise noire refusant d'éteindre.

Autrefois, son chant guidait l'aube à travers les branches,
et sa voix ouvrait des clairières dans l'air neuf,
mais maintenant, l'aube passe sans l'écouter,
tandis que la cage reste plongée dans une lumière tiède,
une clarté sans promesse ni souffle,
car il chante pour un jour qui ne peut plus le recevoir,
et chaque matin devient une confirmation de sa perte,
au moment où il tente encore un trille hésitant,
et qu'un silence jade tombe sur ses plumes,
comme un voile jeté sur un souvenir trop vif.

Le merle captif tourne parfois sur lui-même, lentement,
comme si un fragment de ciel tournait avec lui en mémoire,
et ce mouvement circulaire ressemble à un rituel,
une danse brisée pour conjurer l'immobile,
tandis que la cage grince sous son souffle,
et que chaque barreau devient une frontière intérieure,
car ce n'est plus seulement le monde qui est fermé :
c'est lui-même qui se referme pour survivre,
au moment où il s'arrête brusquement, épuisé,
comme si la nuit entière avait pris place dans son cœur.

Le merle captif comprend le langage du silence forcé,
celui qui remplace la musique lorsque la gorge se ferme,
et ce silence devient pour lui une seconde voix,
tandis qu'il écoute les bruits du monde au loin,
comme si chaque son était une promesse irrattrapable,
car ses oreilles frémissent au moindre souffle,
au moindre craquement, au moindre pas humain,
au moment où la maison elle-même semble retenir son souffle,
et que l'oiseau, immobile, ouvre grand ses yeux,
dans l'espoir d'un impossible appel.

Le merle captif ne chante plus pour lui-même :
il chante pour le souvenir de ceux qui l'ont écouté,
pour les arbres, pour les autres merles, pour le vent,
tandis que sa voix blessée se souvient mieux que lui,
et porte encore l'empreinte d'un monde qu'il a perdu,
car l'oiseau, même en cage, garde une fidélité profonde,
à ce qu'il fut, à ce qu'il fit chanter, à ce qu'il a aimé,
au moment où sa gorge ouvre un motif hésitant,
et que le chant, brisé, se referme comme une porte,
sans toucher l'air qui reste froid.

Le merle captif connaît la forme exacte de sa prison,
chaque barreau, chaque angle, chaque ombre répétée,
et cette connaissance devient une fatigue,
tandis que ses pas minuscules tracent les mêmes lignes,
comme un esprit enfermé dans une pensée trop étroite,
car la répétition use plus sûrement que la nuit,
et son cœur bat contre les limites du métal,

au moment où il se blottit dans un coin sombre,
et que sa tête se cache sous son aile,
pour échapper un instant à ce qu'il sait trop bien.

Lorsque la pluie tombe, le merle captif frissonne,
car le bruit de l'eau réveille un monde perdu,
et le chant de la pluie sur les feuilles absentes
devient une torture douce, une mémoire aiguë,
tandis que ses plumes se gonflent d'un élan inutile,
et que son bec s'ouvre, comme pour appeler la forêt,
car l'eau qui tombe est un rappel trop précis,
au moment où une goutte glisse sur la cage,
et trace une ligne claire entre lui et le dehors,
comme une larme à rebours.

Le merle captif perd lentement la couleur de son propre chant,
comme si la musique s'effaçait de ses plumes,
et sa voix devient une ombre, un souffle, un reste,
tandis que la cage absorbe tout ce qu'il tente,
et que ses cris se réduisent à des notes brèves,
car l'air manque, l'élan manque, l'espace manque,
et chaque tentative devient un effort disproportionné,
au moment où il renonce pour un instant à chanter,
et que son œil sombre se perd dans le vide,
comme s'il cherchait à oublier qu'il fut libre.

Pourtant, parfois, dans une minute rare,
le merle captif retrouve un éclat intact de son chant ancien,
une pureté irréductible, un cristal de voix,
tandis que sa gorge s'ouvre comme un fruit trop mûr,

et que la cage entière résonne d'une lumière soudain vive,
car il reste en lui une note que rien ne peut tuer,
un fragment de ciel indestructible,
au moment où cette note monte, fragile,
et où l'oiseau semble un instant retrouver son être,
avant que le silence ne retombe, lourd, nécessaire.

À la fin, le merle captif demeure une plainte vivante,
un chant brisé qui refuse de disparaître,
et sa présence devient un symbole de l'être empêché,
tandis qu'il regarde encore, obstiné, les interstices du monde,
comme s'il espérait que la lumière y glisserait enfin,
car l'oiseau n'abandonne jamais l'idée du ciel,
même lorsque la cage se confond avec la nuit,
au moment où il pousse un dernier cri tremblé,
et que son chant se mêle au silence extérieur,
comme un adieu qui ne renonce pas.

DOULEUR TRAGIQUE

L'homme marche va-nu-pieds sur des sentes de rocaillles grises,
et chaque caillou relève en lui un nom qu'il croyait perdu.
Il n'a pour manteau qu'un souffle, et ce souffle déjà se déchire,
comme un linge trop lavé dans l'eau dure des jours sans ombre.
La douleur n'est pas un cri, c'est une lenteur qui s'installe,
une chambre au fond du cœur où l'air manque sans qu'on s'en plaigne.
Il avance, et le monde avance aussi, mais d'un pas de statue,
car le grand midi a tout égalisé dans sa lumière sans pitié.
Sous les lèvres de la terre, le silence cherche encore sa source,
et le merle, au bord du chant, retient son or comme une larme.

La douleur tragique n'a pas de théâtre, elle ne se montre pas,
elle tient dans un regard qui ne parvient plus à rencontrer l'ombre.
Tout est visible et pourtant rien n'est vu, rien n'est touché vraiment,
comme si la peau du monde s'était tendue sur ses propres gouffres.
On nomme, on explique, on classe, et le langage se fait plâtre,
il recouvre les reliefs, il lisse les plaies, il ment en douceur.
Alors l'être saigne en dessous, non de sang, mais de profondeur,
d'une profondeur refusée, renvoyée hors champ, hors parole.
La douleur est l'envers du vaste, la dé-vastation du réel,
et dans l'œil de cristal le tremblement du vivant se perd.

La douleur tragique est une lampe blessée au fond d'un couloir,
elle ne sauve personne, elle éclaire seulement ce qui demeure.
Elle fait luire un drap plié, un bol vide, un mur sans portrait,
et l'absence devient précise, plus précise que nos certitudes.
Dans la ville, les écrans versent leur jour comme une eau salée,
et l'on boit cette lumière, et l'on a soif encore, et l'on s'épuise.
Tout se dit, tout se commente, et le monde se retire en silence,
comme une bête traquée par nos phrases et nos doigts avides.

La douleur tragique murmure : laisse, ne prends pas, écoute,
mais le vacarme répond plus fort, et le cœur cède d'un cran.

Elle est dans la rose sans adresse, dans le parfum sans destin,
dans la beauté qui ne sert à rien, sinon à brûler le regard.

On voudrait la saisir, la fixer, la mettre en preuve, en image,
et déjà elle se retire, elle devient cendre dans la main.

Il reste une gêne, une honte, une pauvreté de la parole,
comme si chaque mot prononcé volait quelque chose au monde.

La douleur tragique est cette pudeur qui refuse la possession,
cette blessure qui dit : tu ne peux pas tout, tu ne dois pas tout.

Elle n'accuse pas, elle insiste, elle creuse sans violence,
et sa lenteur est un chant que l'on n'entend qu'en se taisant.

Elle est aussi dans l'enfant qui regarde la terre après la pluie,
dans ses yeux non instruits qui voient encore les fissures de l'air.

L'enfant ne sait pas nommer, et c'est pourquoi il approche,
il touche la pierre froide, il écoute la goutte qui recommence.

Nous, nous savons trop vite, et notre savoir est une clôture,
un cadenas poli, une serrure brillante sur l'Ouvert du monde.

La douleur tragique revient quand l'enfant devient une fonction,
quand son rire se règle, quand sa marche se fait rentable.

Alors il y a dans la poitrine une bête docile qui pleure,
et nul ne voit ses larmes, car elles tombent vers l'intérieur.

Il y a des jours où le ciel semble propre, lavé, impeccable,
et c'est là que la douleur tragique se lève comme une poussière.

Car la pureté trop pleine efface les seuils, efface les bords,
et l'on ne sait plus où poser la pensée sans la tuer.

Le soleil peut être un juge, une lampe d'interrogatoire,
une blancheur qui exige, qui dénonce, qui dépouille.

La douleur tragique n'aime pas l'éclat, elle aime la pénombre,
la faille où quelque chose respire sans être forcé de paraître.

Elle sait que l'ombre n'est pas mal, qu'elle est la forme du respect,
et que la lumière sans ombre est une violence sans témoin.

Elle est dans le corps, dans la plante lacérée du pas traînant,
dans le genou qui hésite, dans l'épaule qui porte trop de ciel.

Elle est une fatigue ancienne, plus ancienne que nos histoires,
un poids venu des pères, des maisons closes, des lèvres scellées.

Elle traverse les familles comme une eau noire sous les planchers,
et parfois elle remonte, sans raison, dans le goût du matin.

On croit qu'elle vient d'un malheur, d'un choc, d'une perte récente,
mais elle vient du fond : du fait d'être, du fait de tenir.

La douleur tragique est la signature du vivant qui refuse l'anesthésie,
elle est le prix de l'attention, le revers de la présence.

Elle est dans le merle noir au bec jaune, posé comme un seuil,
dans sa manière de ne rien expliquer, de simplement être là.

Son chant ne console pas, il ouvre, et l'ouverture fait mal,
car elle rappelle ce qui manque et ce qui ne reviendra pas.

Le merle ne chante pas pour nous, il chante pour le monde,
et nous entendons ce chant comme on entend une porte qui grince.

La douleur tragique est ce grincement, cette charnière du réel,
ce point où l'Ouvert appelle et où l'homme recule par habitude.

Alors il détourne l'oreille, il retourne à ses phrases, à ses écrans,
et le merle demeure, plus fidèle que nos fidélités humaines.

Elle est dans la tombe béante, non pas passage, mais ouverture,
dans le cercueil vide où la mort cesse d'être un objet sûr.

Car l'homme aime les morts rangés, les dates, les pierres gravées,
il aime ce qui se ferme, ce qui s'achève, ce qui ne bouge plus.

La douleur tragique refuse cette clôture, elle garde le vide vivant,
elle dit : rien n'est scellé, rien n'est acquis, rien n'est total.

Même la fin se dérobe, même l'adieu demeure inachevé,
comme une lettre jamais postée, gardée au fond d'une poche.

Et l'on marche avec ce vide, on le porte comme un pain de pierre,
et parfois il nourrit, parfois il brûle, toujours il oblige à veiller.

Elle est dans la parole trop pleine, submergée de verbe, hallali,
dans la chasse aux idées, aux causes, aux raisons qui rassurent.
La douleur tragique voit le piège : plus on parle, plus on s'éloigne,
plus on nomme, plus on perd l'ombre qui donnait poids au nom.
Le Cogito se dresse alors, fier et maigre, comme un soldat de papier,
il prétend tout saisir, et sa main glisse sur le monde mouillé.
Il prend pour vérité la surface, pour clarté l'effacement des reliefs,
et il appelle cela progrès, transparence, lucidité, maîtrise.
Mais la douleur tragique est l'échec de cette main glissante,
elle est la résistance du réel, son refus d'être réduit en schéma.

Elle est dans la nuit qui marche, non la nuit qui tombe, mais celle qui va,
celle qui traverse les rues, les chambres, les hôpitaux, les gares.
La nuit n'est pas un voile, elle est une écoute en mouvement,
un pas de velours qui rend au monde sa distance et sa pudeur.
Sous la nuit, les objets reprennent une âme, une lenteur vraie,
le bol redevient bol, la chaise redevient attente, la fenêtre redevient seuil.
La douleur tragique se tient là, dans ce retour du poids aux choses,
quand tout cesse d'être image et redevient présence fragile.
Alors on sent la terre respirer, et cette respiration fait peur,
car elle rappelle qu'on vit, et que vivre n'a pas de garantie.

Elle est dans les pierres de lune, ces éclats pâles sur le chemin,
qui donnent une présence entière mais jamais totale, jamais close.
On croit toucher le sens, on croit l'atteindre, et déjà il se retire,
comme l'eau entre les doigts, comme un visage aperçu dans la vitre.
La douleur tragique n'est pas de manquer le sens, mais de l'approcher,
de sentir sa proximité, puis son refus d'être possédé.
C'est une joie brisée, une joie vraie mais mélancolique,
car elle sait qu'aucun sommet ne tient, qu'aucun accomplissement n'achève.

Et pourtant on continue, non par espoir, mais par fidélité au chemin,
par fidélité à ce qui s'ouvre sans jamais se donner en totalité.

Elle est dans la honte sourde de l'esprit façonné en singe savant,
dans l'enfant qui s'est réfugié dans les livres comme dans une cave.

Il apprenait, il brillait, il répondait, il gagnait des applaudissements,
mais un trésor en lui restait enfoui, intact, muet, indocile.

La douleur tragique est ce trésor muet : il refuse la scène,
il refuse la récompense, il refuse l'utilité qui vole l'âme.

Il veut une parole qui ne serve pas, qui ne prouve pas, qui ne se vende pas,
une parole de veille, fragile, lente, à peine tenue dans le souffle.

Alors l'homme adulte revient, tard, vers ce trésor enfoui,
et il pleure sans raison apparente, comme on pleure un pays perdu.

Elle est dans les rencontres humaines qui consolent et recouvrent,
dans la chaleur qui apaise, mais qui parfois détourne du fond.

On rit, on parle, on s'étreint, et la douleur tragique s'éloigne un moment,
comme un chien fatigué qui va dormir sous la table.

Puis la nuit revient, et avec elle le fond sans fond, la faille, le vertige,
et l'on comprend que la consolation n'a fait que repousser l'épreuve.

La douleur tragique ne condamne pas l'amour, elle lui demande plus :
non pas calmer, non pas fuir, mais habiter ensemble l'inhabitable.

Alors naît une fraternité rare, une fidélité sans promesse,
où l'on tient la main de l'autre non pour sauver, mais pour rester.

Elle est dans les paysages, même les plus simples, quand on cesse de regarder,
quand on consent à voir, et que voir devient une blessure douce.

Car le monde, dès qu'il résiste, rend la parole plus lourde, plus vraie,
et l'on découvre que la vérité n'est pas brillante, qu'elle est rugueuse.

La douleur tragique est cette rugosité retrouvée, ce frottement du réel,
ce grain dans l'œil qui empêche la transparence mensongère.

Le vent, la branche, la poule qui gratte, la mousse sur la pierre,
tout cela soudain parle sans mots, et c'est intolérablement simple.

Alors le langage doit se taire, ou devenir humble, ou se casser,
et l'homme comprend qu'il n'est pas maître, mais hôte, et cela fait mal.

Elle est dans la mémoire des lieux qui ne gardent pas les morts,
dans la ville sans cimetière, dans le non-lieu où l'on ne demeure pas.
Quand les morts sont expulsés, la terre perd sa profondeur de mémoire,
et les vivants marchent sur une surface qui ne répond plus.

La douleur tragique est cette absence de réponse, ce sol qui ne rend rien,
ce monde rendu muet par l'oubli organisé, par la propreté des façades.

On transporte les morts ailleurs, et l'on croit ainsi alléger le destin,
mais on ne fait que défaire la demeure, dissoudre la fidélité.

Alors l'esprit erre, non par fantaisie, mais faute d'accueil dans le lieu,
et l'homme moderne devient lui-même un errant dans sa propre maison.

Elle est dans la musique trop nette des discours savants, parfaitement structurés,
qui sonnent comme des coquilles vides, des cathédrales sans voix.

On peut tout dire avec élégance, tout relier, tout totaliser,
et pourtant ne rien toucher, ne rien ouvrir, ne rien faire respirer.

La douleur tragique se dresse contre cette perfection sèche,
elle réclame une porosité, une sueur, une fêlure dans la pensée.

Elle veut que les concepts saignent un peu, qu'ils ne soient pas seulement outils,
qu'ils portent la nuit, la fatigue, le grain de la vie muette.

Car une pensée qui ne souffre pas n'habite rien, elle survole, elle efface,
et le monde, sous ce survol, devient une image déserte et plate.

Elle est dans l'attente, dans la veille, dans la fidélité sans récompense,
dans le fait de rester auprès de ce qui ne guérit pas.

Un dieu vulnérable passe parfois, non pour bénir, mais pour accompagner,
main blessée sur l'épaule, présence qui ne promet aucun salut.

La douleur tragique reconnaît cette main, non comme miracle, mais comme voisinage,
et ce voisinage suffit à transfigurer sans consoler, à éclairer sans effacer.

Alors naît une joie sombre, une joie tenue, une joie de l'intérieur,
qui cohabite avec la douleur comme la flamme cohabite avec la cendre.

Ce n'est pas victoire, ce n'est pas oubli, ce n'est pas réparation,
c'est l'habitable retrouvé au cœur même de l'inhabitable.

Elle est dans le sans-fond, cette suspension où la chute n'a plus de fond,
où le vertige n'est pas peur, mais attirance vers une zone sans appui.

L'homme cherche un filet, un sans-fond idolique, une image de sécurité,
mais la chute intériorisée le hante encore, comme un miroir nocturne.

La douleur tragique refuse le filet, elle préfère le sol mouvant,
ce fond-sol médiatisé, incertain, qui oblige à marcher en écoute.

Car là seulement l'Ouvert peut surgir, non comme doctrine, mais comme friction,
non comme évidence, mais comme rencontre imprévisible avec ce qui résiste.

Alors le pas devient prière sans dieu, attention sans garantie,
et l'homme apprend que tenir n'est pas posséder, mais consentir.

Elle est dans le dernier regard du jour, quand le monde semble se retirer,
et que la lumière blessée laisse une braise sur la table.

On entend au loin un train, un chien, une porte, et tout cela devient signe,
non parce que cela signifie, mais parce que cela insiste.

La douleur tragique est cette insistance : le réel ne se laisse pas fermer,
il revient par les marges, par les bruits, par les odeurs, par les ombres.

La rose, même sans adresse, continue de parfumer l'air comme une question,
le merle, même inaudible, continue d'ouvrir le champ par sa présence.

Alors l'homme comprend que sa tâche n'est pas d'expliquer, mais de veiller,
et il se tient, pauvrement, dans la faille, et cela suffit à faire monde.

Et si tu demandes : à quoi bon, si rien ne guérit et si rien n'achève,
la douleur tragique répond : à bon de rester fidèle au vivant.

Car le tragique n'est pas la fin, il est la forme sévère de la vérité,
il est la manière dont le monde refuse nos consolations mensongères.

Il exige une parole qui ne triomphe pas, une parole qui tremble et demeure,
une parole de nuit, non pour obscurcir, mais pour rendre l'ombre à la lumière.

Alors, au cœur même des douleurs, une clarté fragile devient possible,
non le grand midi, mais la pénombre habitée où le monde respire encore.

Et l'homme, va-nu-pieds, continue, entaillé, sans victoire et sans fuite,
portant dans ses mains vides la seule richesse : une veille.